

Vietnam 1975

Lucien  
Trong

Enfer  
rouge  
mon  
amour

Seuil



*LUCIEN TRONG*

# ENFER ROUGE, MON AMOUR

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris vie*

ISBN 2-02-005544-9

© *Éditions du Seuil, 1980.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

**Seuil** ISBN 2.02.005544-9 / Imprimé en France 5-80

photo Bruno Barbey-Magnum

# Préface

## à la deuxième version

La première édition de “Enfer rouge, mon amour” publiée en 1980 par les éditions du Seuil, a été écrite à l’arrivée de l’auteur en France.

Avec l’accord du Seuil téléchargement trilingue sur notre site :  
<https://www.vietnamredhellmylove.rd-h.com/>

La version lue en vietnamien, sur you tube, consultée plus de 700 000 fois  
<https://www.youtube.com/watch?v=zamBr6-1rS4>

Pour commémorer les 50 ans de la “Libération/Invasion” de Saïgon par les forces communistes, une 2e version est réalisée avec des croquis dessinés par l’auteur et quelques détails oubliés et rajoutés :

### **Vietnam 1975, Enfer Rouge Mon Amour**

ainsi qu’une version trilingue roman graphique : **Vietnam gulag**  
<https://www.youtube.com/watch?v=1BofxduzhY0>

*Nous remercions les Éditions du Seuil d’avoir permis la diffusion sur Internet dans des conditions non commerciales.*



En 1975, quand Hô-Chi-Minh-Ville remplace Saïgon, Lucien Trong né à Ben Tré (Sud Vietnam), était assistant en agronomie à l'université de Saïgon.. Après un mois d'hésitation, il tente de fuir. Arrêté, envoyé dans un camp de rééducation, pendant trois ans il connaît l'enfer quotidien des bagnards, l'amour d'une petite putain, les succès d'une troupe de théâtre de prisonniers et surtout l'amitié de Ly, un détenu qui l'aide à vivre où tant de gens meurent, qui le fait rire quand tant de gens pleurent, qui l'aime dans ce camp de haine.

Ils sont tous les deux libérés, mais plus séparés que jamais. Trong décide encore une fois de fuir. Boat-people embarqué sur un bateau qui subit les tempêtes, les typhons, les pirates, il est chassé d'île en île, ballotté de camp de réfugiés en camp de transit.

Après trois mois d'errance, il parvient à Paris. Rongé par le remords d'avoir perdu son seul ami, le seul cadeau qu'il ait reçu du goulag vietnamien. Enfer rouge, mon amour.

Lucien Trong

## *BIBLIOGRAPHIE " ENFER ROUGE MON AMOUR " de Lucien Trong*

Par P.-J. FRANCESCHINI - Le Monde

Publié le 26 mai 1980

Au premier abord, le titre racoleur n'incite pas à lire le livre. En passant outre, on s'aperçoit qu'il n'en était pas de meilleur pour l'un des plus émouvants témoignages de la grande détresse indochinoise. L'auteur, Lucien Trong, jeune assistant à l'université de Saïgon est à Manille où il participe à une conférence sur l'agriculture tropicale quand il devient évident que la guerre est perdue pour le Sud. Il regagne pourtant sa patrie afin de rejoindre sa famille et de tenter l'aventure d'une " réconciliation nationale " à laquelle il ne croyait guère. Un mois après " l'arrivée au pouvoir d'un régime qui ne reposait que sur le mensonge et l'hypocrisie ", il tente de s'enfuir à bord d'un bateau de pêche. Arrêté, il est envoyé dans l'un des nombreux camps de rééducation qui parsèment le pays.

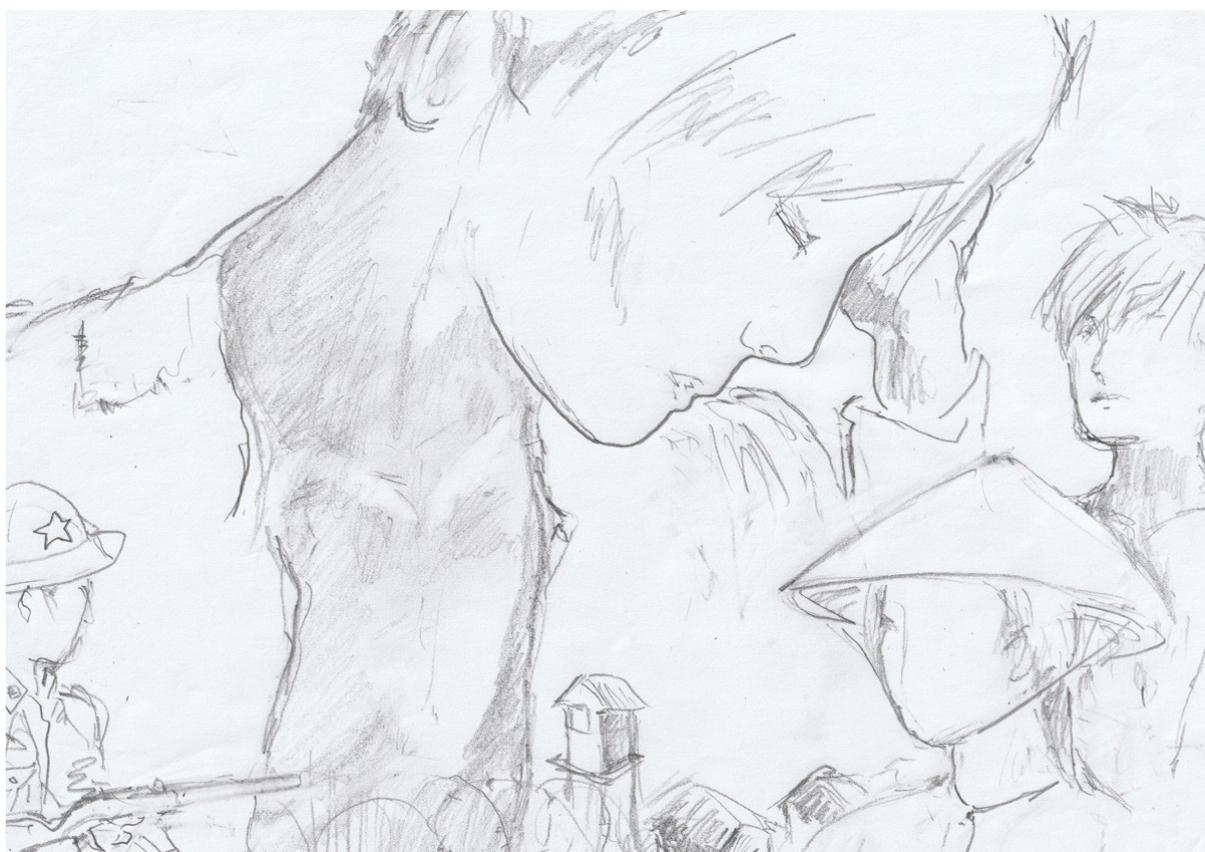
Sur la vie quotidienne dans le goulag vietnamien, le livre apporte un témoignage terrifiant. N'ayant aucune idée de la durée de leur " rééducation ", les bagnards, intellectuels et petites gens mêlés, meurent de faim et de misère. À la moindre incartade, c'est le châtiment du " conex " : le coupable, les pieds immobilisés par une barre de fer, est couché - parfois pour des mois - dans des conteneurs métalliques d'origine américaine, où il étouffe au soleil et gèle la nuit au milieu des déjections. Même s'il n'apporte rien de nouveau dans l'anthologie de la férocité humaine, le tableau n'est en rien préférable aux " cages à tigre " du régime sudiste tant dénoncées naguère par les actuels détenteurs du pouvoir à Hô-Chi-Minh-Ville.

Dans cet enfer - dont il sera un jour inexplicablement libéré avant de connaître l'odyssée atroce des boat people, Lucien Trong rencontre Ly, petit voyou saïgonnais incarcéré comme " asocial ". Comment l'amitié puis l'amour, évoqué avec une pudeur extrême, entre ces deux jeunes hommes leur permet de survivre et d'espérer est le véritable sujet du livre. L'inéluctable séparation sur laquelle il s'achève donne à son titre le sens poignant d'un adieu.



*A mes compagnons d'infortune*

**du camp Mỹ Phước Tây  
Cai Lậy. SUD VIETNAM**



## Avant-propos

C'est triste de perdre un ami. Tout le monde n'a pas un ami. Et c'est plus triste encore de perdre son pays, car nous ne sommes plus maintenant que des âmes errantes, des apatrides.

Ce que vous allez lire n'est pas un roman, c'est la réalité. Et si parfois les événements se succèdent dans le désordre, c'est parce que j'ai peur d'oublier. Témoigner est devenu pour moi une obligation, même si elle est vaine. Il ne s'agit pas de crier ma haine. Après tant d'épreuves, il ne me reste plus que des regrets.

Que les morts, que les vivants dans cet enfer rouge me viennent en aide pour rédiger ce livre.

Lucien Trống

MERCI A LA FRANCE ET A LA MALAISIE  
POUR L'ACCUEIL ET LA DEMOCRATIE



# 1

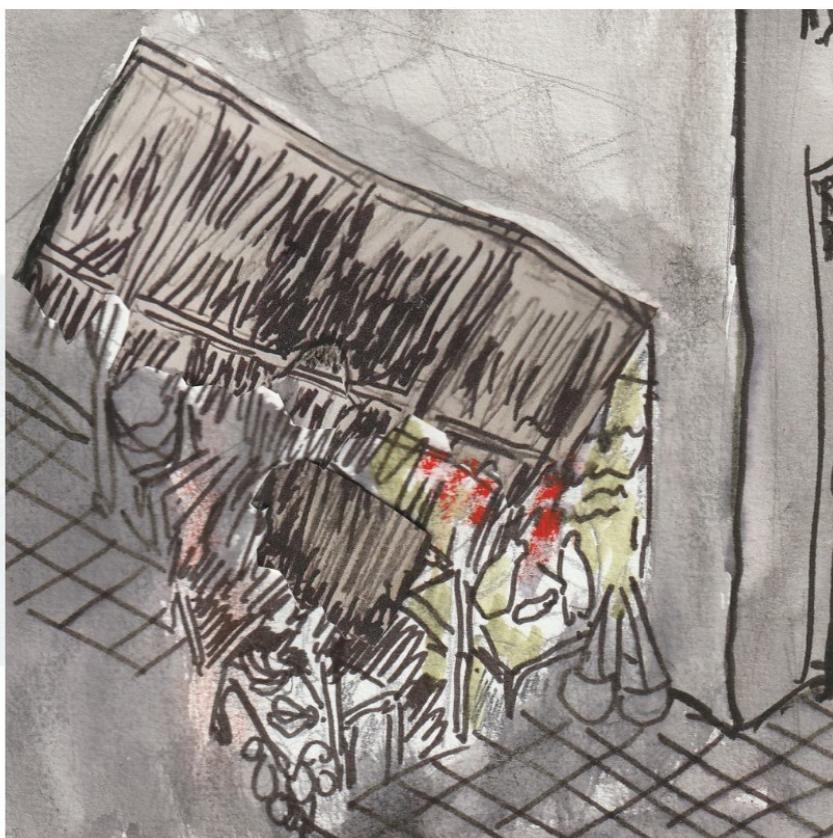
Je suis né au milieu des décombres. La première guerre d'Indochine avait éclaté quelques mois auparavant avec le bombardement de Haïphong par la flotte française et le soulèvement de Hanoï par Hô Chi Minh. Mon père travaillait alors dans une firme automobile française à Saïgon. L'imminence de ma naissance et la progression des maquisards l'incitèrent à envoyer ma mère, mon frère aîné et ma sœur chez ses parents à Bêñ tré, dans le delta du Mékong.

Mon grand-père était un gros propriétaire foncier, riche mais généreux avec ses métayers qui l'aimaient beaucoup. Il vivait entouré de ses nombreuses femmes et de ses enfants dans une grande maison aux colonnes d'ébène. Cependant, la guerre allait bientôt toucher le delta et, peu de jours avant ma naissance, la maison de grand-père fut incendiée; plusieurs membres de ma famille trouvèrent la mort.

Accompagnée de deux filles de métayers qui travaillaient pour grand-père, ma mère se jeta sur la route de l'exode avec mon frère et ma sœur. C'est ainsi que je naquis dans un fossé, non loin des ruines fumantes de mon village, au milieu des crépitements de mitraillettes et des hurlements. Ma mère m'enveloppa de chiffons et chercha à rejoindre mon père à Saïgon. En vain. L'arme la plus efficace des maquisards était le sabotage. Ils avaient miné les routes, fait sauter les ponts. Nous fûmes bloqués un an à My Tho, près de Bêñ Tré, et vécûmes comme tout le monde, comme des mendiants, tenaillés par la faim et la peur, dans une cabane de paille adossée à une pagode, à même la terre battue avec, pour seule richesse, quelques sacs de toile de jute qui nous servaient de couverture. My Tho était à peine ravitaillé, faute de transport. Du reste, ma mère n'avait pas d'argent.

Nous dûmes notre salut à nos servantes, qui à l'époque avaient dix sept ou dix huit ans. Pour nous nourrir , elles vendaient des noix de coco et ce qu'elles pouvaient. C'était aussi pour payer la reconnaissance à grand-père de leurs familles travaillant dans ses terres.

A My-Tho nous fûmes recueillis par une vieille dame vivant seule, dans sa boutique-paillotte. Bà Ba avait eu pitié du nouveau né. Le meilleur moyen de lutte des résistants était le sabotage des routes et des ponts. Bloqués, nous devions nous débrouiller pour survivre. Ma mère fragile, malade après ma naissance précoce, notre survie tenait à Dông la débrouillarde et la timide Cuc, filles de métayers de mon grand Père. Elles vendaient des fruits de cocotiers. Il ne se passait pas longtemps avant que mon frère de trois ans mourut de dysenterie. S'ensuivit alors un autre drame ...



Né avant terme, j'étais un bébé malingre. Un soir, croyant que j'allais mourir, ma mère et Dông, ma nourrice, décidèrent de me conduire chez le

guérisseur malgré le couvre-feu. Elles se barbouillèrent de boue pour s'enlaidir afin d'éviter l'outrage des militaires, composés de soldats français et des colonies. Au premier barrage, elles furent arrêtées ils laissèrent passer ma mère et son bébé squelettique, mais gardèrent Dông. Elle revint le lendemain, désespérée, meurtrie, et resta plusieurs mois prostrée, veillée par ma mère qui vendit sa dernière tunique de soie noire pour nous soigner. Neuf mois plus tard, Dông accoucha d'un bébé métisse. Elle confia son enfant à sa mère et nous quitta un jour pour travailler dans un bar, fut la maîtresse d'un officier français, épousa enfin un américain qui l'emmena aux USA. Si je parle tant de ma petite nourrice bien-aimée, c'est qu'elle symbolise pour moi le sort du Vietnam, un être généreux qui passe de main en main, pour qui la seule liberté possible est l'exil, mais qui ne connaîtra jamais l'oubli.



Au bout d'un an, la situation militaire se calma un peu et nous pûmes regagner Saïgon, retrouver une sécurité et une aisance relatives. Après la chute de Dien-bien-Phu en 1954, la France vaincue s'effaça devant l'Amérique et la guerre continua. J'avais 7 ans, j'étais un petit garçon

solitaire qui vivait et grandissait au milieu d'un drame national doublé de conflits familiaux. Je ne pouvais réconcilier personne et me repliai sur moi-même. Bien qu'ils fussent bouddhistes, mes parents me placèrent à l'institut catholique Taberd, école puritaine mais dont je garde d'excellents souvenirs.

Après le Baccalauréat, je partis en France pour préparer le diplôme des Eaux et Forêts et suivis ensuite un stage en Botanique en Angle-terre.

À mon retour de France, j'ai pu assister au mariage de ma sœur. Nous étions très proches même si nous avons des caractères différents. Autant elle est extravertie comme notre père, autant je suis discret et introverti comme ma mère. Elle était l'honneur de la famille mariée au lieutenant-colonel, chef de la province Vinh Binh.



Puis je travaillais comme assistant à l'université de Saïgon, section agronomie après un stage en Documentation aux USA. L'ironie du sort voulut que ce ne soit pas la guerre qui bouleverse à ce point ma vie, celle de mon pays, mais la paix! A y bien réfléchi, rien d'étonnant à cela. Nous

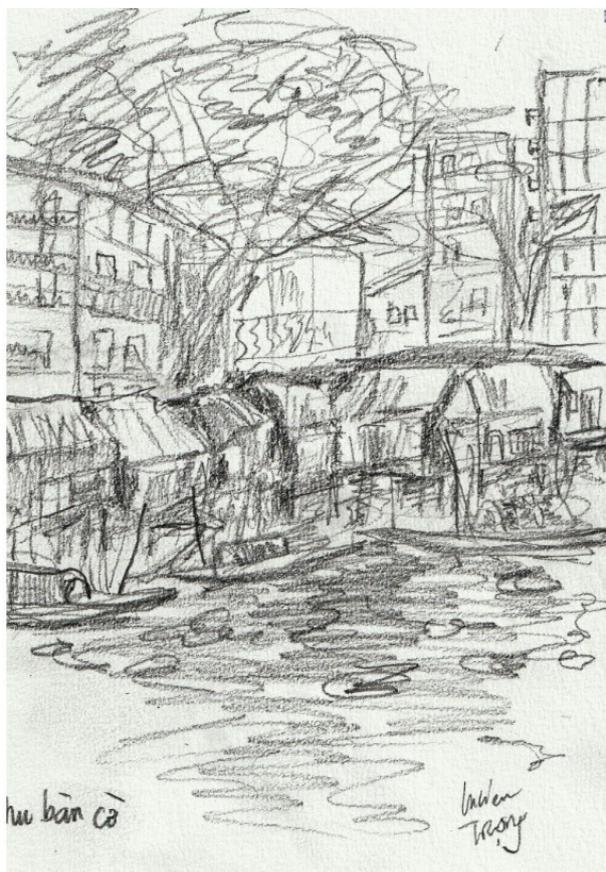
n'avons jamais connu la paix:

le royaume Champa fut envahi et assimilé par le Vietnam, qui fut dominé pendant mille ans par les Chinois, puis occupé pendant cent ans par les Français. En dépit de tout, le peuple Vietnamien a su résister à toutes les invasions successives; seulement enrichi d'expériences bonnes et mauvaises.



Reflet de cette image composite et unique, gonflée de plusieurs millions de réfugiés qui viennent chercher emploi et sécurité, de milliers de soldats qui y trouvent le repos du guerrier, Saïgon « fait avec » la guerre, porte avec simplicité les traces de son passé d'occupation; quartiers chinois, pagodes côtoient maisons coloniales, cathédrales de briques roses, longues allées ombragées. Dans les magasins, on trouve pêle-mêle des vins fins, des œufs de mille ans, du camembert, de la saumure de poisson et du Coca Cola. Les buildings jouxtent les petites maisons basses et obscures faites de tôle ondulée, de feuilles de cocotiers, de carton, de boîtes de conserves aplaties, de chiffons. Oui, il y a la pauvreté, la corruption; des mendiants et des putains. Mais vaille que vaille, personne ne meurt de faim; l'opéra

chinois, le cinéma, les fêtes, ne sont pas réservés aux riches; sur une seule moto, s'entassent allègrement père, mère et cinq ou six enfants, plus un canard laqué, les champignons parfumés, la bouteille d'alcool de riz destinés à une belle-famille encore plus pauvre que soi.



Dans le désordre indescriptible de la guerre, un peuple intelligent, travailleur, festif et gourmand avait su maintenir l'équilibre pourtant précaire du bonheur dans le malheur. La paix nord-vietnamienne a détruit cette savante illusion. J'ai appris l'avance des chars nord-vietnamiens alors que j'étais à Manille, en temps que Documentaliste au sein d'une conférence sur les échanges documentaires recherches agronomiques en Asie du Sud-Est. Mes collègues philippins me conseillèrent alors de prolonger mon séjour et d'attendre les événements. Il n'en était pas question. Je voulais être auprès de ma famille dans ces moments qui seraient nécessairement difficiles; d'autre part, mes séjours en France et aux États-Unis m'avaient démontré que je ne pouvais espérer être heureux que dans mon pays natal. D'ailleurs, le

Front de libération n'avait-il pas promis un Vietnam neutre. Qu' avais je donc à craindre? La vie ne pourrait qu'être meilleure sans la corruption du régime Thieu. Je suis revenu de Manille le 5 avril 1975, après la chute de Ban-Me-Thuot, sur les Hauts Plateaux. Comme au jeu de quilles, les villes tombèrent.

Le mercredi 30 avril 1975, les premiers chars nord-vietnamiens entrèrent dans Saïgon. Ce fut la débandade, la panique. Les gens cherchaient à fuir, qu'ils fussent compromis ou non. Tous avaient en tête la vision d'horreur des charniers découverts à Huê après l'attaque et le retrait des communistes en 1968. Ma sœur Lan, dont le mari, Hâu, était officier et Chef d'une province frontalière avec le Cambodge, se sentait plus menacée que d'autres, mais elle était sûre de pouvoir partir avec le conseiller américain de Hâu. Le conseiller américain est parti dans un plan secret d'évacuation. Lan, Hâu et leur fille Ngoc quittèrent donc leur maison pour trouver refuge chez nous.

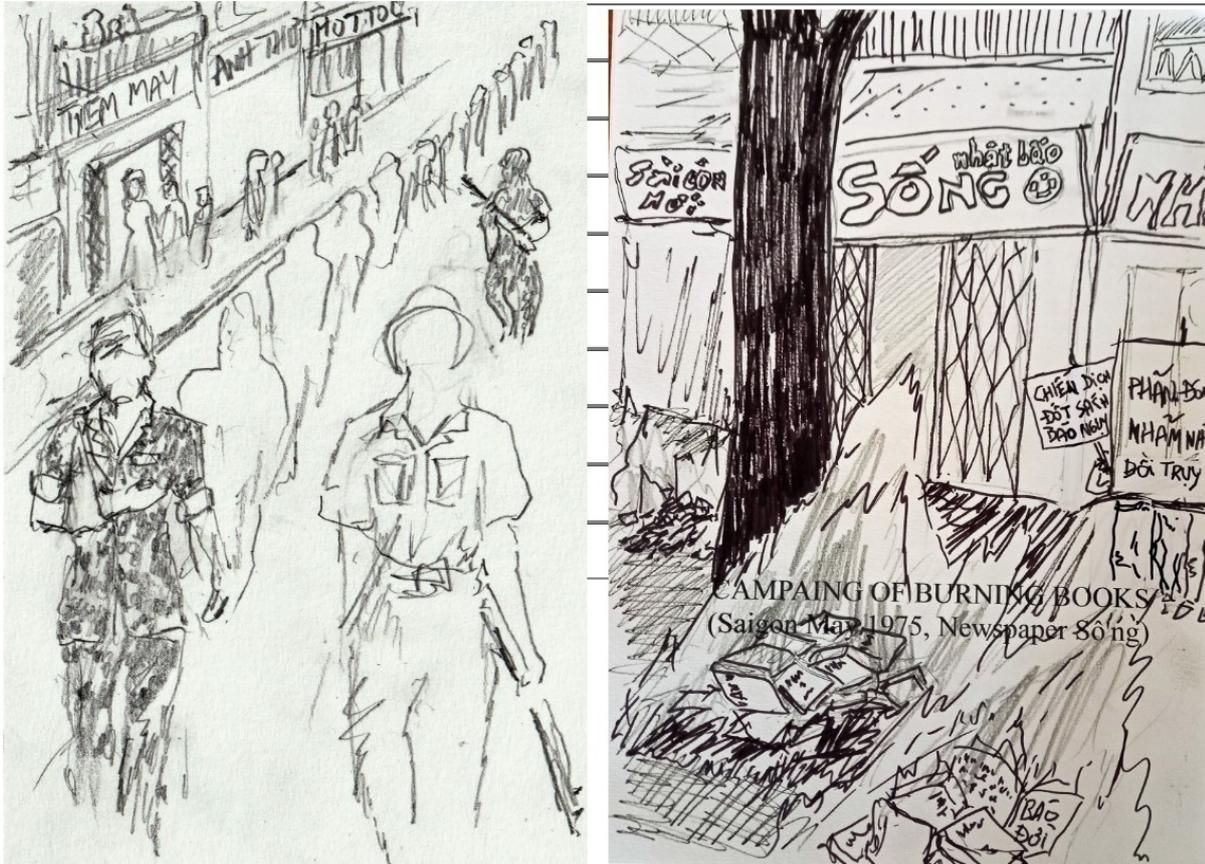


Au moment où le général Minh annonça officiellement la défaite, il ne restait plus à Saïgon une seule trace de l'impérialisme et de l'armée on avait brûlé uniformes, photos, adresses, jeté les armes, caché les voitures,

effacé précipitamment le drapeau jaune rayé de trois bandes rouges peint obligatoirement sur les maisons pour « délimiter les zones » sous Thiêu; simultanément, on se procurait en hâte des drapeaux rouges, de préférence plus grands que ceux du voisin, en signe d'allégeance au nouveau régime. On exhumait aussi avec soulagement les vieux habits qui permettraient de se noyer dans la grisaille, des vêtements ternes certes, mais littéralement cousus d'or. Au Vietnam, l'épargne se convertit immédiatement en métal jaune. Chacun, même le plus pauvre, constitue sa réserve en prévision des coups durs. En cas de trouble, mieux vaut le garder sur soi on cache l'or dans les doublures, dans les ourlets. Ceux qui n'avaient rien à cacher cachaient des riens.

Certes, Saïgon fut prise sans trop d'effusion de sang et ne fut vidée de sa population que progressivement, ce qui accrédita auprès de l'opinion publique internationale l'idée d'un soulèvement populaire. En fait, seuls les « cadres sur place », infiltrés dans le tissu urbain, occupant des postes clés dans l'administration et dans l'armée, participèrent aux opérations; le peuple se contenta d'accepter passivement le gouvernement du plus fort. S'il y eut jamais un léger doute dans l'esprit des Sud-Vietnamiens quant à la nature de l'intervention des « frères du Nord », il fut vite levé. Dénonciation, arrestation et parfois exécution sommaire, appel à se présenter aux Camps de rééducation... Et pour asphyxier le peuple : changement de monnaie, destruction des livres... Chaque maison est épiée ou occupée pour moitié par les cadres...

L'attitude des uns et des autres démontrait à l'envie que le libérateur était un occupant, d'où l'empressement de la population à participer aux manifestations bruyantes et tapageuses qui l'obligeaient à se lever à 2 heures du matin sous la pluie et à rester dix heures debout sous le soleil pour acclamer les dirigeants du Nord en « visite » à Hô-Chi-Minh-Ville ou pour saluer la réouverture de la ligne de chemin de fer Saïgon-Hué-Hanoi.



Ce symbolique trait d'union entre le Nord et le Sud servit en fait très prosaïquement à acheminer les cadres du nord au sud et les richesses du sud au nord. Le grenier à riz se vidait, l'économie se détériorait, sapant chaque jour un peu plus l'apparence de prospérité. L'illusion de la joie de vivre sous le régime communiste se défaisait au fil des arrestations arbitraires, des exécutions publiques, des démonstrations de force souvent sanglantes. La soif de vengeance se camouflait mal derrière la façade ostentatoire de fraternité.

Remplaçant les enseignes commerciales désormais inutiles, les portraits géants de Hô Chi Minh, les banderoles chantant les louanges du marxisme-léninisme pavoisaient les rues : le rouge prédominait dans cette ville exsangue. Les haut-parleurs déversaient des chants patriotiques du style opéra de Pékin, dont l'accent strident n'avait plus rien de vietnamien; le flot musical ne s'interrompait que pour inciter la population à se porter volontaire pour nettoyer les égouts de la ville ou conspuer le régime impérialiste à coup de slogans hystériques et haineux. On retrouvait la même chose à la télévision, à la radio, et dans le seul journal qui subsistât: *Le Saïgon libéré!*

Les réunions politiques remplacèrent les innocents loisirs d'autrefois; la délation et l'autocritique constituèrent dès lors la seule distraction licite et obligatoire. Pour préserver la sécurité de sa famille, chacun devenait un mauvais acteur de théâtre, écœuré par son rôle, submergé par la peur.

La ville s'appauvrit, s'enlaidit. La population cherche à quitter le pays, risquant sa vie pour la liberté.

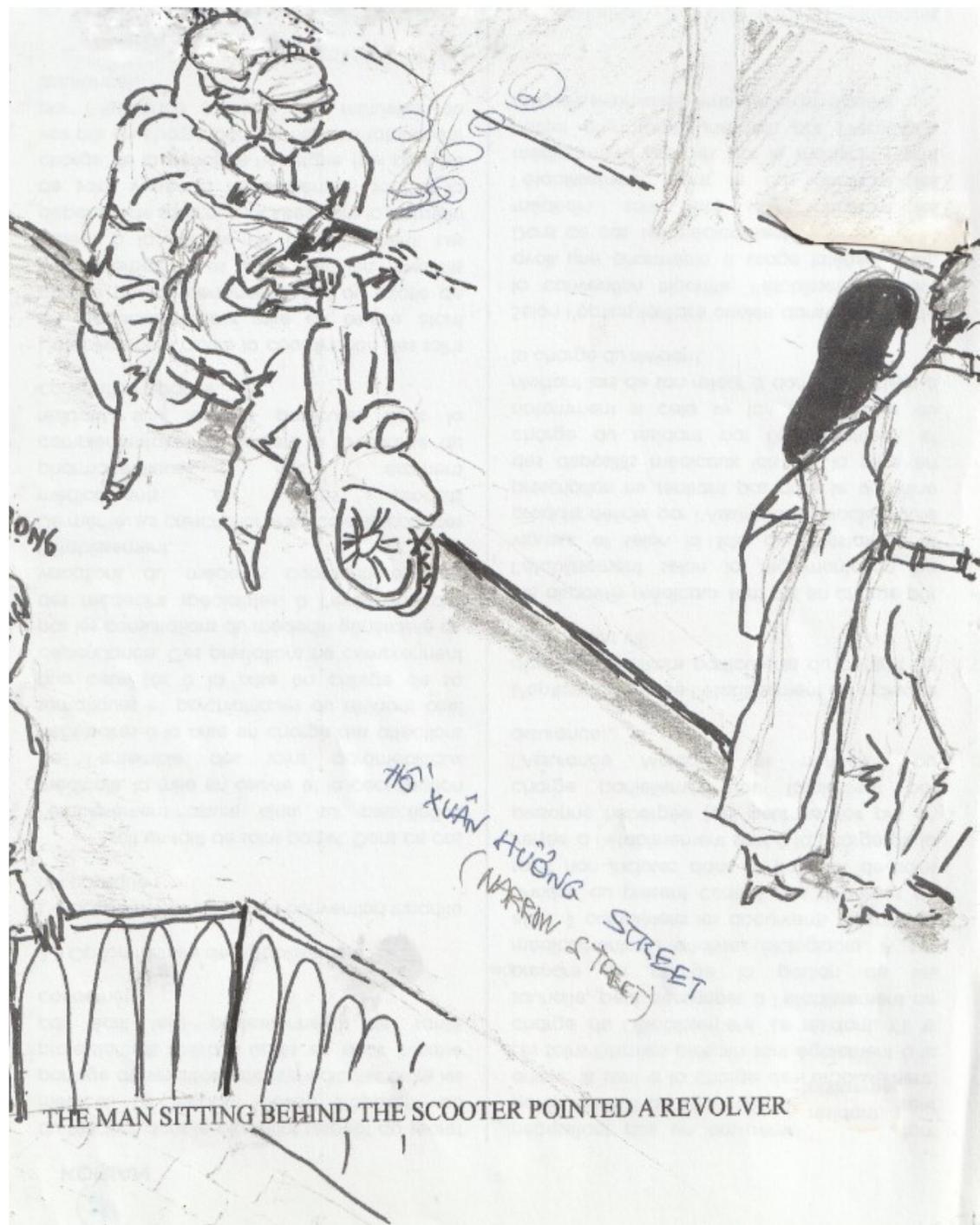


Après le 30 avril mon beau frère et ma sœur décidèrent de quitter Vinh Binh pour Saïgon, plusieurs officiers avaient été arrêtés ou exécutés sur leur lieu de service. Ce matin là, alors qu'ils venaient de quitter la maison et que je n'avais pas fini de fermer le portail, j'entendis plusieurs coups de feu en même temps que les cris de ma sœur. La rue Hô Xuân Huong est étroite et je vis une moto vrombissant passer portant deux hommes en lunettes noires. Celui assis derrière pointait son Colt vers mon beau frère qui n'était pas touché. Cet homme pouvait tirer sur moi ou sur ma sœur. J'ai vu la mort en face.

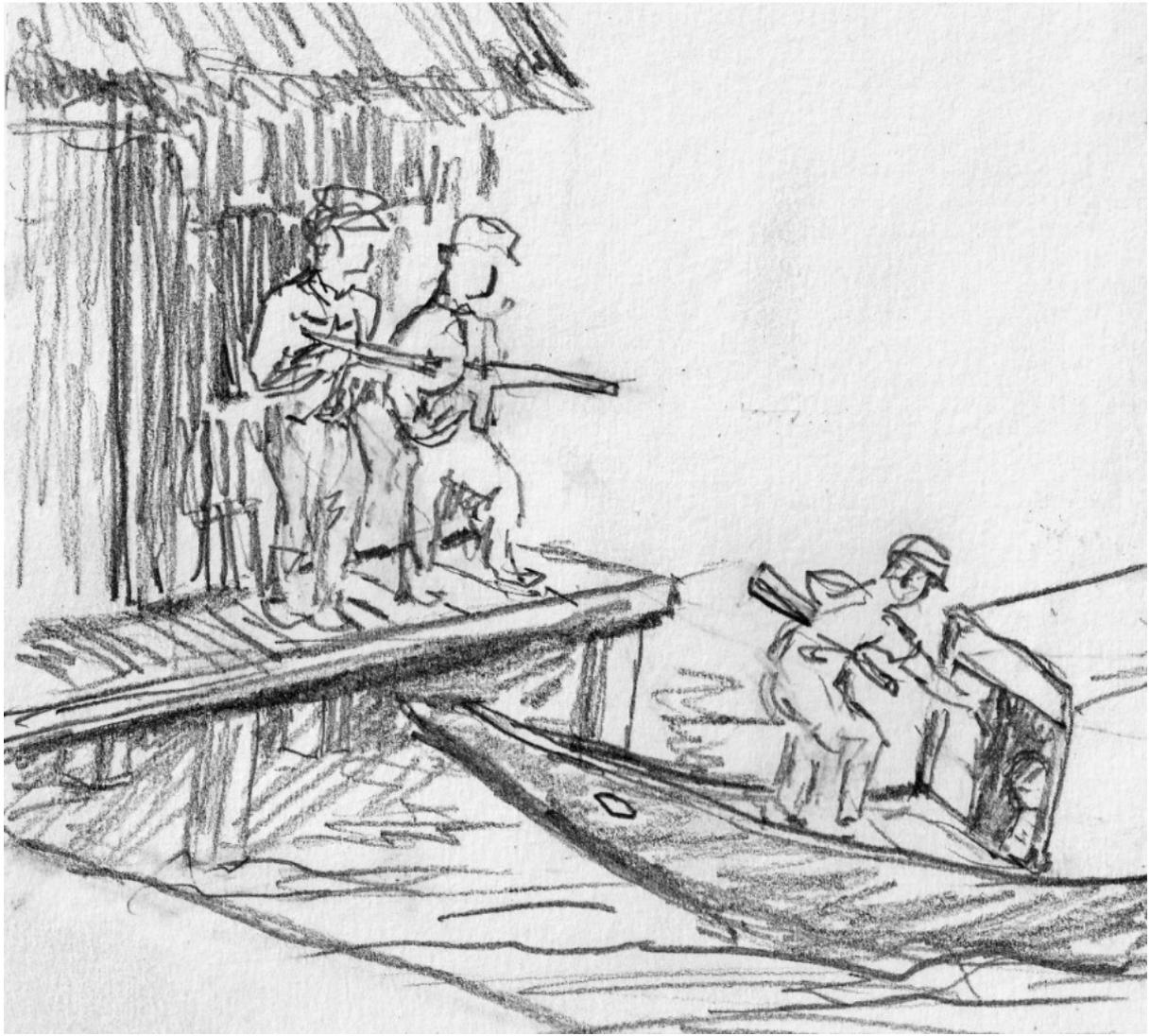
Le gouvernement du peuple appela rapidement militaires et fonctionnaires à se présenter à des stages de rééducation d'une durée de dix jours. Nous apprîmes tout aussi rapidement qu'on y partait pour une durée « indéterminée » et que les officiers étaient transférés dans le Nord. C'est alors que j'ai envisagé de fuir. J'en parlai à la maison. Ma mère refusa cette solution pour elle-même, par crainte de ne pouvoir supporter un voyage que tout le monde savait dangereux il fallait affronter la mort pour vivre libre. Lan hésitait, mais Hâu préféra ignorer les rumeurs alarmantes et se soumettre à la rééducation. Quant à moi, ma décision était prise.

Je préparai mon départ, à l'insu de ma famille de peur qu'elle ne cherche à me retenir. Seulement, il fallait faire vite la saison des moussons allait bientôt commencer et les chances d'arriver à bon port étaient déjà suffisamment faibles pour qu'aux contrôles policiers et aux attaques de pirates on ajoute encore les risques de typhons. Je vendis ma voiture Daihatsu à un Hindou contre quelques taëls d'or, assez pour assurer mon voyage et ma survie pendant quelques jours.

Néanmoins, les filières se raréfiaient. Pour empêcher l'hémorragie, le gouvernement avait réquisitionné tous les gros bâtiments commerciaux au profit de la marine révolutionnaire. Il ne restait plus que les bateaux de pêche. Par ailleurs, les contrôles des villes côtières se resserraient, les barrages à l'embouchure des fleuves et des rivières se multipliaient la nuit, on tirait à vue sur les bateaux. Les canonnières récupérées sur l'armée de Thiêu patrouillaient le long des côtes et ratissaient les candidats à l'évasion. J'appris plus tard qu'il s'agissait moins d'empêcher la fuite des



hommes que des capitaux. Après tout, peut-être avait-on raison bon nombre de bateaux sombraient corps et biens; autant récupérer l'or avant le naufrage! Le plus souvent, le fruit de la saisie était réparti en deux lots dont l'un seulement alimentait les caisses du régime; le reste allait dans les poches des sentinelles et des autorités locales, ce qui ne manquait pas de stimuler leur zèle révolutionnaire.



Avec la pénurie des embarcations possibles, il fallut bientôt non seulement un sauf-conduit pour se déplacer de ville en ville, mais encore pour pêcher. Au début, croyant naïvement à l'incorruptibilité des communistes, si prompts à vilipender le régime pourri de Thiêu, je m'étais affolé, sans comprendre que chaque nouvelle mesure de surveillance ne faisait qu'augmenter le montant des bénéfices et le nombre des bénéficiaires. Je quittai Saïgon le 10 juin 1975, plus d'un mois après l'arrivée au pouvoir d'un régime qui décidément reposait sur le mensonge et l'hypocrisie.

J'embarquai à Go Công une petite ville côtière au Sud de Saïgon, sur le bateau de pêche d'un certain M. Phuoc. De prétendus neveux assuraient la manœuvre. Cet équipage ne m'inspirait aucune confiance, le pilote avait le regard fuyant, mais je n'avais pas le choix. On me fit descendre dans la cabine dont la porte à glissière se referma sur moi. C'était un petite embarcation d'environ dix mètre de longueur. Notre première étape était Go Công, et nous devions prendre d'autres passagers clandestins qui devaient nous rejoindre au large en sampans. Une violente colique vint à point nommé me distraire de ma peur. Au bout d'une heure peut-être, le bateau s'arrêta. Des gens sautèrent sur notre barque qui oscilla dangereusement. Quand j'entendis des crépitements des coups de fusil et des ordres avec l'accent du Nord, je sus que nous étions pris.

Il ne se passerait pas longtemps avant qu'on me trouve. Avant d'entreprendre l'évasion, j'avais envisagé plusieurs options. Je recherchais la liberté, et en cas d'échec je n'accepterai pas de vivre en prison, ou sous le régime communiste. Je cherchai fébrilement ma petite fiole de plastique contenant un peu d'arsenic dilué dans de l'eau. Elle y était, mais vide, et ma poche était légèrement humide. Je me rabattis sans réfléchir sur mes deux tubes de barbituriques que j'avalais tout avec un peu d'eau. Tout se passait très vite. Je perdais d'un coup toute notion de temps et d'espace.



Il faut croire que deux tubes de Valium ne suffisaient pas à tuer un type de 28 ans. Je me suis réveillé avec une terrible migraine, la tête paralysée. Impossible de savoir où j'étais, depuis quand ni pourquoi. Au bout d'un long moment, j'ai pu me soulever péniblement sur un coude. Je me trouvais dans un grand hangar faiblement éclairé par une petite ampoule jaune accrochée à la charpente d'un toit de vieilles tuiles, doublé d'un inextricable réseau de barbelés. A gauche, une porte blindée; à droite, une minuscule fenêtre avec des barreaux de fer; derrière, un petit mur qui me séparait d'une fosse d'aisance. Autour de moi, des gens couchés à même le sol, côte à côte, serrés comme des sardines, avec juste un petit passage au milieu. Ils étaient habillés de vêtements sales; certains étaient torse nu. La salle puait ce mélange d'ammoniac et d'éther que dégagent l'urine et les ordures. Les cafards grouillaient sur le sol humide. Des rats maigres couraient sur le corps des dormeurs. Une vision de cauchemar.

J'ai failli pousser un cri quand mon voisin, un petit vieux ridé, aux cheveux blancs, ouvrit les yeux et la bouche en même temps *Ah! te voilà ressuscité. Je te croyais mort*» Mettant sa main sur mon front, il ajouta en secouant la tête « Repose-toi, tu as encore de la fièvre. ». Comme je devais avoir l'air particulièrement effaré, il eut un ricanement satisfait « Tu es à Go Côm , en prison, tu entends, en-pri-son » Je me souviens qu'il dit «prison» en français, comme pour lever mes derniers doutes. Ce que je craignais le plus était donc arrivé. Je retombai dans le coma. Ông Sau, le petit vieux, me raconta quelques heures plus tard que les gardiens m'avaient jeté évanoui dans la cellule deux jours auparavant, le visage tuméfié, les bras ligotés.

Je restai abruti pendant une semaine durant laquelle mon voisin me força à boire, et à manger un peu de riz arrosé de saumure de poisson. Il m'avait trouvé une natte de jonc crasseuse pour m'isoler de la dalle de ciment. Je somnolais sans arrêt, mon imperméable de plastique rabattu sur le visage

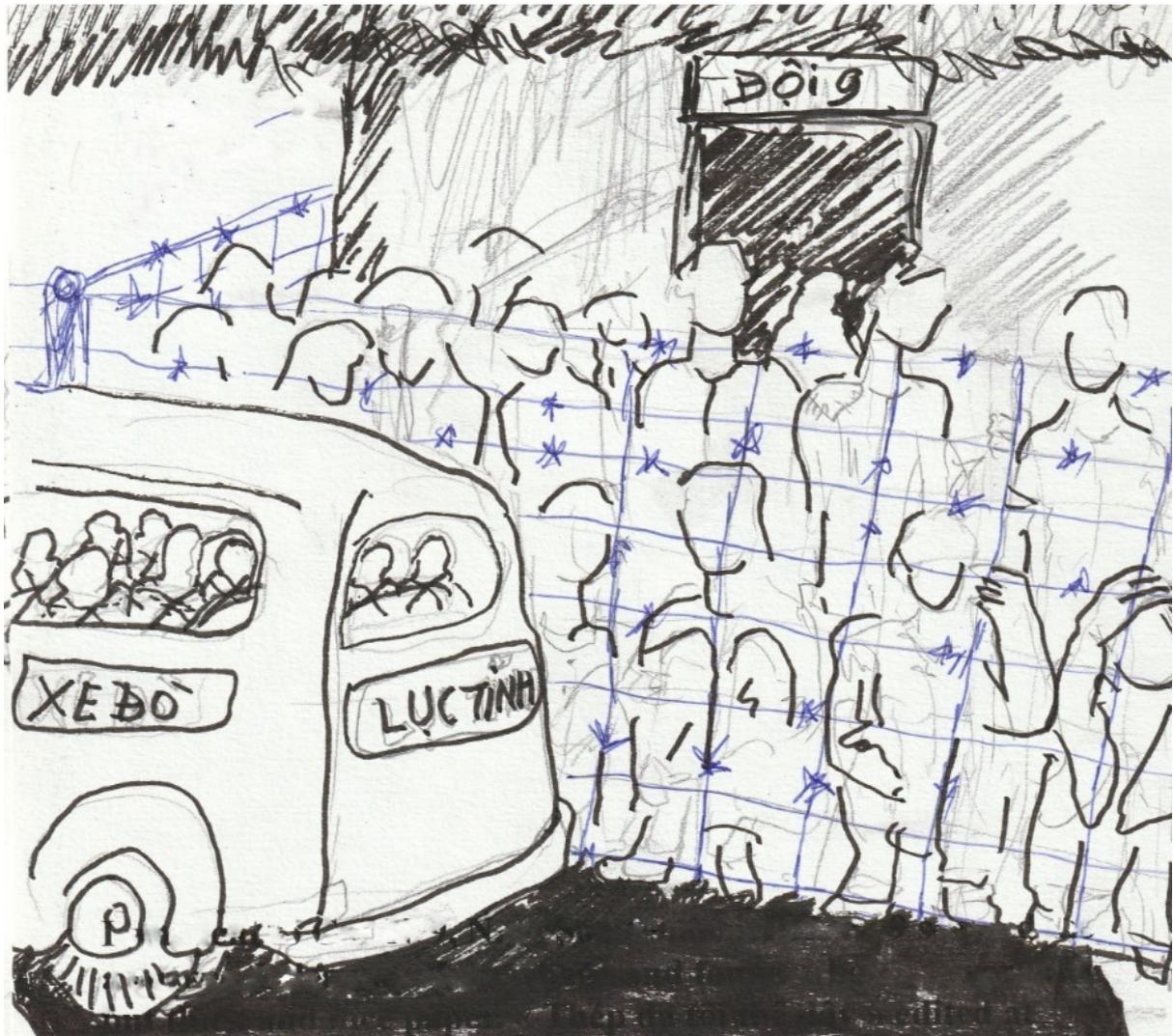
et les bras afin de me préserver des bataillons de moustiques et des odeurs pestilentielles de la fosse d'aisance.

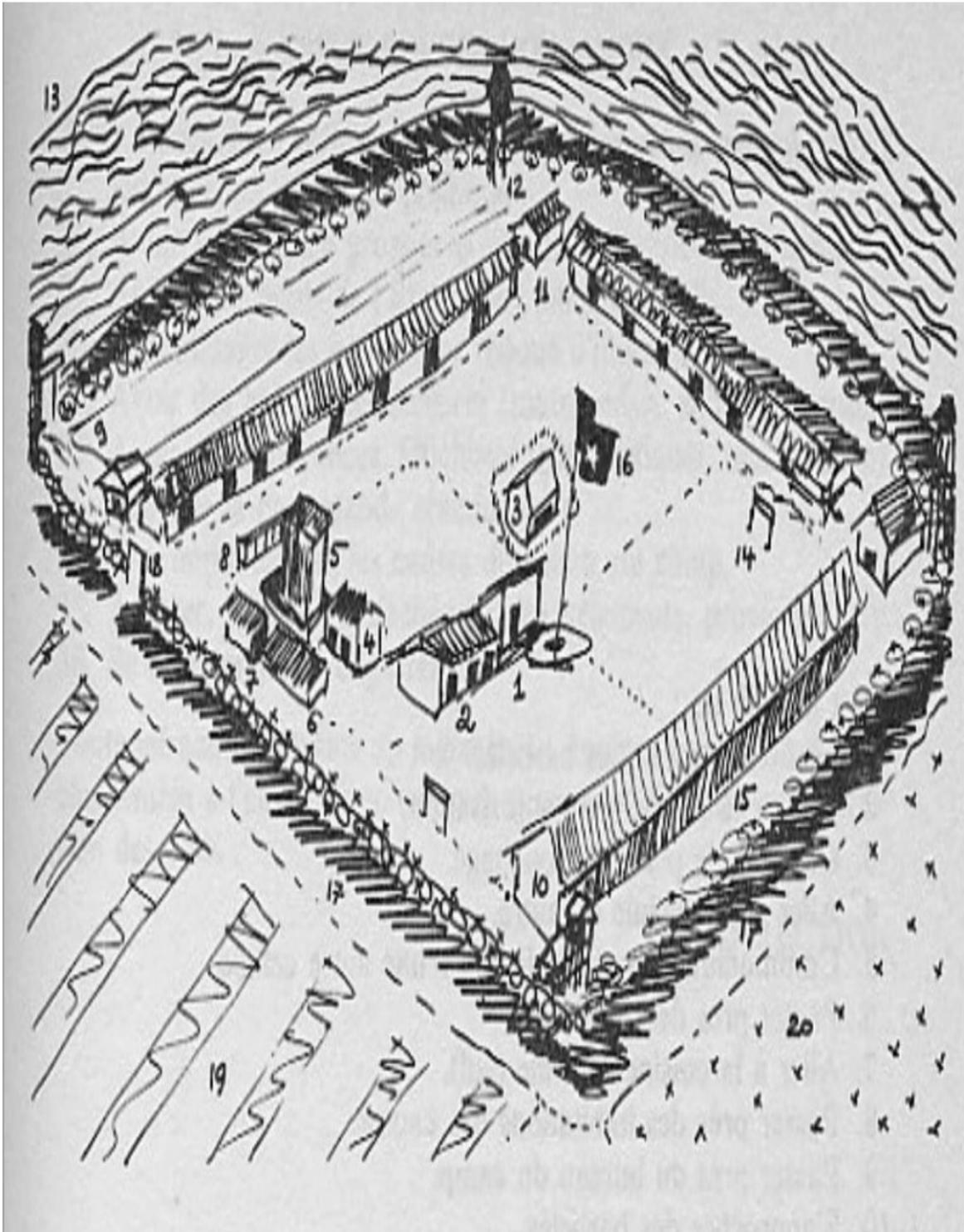
C'est dans cet état de délabrement physique et psychique que je fus convoqué à l'interrogatoire. Je fus conduit à la direction, menottes aux poignets, sous l'escorte d'un garde malveillant qui me fit asseoir dans une petite salle meublée d'un bureau, de deux chaises, avec pour seuls ornements un grand drapeau rouge frappé de l'étoile jaune et, au-dessus, un portrait de Hô Chi Minh. Je ne pus réprimer un mouvement de recul. Depuis la chute de Saïgon, j'ai une sorte de répulsion pour ce portrait géant que l'on voit à tous les coins de rue, devant tous les bâtiments administratifs, dans toutes les maisons où il occupe la place d'honneur jadis réservée à l'autel des ancêtres. C'est ainsi qu'un peuple qui depuis des siècles pratique le culte des ancêtres se voit contraint de vénérer un seul homme. J'étais plongé dans ces réflexions quand un homme au visage dur, en partie caché derrière des lunettes de soleil, vint s'asseoir derrière le bureau :

- Pourquoi vouliez-vous quitter le Vietnam? Il commença à tourner en rond autour de moi. Je devais me retourner pour lui répondre. - Qui devait vous accueillir au large? Je veux savoir le nom du bateau américain qui vous attendait? Ma tête bourdonnait, je ne saisissais plus très bien le sens de ses paroles. - Je veux les noms et adresses des personnes qui appartiennent à cette filière. Comme je ne savais pas quoi répondre, il se leva, tira de sa poche un revolver et le posa brutale-ment sur la table. Tout d'un coup j'étais pris d'étourdissement et perdais connaissance. J'échappais de justesse à la torture.

D'après mes compagnons de cellule, j'avais eu la chance de m'évanouir au bon moment. Plusieurs d'entre eux avaient été sauvagement battus. Involontairement, je m'en étais bien tiré mon suicide manqué n'avait donc pas été inutile, puisque c'était à cause de ça que j'étais dans cet état d'épuisement. Je ne fus pas dispensé pour autant de l'«auto déclaration».. On me fit porter à cet effet du papier et un crayon bille afin que je puisse rédiger cette espèce d'autobiographie critique exigée de tout détenu.

Quinze jours après mon arrivée, on sélectionna les quelques centaines de prisonniers destinés au camp de travaux forcés. J'étais de ceux-là. J'écrivis en hâte un message à mes parents que je confiai à Ông Sau qui devait se débrouiller pour le faire passer à l'extérieur grâce à un garde avec lequel il était plus ou moins copain. Très tôt un matin, on nous fit monter dans des cars, toutes fenêtres fermées, tous stores baissés. On nous ligota en rang par six avec du fil électrique si fort serré qu'à l'arrivée nous avions les bras paralysés. Après des heures interminables, nous parvînmes à destination.





PLAN DU CAMP MY PHUOC TÂY

Le camp, surmonté d'un immense drapeau nord-vietnamien, couvrait près de deux hectares au milieu des rizières; piqué aux quatre coins de miradors, ceinturé de champs de mines eux-mêmes pris entre plusieurs rangées de barbelés, bordé sur deux côtés d'une rivière, il comportait trois bâtiments disposés en fer à cheval au centre duquel se trouvaient les bureaux du camp, la cuisine centrale, la maison des cadres, une prison de femmes, une porcherie, une infirmerie et une mystérieuse rangée de neuf containers en métal. Les quatre maisons des gardes, symétriques aux miradors, encadraient chacun des trois grands bâtiments qui n'étaient finalement que d'immenses paillotes délabrées, cloisonnées en vingt cellules de quelque douze mètres sur sept, prolongées d'une petite courette séparée de ses voisines par des barbelés. Un grand potager fermait le fer à cheval, prolongé à angle droit par un étang qui servait de latrines et alimentait directement un plus petit potager. Le camp pouvait quasiment vivre en autarcie de l'eau de la rivière, des légumes qu'il cultivait. Au loin, nous pouvions voir quelques paillotes isolées au milieu des rizières, mais on nous avertit qu'il était interdit de parler aux paysans de la région.

Nous étions plus de mille détenus répartis par groupes de cinquante. Chaque cellule de cinquante était placée sous la surveillance d'un prisonnier désigné par la direction du camp pour nous espionner et nous dénoncer. Nous craignions davantage ces chefs de cellule que la direction elle-même, qui avait néanmoins doublé le dispositif en nommant des «antennes», chargées de rapporter directement ce qui se passait à l'intérieur du camp. Tous les redoutaient, y compris des chefs de cellule qui jalouaient en outre les nombreux avantages que valait le super-mouchardage des antennes. Divisés, hiérarchisés, l'ensemble de ces sortes de kapos avaient cependant un point commun: ils étaient généralement recrutés parmi les anciens maquisards qui avaient déserté l'armée révolutionnaire pour rallier l'armée de Thiêu. Ils rivalisaient donc de zèle pour se faire pardonner leur trahison à la grande joie des autorités qui savaient tout sans avoir à se mêler aux détenus.

## ***Règlement du camp de rééducation***

Il est interdit de:

- 1.Sortir en dehors des barbelés.
- 2.Quitter la cellule sans autorisation.
- 3.Changer de place de couchage.
- 4.Aller d'une cellule à l'autre.
- 5.Communiquer avec un détenu d'une autre cellule.
- 6.Passer près des conex.
- 7.Aller à la cuisine centrale (vol).
- 8.Passer près des habitations des cadres.
- 9.Passer près du bureau du camp.
- 10.S'approcher des barbelés.
- 11.Aller aux latrines en dehors des heures prévues.
- 12.Garder sur soi plus de cinq piastres.
- 13.Garder des outils du chantier, des objets tranchants ou pointus.
- 14.Se procurer et boire de l'alcool.
- 15.Jouer aux jeux de hasard (cartes, etc.)
- 16.Faire la cuisine en dehors des heures autorisées.
- 17.Avoir des contacts avec les détenus-femmes.
- 18.Avoir des contacts avec la population.
- 19.Avoir des contacts avec les gardes.
- 20.Avoir des contacts avec la famille en dehors des visites.
- 21.Désobéir aux cadres, aux chefs de cellules, aux responsables.
- 22.Refuser le travail manuel, gloire du peuple.
- 23.Avoir des idées ou des gestes lubriques.
- 24.Garder et lire les livres et revues du régime corrompu.
- 25.Évoquer l'impérialisme et le gouvernement fantoche.
- 26.Chanter les vieilles chansons d'amour de l'ancien régime.
- 27.Discuter des questions politiques.
- 28.Avoir un langage grossier contraire à l'esprit révolutionnaire.
- 29.Abîmer les outils de l'État (pelle, pioche, faucille...).
- 30.Endommager les habitations (risque d'incendie...).
- 31.Avoir des idées réactionnaires.
- 32.Avoir des croyances fétichistes (de pratiquer une religion).
- 33.Faire de la propagande réactionnaire.
- 34.Être impoli envers les cadres dirigeants du camp.
- 35.Acheter, vendre ou s'échanger des vêtements, provisions, etc.
- 36.Se disputer ou se bagarrer.

Toute infraction entraîne un jugement et une punition allant de l'enchaînement à l'envoi au conex avec suspension de visite et suppression des colis.

LA DIRECTION

La direction du camp était assurée à l'époque de mon arrivée par un cadre au visage sévère, impitoyable envers toute infraction au règlement qui comportait trente-six interdictions<sup>1</sup> ne laissant au détenu aucune liberté sinon celle d'obéir. Le plus grave délit était évidemment l'évasion. Peu s'y risquaient, sauf les candidats au suicide. Il fallait franchir une première rangée de barbelés, le champ de mines, la deuxième rangée de barbelés et tromper la vigilance d'une vingtaine de *Bô Dôï* (la plupart du temps de jeunes maquisards) qui montaient la garde sur les miradors. Nulle échappatoire n'était possible, pas même la maladie.

N'accédaient à l'infirmerie que les moribonds, les fous, les grands contagieux - tuberculeux, lépreux -, qui végétaient là quelques heures ou quelques semaines avant d'aller rejoindre leurs compagnons d'in-fortune dans le champ de manioc, autrement dit le cimetière. Un coin de ce mouvoir était néanmoins réservé à la distribution de médicaments à laquelle présidait une infirmière, qui, malgré sa bonne volonté et sa gentillesse, ne pouvait quasiment rien faire pour nous soulager : même en ville, les gens ne trouvaient pas de médicaments et devaient se rabattre sur des infusions souvent mal préparées par des charlatans. Si dans ce camp de travail l'absence de soins était encore concevable, le manque d'outils l'était moins : nous devions récupérer les douilles d'obus pour découper pelles, pioches et faucilles. C'est dans cet univers de dénuement total, dans ce carré de boues infertiles, qu'allait se jouer ma vie pendant trois ans et demi. C'est aussi dans cette aridité, dans cette désolation que j'allais enfin trouver l'amitié.

Mes compagnons couvraient un éventail social très large et constituaient un véritable échantillonnage des délits possibles et imaginables : des petits fonctionnaires, sous-officiers, officiers, ces derniers ayant évité par miracle ou par corruption les camps du Nord, des ci-vils appréhendés en mer au cours de leur tentative d'évasion, catégorie dont je faisais partie, des personnes arrêtées pour vol, ivrognerie, bagarre; des joueurs, des «réactionnaires» pris en flagrant délit de distribution de tracts, des supposés terroristes et d'authentiques poseurs de bombes dans les lieux publics, des quidams ramassés au hasard des rafles, des intellectuels, des dirigeants de sectes bouddhistes, Hoa-Hao ou Cao-Dai, des paysans ignares dénoncés comme agents de la CIA, étiquette commode que le gouvernement populaire collait sur tous ceux contre lesquels il n'avait pas

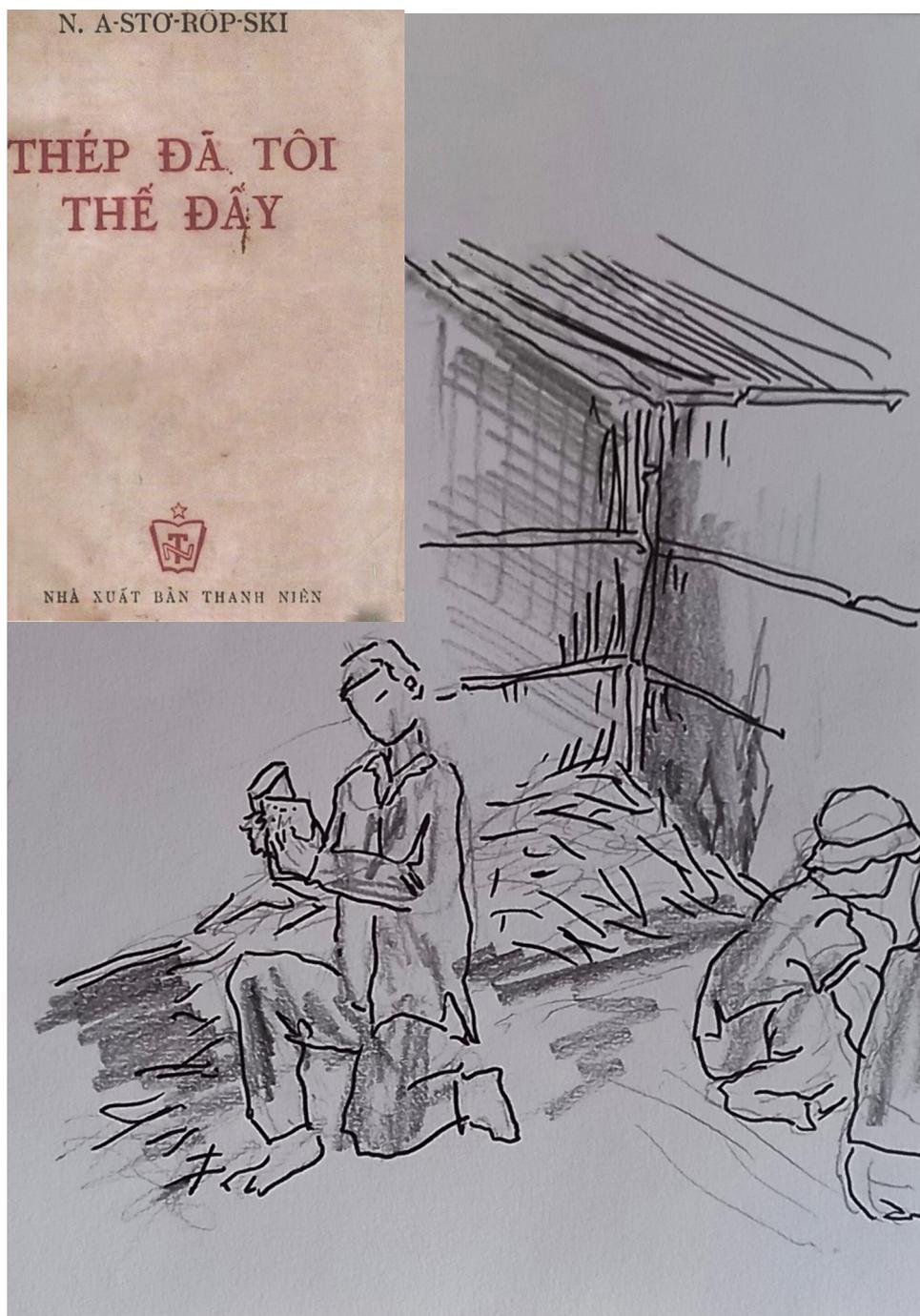
de charges concrètes. En vrac, nous allions tous rester, sans jugement ni condamnation, à moisir dans ce camp, pour une période «indéterminée».



La cellule N° 9

Nos familles allaient déployer des trésors d'ingéniosité pour démontrer notre innocence ou plaider notre cause. En pure perte : leurs lettres servaient à rouler des cigarettes. Seul recours contre l'arbitraire, l'argent ou l'intervention personnelle d'un cadre dirigeant, ou les deux. En attendant le jour improbable de notre libération, il fallait bien nous accommoder de notre sort peu enviable. En fait, comparé à la prison, le camp nous parut moins sinistre, peut-être à cause de la petite courette qui, en dépit de sa ceinture de barbelés et de l'interdiction d'aller de l'une à l'autre, nous donnait une vague illusion de liberté.

Dès notre arrivée au camp, on nous désigna notre cellule et notre chef de cellule. Je fis donc la connaissance de la cellule 9 et de Nam Son.



C'était un ancien rallié d'une quarantaine d'années, à l'air méfiant, qui d'emblée me parut antipathique. Il m'attribua un petit espace au fond de l'allée, près du tas d'ordures, juste assez large pour mettre la natte de jonc du vieux Ông Sau. Je nettoyais le coin et trouvais un vieux livre épais, usé. Aimant beaucoup lire, je le cachais. Il s'agissait d'un roman russe de Nicolaï Ostrovski. "Comment l'acier était trempé", traduit en Vietnamien que probablement un cadre avait jeté. Il me permit de m'évader en pensées et de survivre à l'enfermement. Une chance inespérée... Comme ma place occupait un coin, j'avais la chance de pouvoir m'isoler un peu, de jouir de

quelque tranquillité dans le brou-haha permanent. Avec une brique, j'aplanis le sol sous ma natte, fis un paquet de mon imperméable-oreiller, et rangeai les quelques boîtes de lait Guigoz vides que Ong Sau m'avait données. Il y a une sorte d'ironie à savoir combien ces boîtes de lait concentré sont vitales dans l'univers... concentrationnaire; il en faut trois au minimum : une pour l'eau, une pour le riz, une pour la soupe. Autant d'économie pour le prisonnier et l'administration du camp. De toute manière, ici, tout est utile, récupérable : un morceau de ficelle fait office de ceinture, un bout de papier tient lieu de carnet à dessin; les déchets constituent souvent les seuls outils, les seules richesses du détenu.

Pour parfaire mon installation, j'aménageai une «fenêtre »en écartant la paille de deux doigts. Un petit rayon filtra à travers l'ouverture, je pouvais apercevoir un coin de ciel bleu, j'étais presque heureux. La mort ne me tentait plus. Depuis qu'elle m'avait boudé, j'avais pris la ferme résolution de lutter pour vivre, quelles que soient les circonstances. Malgré ce nouveau fond d'optimisme, je me sentais épuisé : mon suicide raté, une semaine de quasi-jeûne, le long trajet de la prison au camp, l'énergie déployée pour aménager mon trou avaient eu raison de mes dernières forces.

J'étais au bord de l'évanouissement, littéralement tordu de faim, incapable, malgré ma honte, de détourner les yeux de mes voisins qui dévoraient sans doute des restes rapportés de Go-Cong où les détenus pouvaient recevoir des colis de leur famille. A quelques nattes de moi, un garçon mangeait une galette de riz. Il leva la tête et croisa mon regard d'affamé. Rouge d'humiliation, je détournai les yeux. Il quitta sa place, s'approcha de moi puis il s'assit sur ma natte, partagea sa galette en deux et m'en tendit une moitié avec un sourire malicieux :

- Comment tu t'appelles?
- Trong. Merci pour le gâteau.
- Pourquoi t'es ici?
- Je me suis perdu près de la côte.
- M... Moi, je m'appelle Ly.



Il dit ça avec un sourire en coin. Il avait vingt ans, une silhouette mince mais solide. Ses cheveux drus tombaient en bataille sur son front bombé. Ly est arrivé au Camp quelques jours avant moi suite à une bagarre avec un Bô dôì (soldat Nord vietnamien). Plus tard il me raconta que sa famille s'étant établi à Pnom Penh avait dû quitter le pays pour revenir à My Tho suite aux conflits entre les deux pays. Son père porté disparu, il fuguait depuis le remariage de sa mère. En fait avant de devenir un voyou, il vendait des ballons devant l'école primaire de My Tho.

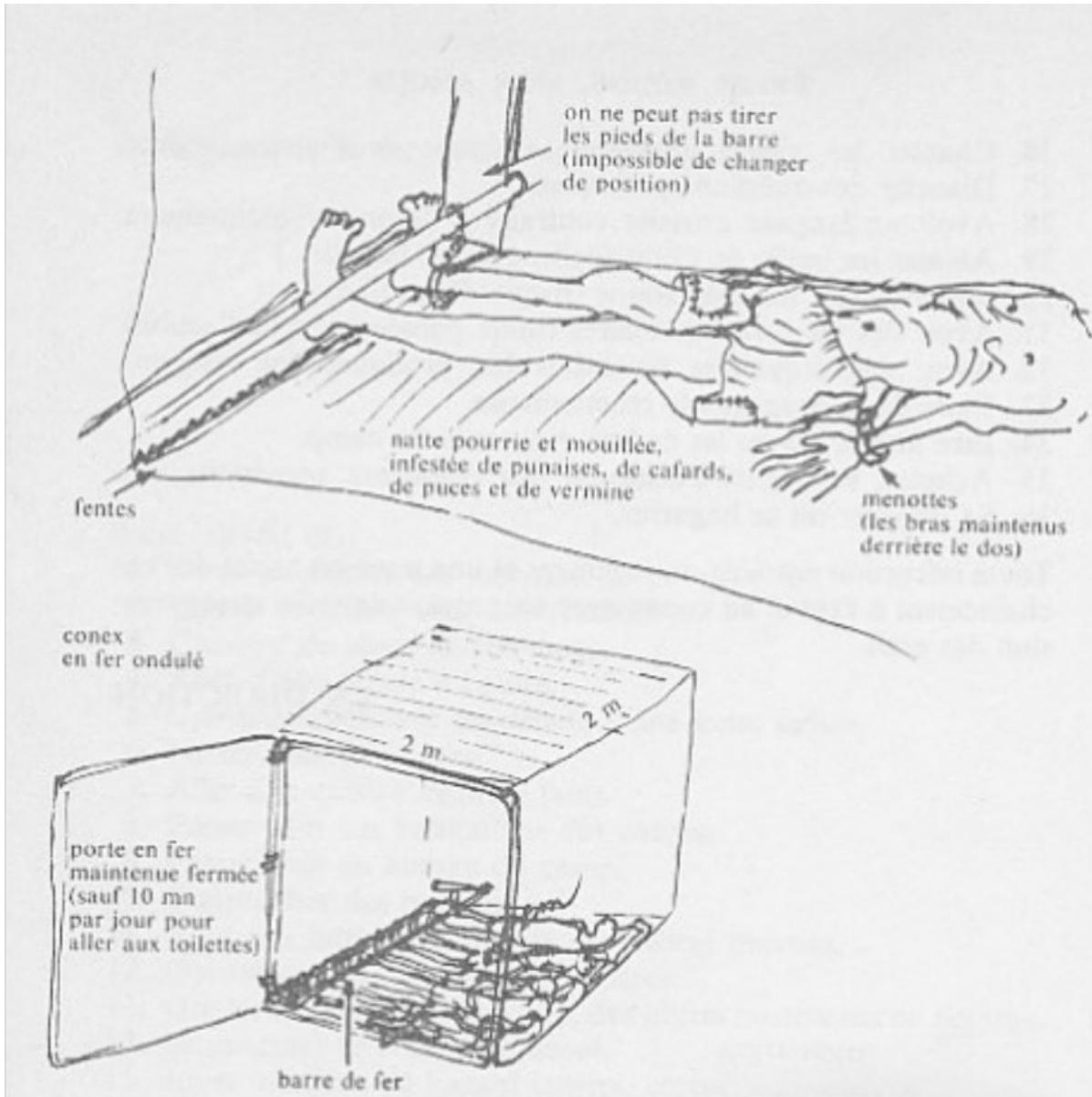
Comme il avait quelques jours d'avance sur mon convoi, il m'expliqua en gros l'organisation du camp.

- Lever à 4 heures, premier coup de gong — en fait, un coup de boulon sur une vieille roue de camion récupérée. A 4 h 10, ouverture de la cantine centrale et distribution des rations une louche de riz, une louche de soupe (de l'eau salée où nage un rien de courge ou de melon véreux). Il y a deux distributions par jour, une le matin, une le soir. Il faut donc garder une part de la ration matinale pour midi. Jamais de viande, sinon les jours de grandes fêtes où il paraît qu'on distribue un doigt de carne nageant dans une sauce douteuse.

Ly m'avertit qu'à ce régime-là j'allais maigrir, mais que le muscle remplacerait avantageusement la graisse grâce au travail manuel intensif. Si je voulais améliorer l'ordinaire, j'aurais toujours la ressource de tromper ma faim en mangeant tout ce que je trouverais sur le chemin du chantier : liserons d'eau, tiges de nénuphar ou de bananier, algues, champignons, pousses de bambou; j'aurais peut-être la chance aussi d'attraper des grenouilles, des crapauds, des serpents, des anguilles, des larves, ou même des rats, des souris, des lézards.... A 4 h 30, rassemblement pour l'appel et départ pour le chantier situé souvent à une dizaine de kilomètres du camp. La marche elle-même est une épreuve il faut traverser les rivières sur des ponts de singes, ou à la nage, la pelle et la gamelle de riz au-dessus de la tête. Gare à ceux qui perdent leur outil, un des délits passibles du conex.

Le conex, ce sont ces mystérieux containers alignés dans la cour centrale du camp, des cubes de fer de deux mètres de côté récupérés sur l'armée américaine où l'on enferme les détenus rétifs. Pas de fenêtre, une porte

hermétiquement close. Les types deviennent fous de chaleur dans cette ferraille chauffée à blanc. Ly n'en sait pas plus. Il est interdit aux prisonniers de s'approcher des conex.



Conex : pour les prisonniers « récalcitrants »

Et tu verras, on te fera travailler comme une bête. C'est le cas de le dire comme il n'y a plus de buffles - il paraît qu'on les a tous envoyés en URSS. Vers 16 h retour du chantier, même chemin interminable, avec la fatigue de la journée en plus. A 18 h, le « repas » du soir, même ration que le matin que tu mangeras, comme le matin, à la lumière de la petite lampe à pétrole, autant dire dans le noir. D'ailleurs, ici, c'est simple, tu fais tout comme une bête. Pas vraiment malgré tout, puisque après l'appel de 19 h, tu regagnes ta cellule pour assister au « débat politique ». En rond autour du chef de cellule, tu l'écoutes radoter sur les mérites du régime communiste que tu as pu apprécier tout au long de la journée et sur les crimes commis par les impérialistes américains et leur régime fantoche. Il faut tâcher de ne pas somnoler, et même renchérir sinon ton attitude est jugée réactionnaire. Comme le chef de cellule est dispensé de travail, il peut se payer le luxe de parler pendant des heures entières. Mais généralement le dernier gong-coup-de-boulon sur la roue, à 10 heures du soir, le rappelle à la raison. D'ailleurs tu verras bien par toi-même.

J'ai vu par moi-même. C'était encore pire que la description de Ly, surtout pour les gens qui, comme moi, n'étaient pas habitués aux travaux manuels. Les premiers jours furent terribles. Nous avions des outils rudimentaires, la terre argileuse et lourde collait à la pelle. Il fallait déployer un effort énorme pour l'arracher à la boue. Mes mains se couvraient d'ampoules qui crevaient les unes après les autres. Au bout de trois heures, j'avais les mains endolories. Impossible pourtant de m'arrêter de travailler avant d'avoir fini ma part de corvée. Après quelques semaines, des cals se formèrent à l'intérieur de mes paumes et j'eus moins mal tout devint plus facile.

Je ne rechignais pas devant le travail, mais devant les cadences qui auraient été inhumaines même pour des gens bien nourris. L'humiliation résidait dans le fait que nous étions traités comme des bêtes de somme. C'est sous le régime communiste que nous connaissions l'exploitation de l'homme par l'homme tant reprochée au régime capitaliste. Ce n'était pas le travail manuel qui était en soi dégradant, mais la condition de sous-hommes dans laquelle on nous faisait vivre.

Nous formions une armée de loques humaines, une cohorte de mendiants, un bataillon d'esclaves. Sur les digues glissantes, nous allions sans sabots, ni même ces savates découpées dans les pneus. Nos vêtements partaient en lambeaux. Par dignité autant que par nécessité, nous les raccommodions de notre mieux. Pour nous protéger du soleil, nous nous abritions avec n'importe quoi.

On récoltait aussi du riz, ou de l'herbe haute pour que les filles fassent des nattes. En chemin parfois nous devons traverser les rivières avec les outils sur la tête. Gare à celui qui les perd car le Conex l'attend. Un jour en plein milieu de la rivière, j'avais une crampe et perdais pied. Déséquilibré avec un seul bras libre, je m'enfonçais dans l'eau. Sans Ly qui nageait derrière moi et qui me retenait que serais-je devenu... Après ma tentative de suicide ratée, étrangement je désirais ardemment lutter pour survivre, pour voir...



Certains avaient accusé le régime actuel d'empoisonner ou de fusiller ses prisonniers. Ce n'était pas le cas au moins dans notre camp. D'ailleurs, rien de tel n'était nécessaire, du moins dans mon camp. On se contentait de les

laisser mourir de mort naturelle, d'épuisement, de bérubéri, de tuberculose, de dysenterie. Les conditions de travail, de ravitaillement et d'hygiène favorisaient le terrain. Pas de médicaments ou presque. Désespérés, humiliés, les malades se laissaient mourir. Leurs camarades de cellule se contentaient de les envelopper dans trois mètres de nylon pour aller les enterrer dans le champ de manioc.

Seul l'espoir maintenait les prisonniers en vie. L'espoir de revoir un jour leur famille. Ils étaient prêts à attendre des mois. Les dirigeants ne leur avaient-ils pas promis la clémence? Ils patientaient six mois, un an, deux ans, trois ans, reculaient de semaine en semaine la limite de leur résistance, puis un jour ils ne croyaient plus au mythe de leur libération prochaine ils cessaient de s'agripper aux promesses sans arrêt remises des dirigeants et mouraient.

Certains se cramponnaient à l'aventure dérisoire mais puissante qu'ils avaient pu nouer du bout des yeux avec les prisonnières du camp; la plupart étaient jeunes et assez jolies. Elles occupaient une sorte de hangar en tôle ondulée recouvert de paille, au centre du camp, un peu en retrait du bureau et de la maison des cadres. Une petite courette limitait le territoire au-delà duquel elles n'avaient pas le droit de s'aventurer. Cet îlot infranchissable au milieu du camp des hommes n'était qu'un camp de redressement pour anciennes prostituées, malgré son nom pompeux de «centre de reprise d'honneur des femmes égarées». Il en poussait comme des champignons dans tout le pays. On y enfermait les filles pour leur apprendre un métier.

Le but était édifiant, la réalité pitoyable. Chez nous, elles étaient trois cents, occupées à tresser des nattes de jonc. Nous les voyions parfois revenir d'une corvée de récolte de jonc, chargées d'énormes bottes qu'elles portaient sur la tête, en haillons, pieds nus sur le chemin brûlant de midi. Si elles étaient jugées récupérables, elles pouvaient espérer sortir au bout de trois ans. Outre le fait qu'il est douteux qu'elles aient pu retrouver là le sens de la dignité humaine, c'était cher payer la poignée de riz contre laquelle elles avaient déjà vendu leur corps, souvent pour nourrir leur famille. Toutes d'ailleurs n'étaient pas des prostituées. Certaines étaient des candidates à l'évasion appréhendées en mer, ou des prisonnières politiques.

Les femmes «égarées » étaient dirigées par des cadres, mais la gestion directe en était confiée à Tam, une ancienne maquereille en voie de reconversion. Elle régnait sur son domaine avec beaucoup de rudesse, le fouet à la main, mais les filles l'aimaient bien. Maman Tam, comme les prisonnières l'appelaient familièrement, était une assez belle personne d'une cinquantaine d'années, un peu grasse, la démarche plus dodelinante qu'ondulante, et la langue bien pendue.

La solitude des filles était sans doute encore plus grande que la nôtre, car elles avaient honte de reprendre contact avec leur famille. Elles étaient donc privées de toute aide et de tout réconfort moral. Cet isolement, greffé sur la promiscuité, renforçait sans doute les effets du proverbe «Si on met deux femmes ensemble et si on y ajoute un canard, on obtient un marché».



Le rôle de Maman Tam consistait donc essentiellement à régler les querelles et à apaiser les fréquentes bagarres auxquelles nous assistions de loin, à notre grand amusement.

Nous avions parfois l'occasion de nous approcher des filles quand elles revenaient des corvées de joncs ou d'eau, mais il nous était formellement interdit de leur parler, de leur écrire, à plus forte raison de les toucher. Toute entorse à la règle était punie de conex; nombre de détenus y croupissaient pour un mot échangé à la sauvette, une lettre furtivement passée de main en main. Néanmoins, si tout contact était banni, le règlement n'avait pas prévu d'interdire les regards hommes et femmes faisaient l'amour avec les yeux. C'était très beau, mais si lointain. J'étais trop désemparé pour vivre cette abstraction. J'avais besoin de parler.

Après ma première conversation avec Ly, nous n'échangeâmes pendant quelques semaines qu'une ou deux paroles de temps à autre. Je le voyais bavarder avec ses voisins, j'en faisais autant avec les miens. Si l'homme peut s'accommoder d'un infect rata et de l'inconfort, s'il accepte même l'absence de liberté, il ne supporte pas le manque d'affection. Hélas, la promiscuité et notre condition misérable nous rendaient mesquins, méchants et agressifs: nous nous disputions pour des riens, chacun se transformant en une commère venimeuse, suspicieuse et indiscreète. On en arrivait presque à se réjouir d'apprendre que tel ou tel était mort de tuberculose ou de dysenterie, qu'un autre avait sauté sur une mine. Les rares amitiés qui se nouaient portaient la triste marque de nos frustrations : le meilleur ami était celui qui venait de recevoir un paquet de ravitaillement, mais le sentiment de camaraderie fondait en même temps que les provisions. La plupart des conversations roulaient sur la nourriture. Nous imaginions de formidables festins, compositions des plats délectables, reconstituions minutieusement les recettes les plus exquises. Mes compagnons ne lâchaient ce terrain que pour se lancer dans des histoires salaces, des fantasmes obscènes avec un luxe de détails qui se terminaient inévitablement par des séances de masturbation solitaires et silencieuses. Chacun retournait à la solitude.

Une vieille solidarité nous unissait pourtant en certaines circonstances. En prison, Ông Sau m'avait quasiment sauvé, puis soigné, veillé, pourvu de natte et de gamelles, s'occupant de moi comme un père malgré ses

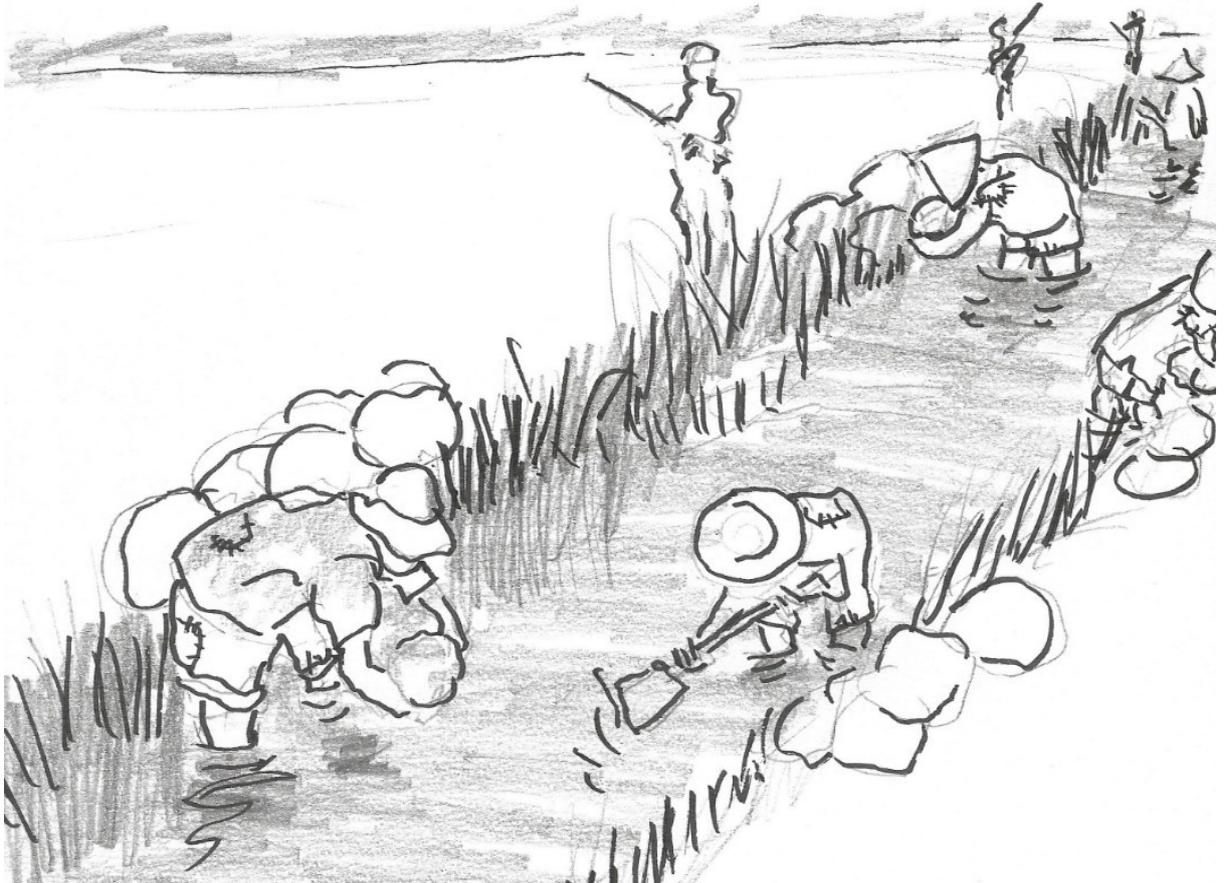
réflexions aigres du début. Ici aussi, les détenus se soignaient mutuellement, avec des moyens primitifs. Si l'un de nous attrapait une grippe, on lui raclait la peau du dos, parallèlement aux côtes avec une cuiller. Le «vent » ou le mal partait, disait-on, avec les marques rouges. Vrai ou faux, le remède était efficace : le malade était décongestionné et surtout réchauffé. Nous nous servions aussi de récipients de pâte de soja, en forme de pot à yaourt, pour poser des ventouses. Le lendemain, le malade faisait figure de martyr avec ses hématomes sur le dos, comme s'il venait de subir un passage à tabac...

En cas de migraine, on pratiquait un massage des tempes avec les pouces. Chacun de nous connaissait quantité de «trucs » de cet ordre. Mais le plus célèbre praticien de la cellule était incontestablement un acupuncteur, le bonze Thiên Tâm, qui se révéla plus efficace que l'éminent Dr Thât, désormais impuissant faute de matériel moderne et de médicaments. Thiên Tâm n'était autorisé à officier que dans notre cellule. Il fallait que les prisonniers fussent à l'article de la mort pour que Nam Son lui permit d'exercer son art ailleurs que dans notre cellule. Encore prenait-il la précaution de demander l'autorisation du chef de camp. Au fond, l'entraide ne jouait qu'en cas de malheur. Ce qui me manquait personnellement le plus, c'était un ami avec qui tout partager. Ly devait ressentir la même chose puisque nos regards se croisaient souvent. Nous restions distants, et jouâmes ainsi à cache-cache pendant quelques semaines.

Comme je n'osais aborder Ly, je ne parlais à personne de mes angoisses à propos de ma famille. Elle avait déjà dû recevoir mon message annonçant l'échec de mon évasion, mon arrestation et mon internement à Go-Cong. Mais quand pourrais-je calmer l'inquiétude de ma mère, lui dire où j'étais emprisonné? Avait-on des nouvelles de mon beau-frère Hâu depuis son départ pour le camp de rééducation au Nord? Comment ma sœur Lan supportait-elle cette séparation? Comment va ma petite nièce Ngoc? Comment se débrouillaient-ils tous pour vivre, depuis que mon père avait été dépouillé de ses biens? Le malheur avait-il rapproché mes parents? A force de ressasser ces questions dans ma tête, elles tournaient à l'obsession, alors qu'il eût suffi de quelques lettres pour mettre fin à cette torture.

Les jours passaient monotones et terribles. Je les subissais comme un somnambule. Il n'y avait rien à dire de cette mort lente, car rien n'avait d'importance: l'horreur se suffisait à elle-même. Essayer de s'y soustraire, c'était lui donner davantage prise. L'accepter, c'était agir en automate, s'anesthésier. Ma volonté de vivre se transformait sournoisement en résignation à ne pas mourir. Je touchais tranquillement le fond de ce désespoir sans forme et sans couleur où chacun de nous n'était qu'une grisaille. C'est alors que l'amitié rendit à mon univers son éclat et son relief.





### 3

Ce jour-là, notre cellule devait nettoyer et agrandir un canal d'irrigation éboulé, envahi par la végétation. Il fallait arracher les herbes, évacuer la boue. Duc Râu mesura à l'aide d'un bâton la tâche de chacun et la délimita d'un branchage de dix mètres par détenu. Le canal faisait à peu près trois mètres de large sur deux mètres de profondeur. J'étais découragé; jamais je n'en viendrais à bout tout seul. Après avoir creusé à l'aveuglette, nous ramenions des pelletées d'une dizaine de kilos dont la moitié dégoulinait avant d'arriver sur la berge tant la glaise était molle. Ly qui travaillait à côté de moi, voyant mon air accablé, m'encouragea «Vas-y. Si je finis ma part à temps, je t'aiderai. »

Sur la berge, usant de sa brindille comme d'un bâton de maréchal passant la revue, Duc Râu nous houspillait. Au bout de quelques heures, Ly sortit du canal pour s'asseoir sur la berge alors que le règlement autorisait les prisonniers à se reposer, mais sur place. Au moment où je voulais le rappeler, Duc Rau l'apostropha d'une voix aigre:

- Debout, fainéant. Qui t'a permis de t'asseoir?

Ly leva la tête. La sueur ruisselait sur son masque de boue.

- J'ai fini la moitié de ma part. C'est facile de donner des ordres quand on est au sec.

Les prisonniers les plus proches s'immobilisèrent. Duc Râu eut un hoquet de surprise; il ne s'attendait pas à une réponse. C'était la première fois qu'on lui tenait tête. Il eut un rictus mauvais.

- Viens ici que je te parle.

Lentement, Ly se leva. A deux mètres de Duc Râu, il s'arrêta. Il attendait, calme. Sa désinvolture m'inquiétait. J'aurais voulu qu'on mît fin à l'incident, mais je brûlais d'envie qu'il balance son poing dans la gueule

de cette brute. Les prisonniers qui travaillaient près de nous s'immobilisaient. Les visages, jusque-là recrus de fatigue et d'humiliation, rayonnaient d'une sorte de joie morbide. Par Ly inter-posé, chacun prenait sa revanche car chacun sentait que si Duc Râu tentait de battre Ly, celui-ci riposterait aux coups avant même que les gardes puissent intervenir. Duc Râu le savait aussi. Pour sauver la face, il eut l'idée de remettre la bataille.

- Très bien. Retourne à ton travail, on verra ça plus tard. Sa menace lui fit retrouver sa contenance et sa hargne mauvaise.

A l'adresse des spectateurs frustrés que nous formions, il ajouta

- Vous aussi, bande d'abrutis, au travail.

Comme les autres, j'étais déçu : le bon n'avait pas triomphé du méchant, mais Ly m'était déjà suffisamment cher pour que le soulagement, mêlé à la crainte des suites, ne l'emportât pas sur le reste.

La journée se termina sans autre incident. Ly, malgré mes protestations, m'aida, en douce, à finir ma part de corvée. Le lendemain, le hasard voulut que je prenne la mesure de l'audace de Ly et de ce qu'elle pouvait lui coûter.

Avec une dizaine de détenus, je fus désigné pour assurer le chargement en bois de chauffe de la cuisine. Le cuistot, Bay Quê, s'occupait aussi des conex en raison de leur proximité géographique. Et ce en plus des deux gardes qui leur étaient spécialement affectés. Notre tâche accomplie, le cuisinier profita de notre présence pour nous demander de soulever et de caler un conex qui s'était affaissé.

Armés de nos barres de fer et de nos pelles, nous nous approchâmes des cubes de fer ondulé. Des barbelés en torsade les encerclaient, excepté sur le côté où se trouvaient les portes. Le conex A, le premier, était en effet légèrement de guingois, la pluie ayant sans doute raviné la petite plate-forme de terre sur laquelle reposaient les cabines afin d'éviter la stagnation des eaux d'infiltration.

A peine les barbelés furent-ils dégagés qu'une odeur nous suffoqua; nous pataignons dans une boue noire et visqueuse, suintant des trous formés par

la rouille qui rongait toute la base des containers. Ces fissures providentielles constituaient la seule aération possible des détenus. Nous comprîmes soudain que ce magma puant où grouillaient larves et mouches n'était rien d'autre que des déjections mêlées d'urine et de boue. Nous apprîmes plus tard que les détenus ne pouvant aller aux latrines qu'une fois par jour, devaient satisfaire leurs besoins dans des boîtes qu'ils vidaient par les trous de rouille.

Il devint rapidement évident que nous ne pourrions soulever containers et occupants avec nos seuls leviers de fortune. Les gardes furent donc obligés d'évacuer provisoirement les détenus. Ils tirèrent la lourde barre de fer et ouvrirent la porte. Une odeur épouvantable nous prit à la gorge et le spectacle nous saisit d'horreur dans l'espace de ces quatre mètres carrés, des formes humaines étaient allongées parallèlement, à plat sur le dos ou légèrement inclinées sur le côté, faute de place, les mains attachées derrière par des menottes, les pieds pris dans une barre courant le long d'une paroi.

Les gardes déverrouillèrent le cadenas qui bloquait la barre<sup>1</sup>. Un à un, les détenus dégagèrent leurs pieds et sortirent en titubant, leurs paupières fripées clignotaient sur leurs yeux vitreux, éblouis par la lumière du jour. Sur leurs chevilles, on pouvait voir des bracelets de blessures, des bouffissures violettes ou de profondes marques noires. Les gardes les bousculaient pour rétablir l'ordre, les faisant vaciller sur leurs jambes décharnées aux jointures boursouflées. Était-ce là le supplice qui attendait Ly à l'issue de la séance d'autocritique où Duc Râu ne manquerait pas de gonfler l'affront que Ly lui avait infligé?

De quotidiennes, nos séances d'autocritique étaient devenues hebdomadaires; elles occupaient presque tous nos dimanches après-midi, jour de repos. Nam Son, notre chef de cellule, dirigeait les débats assisté des deux antennes, Duc Râu et Lung, ce dernier étant chargé de la rédaction du rapport. C'était un ancien secrétaire de mairie débonnaire qui ignorait les raisons de son internement. Il faisait figure de saint homme à côté du malveillant Duc Râu qui avait la tête de son emploi de traître un museau de souris encadré d'oreilles largement décollées comme pour mieux surprendre les conversations et mieux moucharder.

---

<sup>1</sup> Voir annexe 3.

Invariablement, la séance était ouverte par d'interminables prosopopées à la gloire de la révolution et du travail manuel annoncées par Nam Son dont le discours n'était qu'une suite de formules toutes faites qu'il tenait de cadres tout aussi ignares que lui. Une saine colère l'animait quand il dénonçait les méfaits de l'impérialiste. Il mêlait alors aux récriminations classiques quelques expressions de son cru dont la cocasserie avait au moins le mérite de nous tenir éveillés. Le malheur est qu'emporté par son flot d'éloquence, il avait tendance à se répéter. L'effet de surprise passé, nous avions toutes les peines du monde à lutter contre la fatigue accumulée pendant la semaine.

Pourtant, pas question de s'assoupir. Nam Son guettait la moindre défaillance et rappelait durement à l'ordre ceux dont la tête dodelinait ou les insolents qui s'adossaient à la cloison. Après quelques séances, je m'organisai : je glissais un grand oreiller de paille derrière mes reins et me livrais à l'examen méthodique de mes compagnons, décidé à ne voir en eux que les meilleurs côtés, fidèle en cela au proverbe qui dit que s'il ne reste qu'un citron, le mieux est d'en faire une citronnade. Mon système m'apprit beaucoup sur moi et sur les autres, me permit de garder l'œil vif et le dos droit.

Nam Son passait ensuite en revue les problèmes de la cellule concernant l'hygiène, les repas, l'eau, les ordures, bref, tout ce qui touchait notre vie matérielle et les moyens de l'améliorer, sujet vite clos, les moyens disponibles étant dérisoires. La partie la plus importante de la séance était réservée à l'autocritique. Après avoir énoncé les trente-six interdictions du règlement, nous devions passer en revue nos activités de la semaine, procéder à une sorte d'examen de conscience et confesser publiquement nos fautes. Selon l'accent de sincérité et le degré de repentir manifestés, la communauté, après délibération, pouvait accorder son pardon non sans l'assortir de conseils et de remarques idoines.

Mais gare aux dissimulés, aux timides, à tous ceux qui, intentionnellement ou par omission, ne se livraient pas à l'autocritique spontanée : ils étaient soumis à l'impitoyable «critique fraternelle» de leurs «camarades». Le succès de ce système était assuré dans cet espace restreint occupé par cinquante hommes frustrés, humiliés, privés de l'essentiel, qui n'avaient pour toute distraction que l'espionnage de leurs

compagnons. Le moindre incident était décortiqué avec une méchanceté minutieuse. Le fait d'ergoter pour savoir si untel était coupable ou non d'avoir réveillé ses voisins en pissant dans sa boîte métallique la nuit leur redonnait une importance sociale; les délibérations autour de l'achat d'un balai entretenaient l'illusion d'assumer un rôle domestique. Cette activité dérisoire, cet ersatz d'autorité maintenaient le seul lien avec la vie normale. Pitoyable compensation!

Nous passions ensuite à une sorte de vote pour désigner «le héros travailleur populaire de la semaine » qui bénéficiait de l'honneur d'être cité en exemple à la cellule et de dix points de «bonus ». Du reste, chacun était noté de 0 à 10 selon des critères fondés sur l'observation du règlement, le rendement aux corvées, l'attitude politique. La discussion était animée, presque passionnée, la direction ayant laissé entendre que notre durée d'internement dépendrait des annotations. Les débats étaient émaillés de camarade par-ci, camarade par-là. Il était néanmoins interdit d'utiliser ce terme avec, ou devant, un cadre. Au cours de cette fameuse séance qui suivit l'incident du canal, Ly, jugeant qu'il n'avait pas mal agi, ne fit pas son autocritique. Aussi, quand Duc Râu demanda la parole au moment de la critique fraternelle, mon cœur se mit-il à battre la chamade.



«Camarade chef de cellule, camarades, je veux faire la «critique fraternelle» du camarade Ly. Jeudi dernier, quand nous procédions au nettoyage des canaux de Kinh-Mot, le camarade Ly a refusé de travailler. Quand je lui ai demandé de continuer, le camarade Ly a voulu m'agresser. Le camarade Ly a qualifié le travail manuel de dégradant. Je demande qu'un rapport soit envoyé à la Direction».

Nam Son fut visiblement surpris que quelqu'un ait osé s'attaquer à Duc Râu que lui-même redoutait comme la lèpre en tant qu'antenne. Terrorisé et ravi, il se tourna vers Ly: - «Qu'avez-vous à dire?» Lourd silence dans la cellule. Ly était décomposé, paralysé. La colère aidant, il arriva à balbutier « Non, c'est un menteur » Profitant de son trouble, Duc Râu lui coupa la parole. A force de questions perfides, il lui fit dire ce qu'il ne devait pas dire. Au bout d'un moment, Ly passa aux yeux de tous pour un paresseux refusant le travail manuel. Chuchotements dans la cellule. Nam Son rétablit le silence:«Si personne n'a d'objection, je vais annoncer la sentence» .Soudain, je m'entendais parler: «- Je demande la parole».Nam Son fut surpris, Duc Râu contrarié. « Que voulez vous dire?». La gorge serrée, j'ai du mal à articuler:

- «Ce jeudi, je travaillais à côté de Ly. Il disait qu'il avait fini la moitié

de sa part. Il n'a pas fait un geste en parlant, il ne pouvait donc agresser personne. Je fais cependant la « critique fraternelle » du camarade Ly qui ne s'est pas livré à l'autocritique». Soudain, Lung, la deuxième antenne, prit la parole pour la première fois de la séance. Le silence se fit immédiatement:

– Camarade chef de cellule, camarades, j'aimerais raccourcir la séance il se fait déjà très tard. En tant que responsable, je certifie que le camarade Ly a toujours bien travaillé. Pour ce premier malentendu avec le camarade Duc Râu, je pense que nous pouvons lui pardonner. Cependant, pour servir d'exemple aux autres, je propose que le camarade Ly fasse une autocritique écrite et qu'il promette de ne plus recommencer». Après un court silence, Nam Son levait la séance. Les camarades applaudissaient, ravis de pouvoir enfin aller dormir.

Ly reçut une feuille de papier et un stylo-bille pour rédiger son autocritique. Le lendemain, le regard sombre et l'air gêné, il vint me trouver pour me demander de l'aider. J'appris avec surprise qu'il savait à peine lire et écrire le Vietnamien. Je m'en fichais bien. Cela me donnait une occasion pour l'aider. Et je me réjouissais de chacune des occasions qui me permettaient de lui prouver mon amitié.

Ses parents s'étaient fixés au Cambodge, bien avant la naissance de Ly, l'aîné de leurs trois enfants. Petits commerçants prospères, en bonne entente avec leurs voisins, ils pensaient vivre le reste de leurs jours sur les bords du lac Tonlé-Sap quand survinrent les hostilités entre Cambodge et Viêt-nam qui débouchèrent sur les massacres de Vietnamiens à Pnom-Penh. Les parents de Ly résolurent de fuir le Cambodge. Sa mère partit la première, avec les enfants, pour trouver refuge à My Tho où elle avait des amis, laissant son mari essayer de sauver quelques biens du naufrage. Elle ne le revit jamais. Veuve, sans ressources, elle fit de son mieux pour élever ses trois enfants. Ly souffrait beaucoup de la disparition de son père et de son exil.

Bon élève à Pnom-Penh, il devint un cancre à My Tho où il lui fallait apprendre le vietnamien et assimiler tout un programme scolaire fort différent du cambodgien. Sa mère se remaria un jour avec un commerçant que Ly prit en horreur en dépit de la bonne volonté de son beau-père. Ne

supportant pas cet intrus qui avait usurpé la place de son père, il quitta à quinze ans sa famille, son école. Il mena alors une vie décousue, au milieu de petits voyous, couchant à la belle étoile, le ventre creux, la tête vide, mais fier et querelleur.

Tour à tour conducteur de pousse-pousse, docker, vendeur de journaux, quittant un employeur pour un autre sans demander son solde, il finit par vivre d'expédients, de vols à la tire, faisant le coup de poing pour protéger ses filles, se droguant sans enthousiasme, purgeant de temps à autre des peines de prison pour des délits divers qu'il avait bien évidemment commis. Ses amitiés se limitaient à des rapports de commerce avec les putains et les revendeurs de drogue.

Petit malfrat dur et blasé, la prise de Saïgon n'était pour lui que l'épiphénomène d'une vie sans importance. Un mois après la chute de Saïgon, il fut arrêté et envoyé au camp comme réactionnaire. Une étiquette bien déplacée pour un souteneur sans envergure, un drogué sans conviction qui relevait plus du droit commun que du politique! Pour lui, son arrestation et son internement n'étaient qu'une arrestation et un internement de plus. Le premier jour, j'avais attiré sa sympathie parce que j'avais l'air d'un pauvre type avec mon déguisement de pêcheur qui n'était que l'uniforme des candidats à l'évasion.

Avec Ly, tout devenait plus facile. Rompu aux difficultés de la vie, il était débrouillard, résistant, audacieux, là où, en petit-bourgeois protégé, j'étais empoté, faible, indécis. Son exemple me stimulait. Si, au début, Ly m'aidait à terminer les corvées, peu à peu, je pus en venir à bout tout seul, et ensemble nous donnions un coup de main à ceux qui étaient à la traîne. Il améliorait aussi notre ordinaire en ramassant sur le chemin du chantier tout ce qu'il trouvait de plus ou moins comestible. Ce que j'appréciais le plus, c'était du bois qu'il ramassait pour bouillir l'eau, cela nous évitait bien des maladies.

Faveur exceptionnelle, nous pûmes creuser un trou à l'emplacement de nos nattes pour faire un petit feu. A condition de ne pas mettre le feu à la baraque. Nous en profitons pour engager des combats de criquets... Dans l'obscurité, de ça de la un petit foyer... Ly trouva du Nhan long une sorte de tisane que nous buvions dans une demi-noix de coco. Les boîtes de lait

Guigoz inoxydables étaient gardées pour les repas. C'est à peu près tout ce que nous possédions. Nos vêtements s'usaient et se déchiraient. Nous devions les reprendre...



Je tâchais de compenser mon infériorité notoire dans les domaines de «l'aménagement du cadre de vie en développant un talent que je ne me connaissais pas pour le métier de « styliste-ravaudeur ». Comme il n'était

pas question d'assortir les pièces que je posais sur chemises et pantalons, j'accentuais exprès le côté habit d'arlequin. Grottesque pour grottesque, il fallait l'être jusqu'au bout. C'est avec surprise que je m'aperçus bien plus tard que la mode que j'avais lancée au camp avait gagné l'Occident! Oui, notre côté clochard finit par nous amuser. Clochard, mais propre. La propreté était un luxe auquel beaucoup de détenus étaient très attachés. Nous payions cette hygiène de quelques bons rhumes. On se mettait des ventouses et on concoctait des tisanes d'herbes médicinales qui, même sans être efficace, c'était déjà de l'eau bouillie.

Le Têt approchait. Nous y pensions avec tristesse car il ne faisait aucun doute que nous ne serions pas libérés à temps pour le fêter chez nous. Nous évoquions avec nostalgie les Têts précédents, passés en famille, avec les pétards et les melons rouges, avec la danse du dragon, la visite des pagodes le jour de l'An et l'hommage rendu à la mémoire des ancêtres. Contre toute attente, et pour bien montrer l'indulgence du nouveau régime envers les déportés, les cadres du camp nous informèrent qu'à l'occasion des fêtes, nous aurions très exceptionnellement la permission d'écrire à nos parents pour les prévenir qu'ils pourraient nous rendre visite un jour avant le Nouvel An. Cette annonce nous remplit de joie : la plupart d'entre nous n'avaient même pas pu avertir leur famille de leur arrestation. Le camp était en effervescence. On nous distribua une feuille de papier par personne et on confia à chaque chef de cellule un stylo-bille dont nous nous servîmes à tour de rôle. La place et le temps nous étant comptés, il ne s'agissait pas d'écrire un roman; après avoir donné de nos nouvelles en quelques lignes, nous invitations notre famille à venir nous voir à la date et l'adresse indiquées en précisant, aussi discrètement que possible, les cadeaux que la direction nous autorisait à recevoir, et ce non sans glisser quelques phrases à la louange du nouveau régime afin de nous concilier la censure.

Ly reçut le stylo-bille avec indifférence. Je n'y pris pas garde et lui dis de se dépêcher d'écrire sa lettre. Une ombre de tristesse passa dans son regard.

- A qui veux-tu que j'écrive?
- A ta mère bien sûr.

Je réalisai trop tard ma gaffe. Pourtant Ly ne devait pas laisser passer cette occasion de renouer avec sa famille.

Il eut un sourire amer.

- Est-ce qu'elle pense encore à moi? Et d'ailleurs, je ne mérite pas de la revoir, j'ai gâché ma vie.

C'était trop bête. Je cherchai à le convaincre.

- Écoute. D'abord, c'est toi qui as laissé tomber ta famille. On ne t'a pas chassé, tu es parti. Et puis, qu'est-ce que tu reproches à ta mère? Elle s'est sans doute remariée pour pouvoir vous élever convenablement.

Ly ne releva pas la contradiction et écrivit sa lettre sans me la montrer. Peut-être avait-il honte de ses fautes d'orthographe. Qu'importe, j'étais content. La direction se chargeait d'affranchir les lettres et de les envoyer non sans les avoir épluchées une à une et censurées au préalable. On n'a rien sans rien! C'était d'ailleurs le dernier de nos soucis comparé à la joie de revoir nos familles.

Si nous présentâmes ce matin-là le visage du bonheur à nos familles, ce fut donc sans nulle hypocrisie. La direction n'avait pourtant pas ménagé ses précautions pour gâcher la joie des retrouvailles, en construisant à l'entrée du camp deux clôtures de bambou séparées par un passage de deux mètres afin que nul contact ne fût possible.



Très tôt le matin, nous vîmes des silhouettes de femmes et d'enfants chargés de paquets se profiler à l'horizon. Le camp étant loin de toute agglomération, perdu au milieu des marécages du delta, presque tous les visiteurs avaient dû partir tôt la veille, passer la nuit dans les villages les plus proches et se lever à l'aube pour arriver au camp lui-même. La majeure partie du trajet s'était effectuée à pied, les moyens de transport étant devenus rarissimes depuis la «libération» : un voyage d'une ville à l'autre prenait désormais autant de temps et valait autant de tracasseries qu'une expédition en Chine.

Ma mère m'apprit plus tard que, pour venir nous voir, elle et ma sœur avaient dû se présenter au comité du quartier pour se procurer une «attestation de résidence», puis à la police d'arrondissement pour recevoir une «feuille de route» qui ne leur avait été délivrée que sur présentation de certificats de bonne conduite et de billets d'assiduité aux réunions. Sans ces documents, elles risquaient, comme les autres, d'être arrêtées et incarcérées en tant que présumées « réactionnaires en voie de contacter des complices » ou « suspects de tentatives d'évasion appréhendées sur le

chemin de la fuite ».

Elles avaient pourtant eu la chance de se procurer deux billets de car, au marché noir bien sûr, après quatre ou cinq heures d'attente et, seconde chance, d'accéder, en jouant des coudes, au car bondé. Croire que leurs ennuis étaient finis pour autant, c'était faire foin des pannes obligatoires depuis l'exode des mécaniciens et la fuite des pièces détachées vers le nord, compter sans les perpétuels contrôles d'identité et les fouilles méticuleuses destinées à débusquer les « produits interdits pouvant porter atteinte à l'économie de la République populaire ». Il ne s'agissait pas, comme on pourrait le croire, de drogues ou d'articles de luxe, mais tout simplement de produits alimentaires dont on ne pouvait transporter qu'une très petite quantité : 100 g de café ou de sucre, 2 kg de riz, etc. Toute infraction entraînait la confiscation des preuves», toujours, et l'emprisonnement, parfois, la police étant d'autant plus vigilante qu'elle s'attribuait généralement les produits confisqués.

Ces mesures, sans doute nécessaires pour enrayer le marché noir et couvrir les fraudes à grande échelle, étaient dérisoires quand il s'agissait de faire descendre les voyageurs d'un car à ce point bourré qu'un kilogramme de riz n'aurait pu y trouver place. Comment expliquer ce zèle maniaque? Pourquoi ces tracasseries mesquines sinon pour persuader le petit peuple de l'omniprésence du gouvernement populaire, pour lui inspirer la crainte et donc l'obéissance? Après ce voyage éprouvant, ayant enfin atteint la ville la plus proche du village le plus proche du hameau le plus proche du camp, ma mère et ma sœur avaient dû prendre un sampan pour traverser les canaux et parvenir à la nuit tombée chez des paysans qui avaient bien voulu les accueillir. Cette hospitalité traditionnelle se manifestait plus volontiers encore à l'égard des familles des détenus, chacun sachant qu'il n'était pas à l'abri de l'arbitraire et qu'il devrait peut-être un jour compter sur la charité de ses concitoyens.

Un grand nombre de gens étaient déjà agglutinés aux portes quand, vers 8 heures, un garde armé d'un mégaphone convoqua un à un les prisonniers dans l'ordre d'arrivée de leur famille. Nous gagnâmes la première clôture, nos parents se tenant derrière la seconde, plusieurs gardes arpentant l'espace intermédiaire. J'entendis Lan m'appeler. Cela faisait exactement huit mois que je ne l'avais pas vue.

Malgré son costume de paysanne, pantalon noir, chemise rose sans col et sabots de bois, elle restait fraîche et élégante. Ma mère, en revanche, avait subitement vieilli; son visage si fin s'était ridé, je voyais des cheveux blancs sous le carré de soie beige noué sur sa tête. Comme ma sœur, elle avait coupé les pans de sa tunique sans doute pour se soumettre aux nouveaux impératifs du régime et à sa politique de rigueur. En regardant autour de moi, je constatai que toutes les femmes avaient fait de même. Cette mutilation de la robe vietnamienne m'apparut comme le symbole de l'attitude de tout un peuple. J'essayais de sourire, mais je n'arrivais pas à parler. Ma mère avait les larmes aux yeux. Tout le monde criait pour se faire entendre. Dans le brouhaha général, j'entendis la voix de Lan:

- Comment vas-tu? Tu n'es pas malade au moins? Tu es maigre! Dis moi ce dont tu as besoin. Papa est fatigué, il n'a pas pu venir».

Le tumulte devint plus grand. Je happais quelques bribes de nouvelles de mon beau-frère envoyé dans un camp de rééducation au Nord Vietnam, on ne savait trop où. Nos biens avaient été confisqués; Lan travaillait dans une coopérative à crocheter des travaux exportés en Russie. Avant même que j'aie pu parler de ma nièce, on nous annonça la fin de la visite. On nous distribua nos cadeaux après le départ des dernières familles. Ils avaient été soigneusement fouillés. Nous n'avions droit qu'à 5 piastres au maximum, à des habits et objets usuels, des friandises, mais pas de riz pour bien signifier que nous n'en manquions pas au camp. En fait, le peu que nous étions autorisés à recevoir avait déjà dû coûter beaucoup de sacrifices à nos parents et, de toute façon, ces cadeaux nous comblaient. Pour nous qui étions privés du nécessaire, ils constituaient le luxe. Nous examinions chaque chose comme une curiosité, avec une joie intense. C'était la première fois depuis notre entrée au camp que nous étions si heureux.

Après la visite de ses deux sœurs, Ly déballait son panier. Il y découvrit de la saumure de poissons, une couverture, une chemisette et un caleçon. Je tirais de mon panier du poisson salé, un flacon de baume du tigre, un pyjama noir, une casquette et une moustiquaire. Avec les 10 piastres à nous deux, nous nous sentions riches. Ce soir-là, nous allumâmes un feu de bois dans notre cuisine souterraine pour faire une infusion de nhan-long, une plante médicinale qui pousse dans les cimetières et qui peut remplacer le thé. En fait la Direction du camp autorisait à l'intérieur de

chaque cellule quelques «cuisines souterraines» à condition de ne pas mettre le feu à la baraque. C'étaient tout simplement des trous d'une trentaine de centimètres de côté. On y posait une sorte de four permettant juste de chauffer un peu d'eau. Nous bûmes la tisane un peu amer à la lueur des braises, dans de vieilles noix de coco.

La cellule était très sombre et les quelques petits foyers apportaient un peu de lumière et ce chaleur. Comme j'arborai mon pyjama noir, il ne manqua pas de se moquer: «On se déguise en paysan? On dirait un Viêt Côm!» «Crétin, fais attention à ce que tu dis!» On se bouffait de rire. Nous parlions de nos passés, de nos familles, des derniers Têts fêtés à la maison. Le temps s'écoulait. Je me rappellerai toujours de cette atmosphère de douceur. A minuit, ce sera notre premier Nouvel An en prison. Mais l'amitié nous a réchauffé le cœur et nous a évité de ruminer notre solitude chacun dans son coin.

Comme le règlement interne n'interdisait pas les prisonniers de même cellule de se parler, nous pouvions nous arranger pour trouver des moments pour se voir, spécialement au moment des «repas». Il ne s'agissait que de choses banales, quotidiennes, sans importance. Je lui parlais de mes passions pour les animaux, tels les minuscules chiens chihuahua, les poules naines et les coqs de combat ... Il me parlait de ses vagabondages, énumérait ses métiers successifs, qu'il quittait avant qu'on ne le chasse pour insubordination. La prison ne lui arrachait qu'un petit sourire amer. Il était sans remords et sans regrets.

Les lendemains de Têt furent amers. Nous fûmes vite ramenés à des préoccupations d'adultes. On nous supprima le Dimanche, les corvées devinrent de plus en plus lourdes. La rumeur circulait que dans tout le pays les récoltes étaient désastreuses faute d'engrais et d'insecticides, mais aussi en raison du manque d'enthousiasme des paysans enrôlés de force dans les coopératives. Ils ne pouvaient garder qu'une infime partie de la récolte. Le reste était vendu à des prix dérisoires aux autres coopératives de production, dont les articles coûtaient en revanche très cher.

Le Vietnam du Sud, le grenier à riz de l'Indochine, se vidait littéralement. Les mauvaises langues prétendaient que les exportations vers la Russie n'y étaient pas pour rien. L'aide des Russes n'aurait donc pas été si désintéressée que ça; elle se serait monnayée au prix fort et au détriment du seul produit indispensable au peuple : le riz. Vrai ou faux, ces bruits étaient inévitables. On n'empêche pas un peuple affamé de jaser.

Que la Russie en fût ou non indirectement responsable, si le peuple manquait de riz, nous n'allions pas tarder à en ressentir durement les effets. La direction, non contente de nous supprimer tout jour de repos et d'augmenter nos corvées, nous annonça qu'il lui fallait imposer des restrictions. Notre ration de riz mensuel allait tomber de 13kg à 9kg, soit une réduction d'un quart : 270 g de riz par jour et du sel pour nourrir des travailleurs de force. Dans la foulée, la direction nous annonça que nous pourrions recevoir la visite de nos parents et des colis une fois par mois. Désormais la mesure n'était plus humanitaire, mais vitale.

Grâce aux provisions que nous apportaient nos familles, nous pûmes à peine survivre. Quant à ceux qui n'étaient pas mariés, dont les proches étaient morts, trop éloignés du camp ou trop pauvres, ils seraient littéralement morts de faim si nous ne nous étions efforcés de partager avec eux nos maigres ressources. La direction du camp avait décidé de nous donner l'équivalent d'un franc français par mois pour acheter du dentifrice. Cette prime était probablement distribuée dans tous les camps de concentration, y compris au Nord.

Elle servait le plus souvent à se procurer la moitié d'un pain de tabac de la pire qualité ou un sachet de sel. Avec les restrictions, il fallut renoncer à ce luxe au profit de quelques poignées de riz. Malgré cela, des gens qui, à leur arrivée au camp, pesaient 60 à 70 kg n'en faisaient plus que la moitié et parfois moins au bout de quelques mois. Il fallait voir ces squelettes se traîner sur les tas d'ordures à la recherche d'un bout de patate pourrie rejeté par d'autres prisonniers moins démunis pour apprécier à leur juste valeur les promesses de clémence du président Ton Duc Thang et de son Premier ministre.

Pendant les premiers mois, des rumeurs de combats aux alentours du camp nous soutinrent le moral. Qu'on ne nous reproche pas d'avoir pactisé

avec le diable, nous étions déjà en enfer! Nous espérions être délivrés par les maquisards, généralement des militaires qui avaient refusé la rééducation. Puis les coups de mortiers s'éloignèrent, les crépitements de mitraillettes se turent, et notre espoir s'évanouit. Malgré notre isolement, nous savions aussi qu'outre la pénurie, nos concitoyens avaient dû subir deux dévaluations chaque nouvelle piastre en valait cinq cents anciennes. Chaque foyer ne disposait plus que 200 nouvelles piastres. D'une manière ou d'une autre, l'occupant pillait le peuple. Tous les moyens étaient bons pour l'appauvrir, l'humilier et gérer son estomac.

Il n'était pourtant pas question pour nous de commenter l'événement : la moindre allusion était gravement punie. Plusieurs détenus avaient été envoyés au conex pour en avoir parlé entre eux; ils s'étaient rendus coupables de «propagande contre le gouvernement du peuple » Pour avoir tout simplement dit qu'il ne savait pas quel crime il purgeait au camp, un autre prisonnier avait subi la même peine pour «propos défavorables au gouvernement ». Afin de me rappeler à la méfiance, j'avais façonné dans un bout de glaise les trois singes traditionnels le premier a les mains sur les yeux, le second sur les oreilles, le troisième sur la bouche. Ma survie et celle de mes compagnons... Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

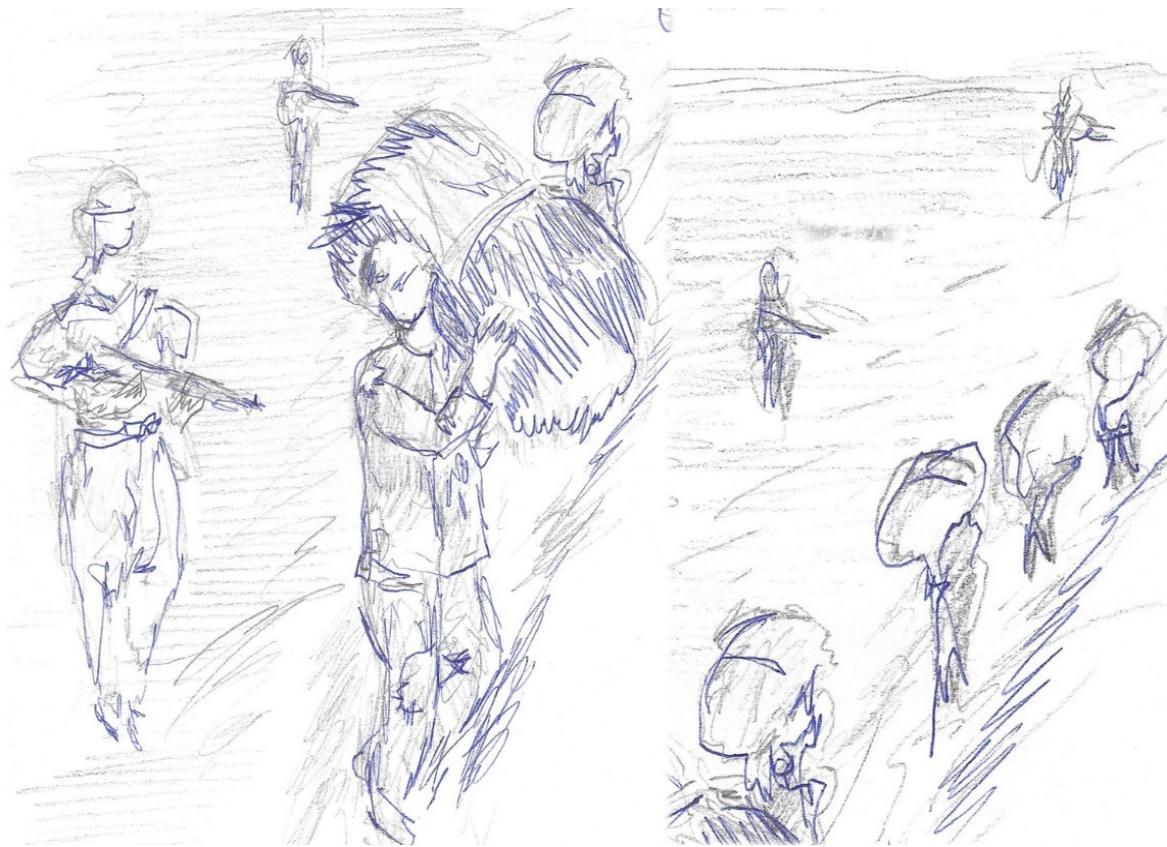
Une nuit, nous fûmes réveillés par des détonations, suivies d'une cavalcade et d'une grande explosion provenant du champ de mines près de la rivière. Chacun émettait une hypothèse. Nam Son nous conseilla de nous tenir tranquilles en nous menaçant du pire. Le lendemain, nous apprîmes que les détenus du conex B avaient tenté de s'évader. Avec la complicité d'un détenu extérieur qui avait retiré la barre de fer de la porte, ils avaient scié les chaînes et fait sauter le fermoir des menottes et le cadenas de la barre qui immobilisait leurs pieds. L'alerte avait été donnée par les gardes des miradors qui avaient ouvert le feu sur les ombres suspectes, faisant un mort et un blessé.

Les cadres du camp attribuèrent cette tentative d'évasion à un relâchement de la discipline. Les chefs de cellules, convoqués devant les autorités du camp, reçurent de nouvelles directives de sécurité.

Pour commencer, on procéderait à l'échange par moitié des détenus de chaque cellule, en veillant à séparer les amis afin de déjouer tout risque de complot.

Nam Son, à peine revenu de la réunion, dressa la liste des prisonniers. En les voyant s'affairer et discuter ensemble, je sentis que Duc Râu ne manquerait pas une occasion de se venger de l'insolence» de Ly. En effet, quand Nam Son lisait la liste des prisonniers affectés dans d'autres cellules, il y avait le nom de Ly.





## 4

Pendant deux semaines je n'ai pas vu Ly, la direction ayant renforcé l'interdiction de circuler d'une cellule à l'autre. Désormais, je devais manger seul; j'avais du mal à avaler mon riz et à boire ma soupe. Je réalisai qu'avant, j'avalais tout sans m'en rendre compte en bavardant. Je devais travailler seul, sans personne à qui parler, et les corvées devenaient écrasantes. De retour dans la cellule, abasourdi de fatigue, j'étais horrifié par la soirée vide qui m'attendait. Je n'avais pas envie de frayer avec mon nouveau voisin transféré de la cellule 3. Il s'appelait Hung, mais nous l'avions surnommé Hung Nhi (Hung le Minus) en raison de sa petite taille et de son caractère irascible. Je lui donnais de temps en temps un bout de manioc ou autre trouvaille, mais sa vulgarité m'horripilait. Certains nouveaux venus cherchaient à se lier avec moi, mais je n'avais pas envie de parler. C'était la même cellule, la même atmosphère, mais rien n'était pareil. La prison m'apparut à nouveau sous son vrai jour. Il paraît que même la misère et la douleur ont un certain charme quand on est deux !

La pénurie elle-même se fit notre complice. Tout devenant de plus en plus rare, notamment le bois de chauffage, Bay Que demanda qu'on le ravitaille en herbes sèches pour la cuisine. Chaque jour, une équipe composée des détenus de cinq cellules partait sous bonne escorte ramasser son combustible dans les marécages. Une fois tous les quatre jours, nous avions donc l'occasion de revivre ensemble, le temps de la corvée. Ces herbes sauvages, qui poussaient dans des eaux saumâtres où aucune autre végétation ne pouvait survivre, atteignaient parfois deux mètres. Leur abondance et leur hauteur rendaient toute surveillance très difficile et semblaient offrir une cachette sûre. Plusieurs candidats à l'évasion se laissèrent tenter par cette aubaine qui se révéla traîtresse. La garde, renforcée, redoubla de vigilance et, surtout, on réduisit l'effectif des équipes qui furent réparties en petits groupes qui se contrôlaient mutuellement.

Les antennes veillaient à ce qu'il n'y ait plus aucun contact entre détenus

des différentes cellules. Désormais, non seulement les chances d'être appelés ensemble à la corvée d'herbes étaient minimes, mais, dans le meilleur des cas, nous pouvions à peine nous lancer un signe. Toute tentative de communiquer était assimilée à une tentative d'évasion. Nous pataugions dans la boue puante, parfois enfoncés dans l'eau jusqu'au cou, des sangsues agrippées à nos jambes, trop absorbés pour en sentir les morsures ou nous plaindre des coupures de rasoir que nous infligeaient les feuilles quand nous tirions dessus. Au début, j'étais si maladroit que je devais m'entourer la main gauche d'un chiffon, ce qui me protégeait mais ralentissait beaucoup mon rendement. Quand il s'en aperçut, Ly se débrouilla pour m'aider. Il me faisait un petit signe de loin et je trouvais la brassée d'herbe qui me permettait de rattraper mon équipe. C'était pour moi le plus beau des bouquets.

Seule la beauté désolée de ces terres incultes m'arrachait à la mélancolie. La simple silhouette d'une petite barque sur le fond gris du fleuve évoquait pour moi tout un univers de symboles : le Mékong alimente en hautes eaux le lac Tonlè-Sap auprès duquel la famille de Ly avait vécu heureuse tant d'années, puis se déverse dans la mer de Chine où ses limons fertilisent les anciennes propriétés de mon grand-père qui voyait chaque année ses terres gagner un peu plus sur la mer. Témoin de notre prospérité et de notre bonheur passés, le Mékong assistait indifférent à notre décrépitude. Ses eaux apportaient à la fois la vie et la mort, ses crues avaient un effet fertilisant et stérilisant c'est à elles que le Sud Vietnam doit sa réputation de grenier à riz, c'est d'elles aussi que viennent ses sels d'alun qui asphyxient certaines régions basses perpétuellement inondées : ces eaux qui créent la terre engendrent aussi la désolation. Pourtant, de cette désolation même naissaient quelques instants de bonheur comme en souvenir des douceurs d'antan.

C'était beau de voir défiler sur les digues ces silhouettes menues surmontées d'énormes bottes d'herbes. C'était beau, mais épuisant. Les digues étaient glissantes, les bottes alourdies d'eau semblaient de plus en plus pesantes au fur et à mesure de la marche. Une boue liquide dégouttait des gerbes, nous dégoulinait sur le visage, brouillait notre vue, nous maculait des pieds à la tête. Le cou et le dos mouillés, nous marchions d'une traite jusqu'au camp, sans oser poser notre fardeau tant il était

difficile de le recharger. Un jour, exténué, je dérapai sur la digue et tombai. Impossible de replacer la botte sur ma tête. Mes compagnons continuaient leur chemin sans s'arrêter. Eux aussi étaient épuisés. Peut-être m'auraient-ils aidé si je l'avais demandé, mais je ne le fis pas. Par pitié et par orgueil. Pourtant j'avais besoin d'une main secourable, n'importe quelle main. Mais personne. Rien. C'était un peu comme ma vie, un naufrage.



Nous étions à deux mois de la fête du Têt. Encore un Têt en prison. J'y pensais avec une nostalgie déchirante. Ly et moi étions désormais séparés, contraints à nous voir furtivement, abandonnés à notre solitude originelle. Le camp était pourtant moins sinistre qu'à l'ordinaire. Notre impitoyable cerbère nord-vietnamien avait été muté ailleurs et remplacé à la tête du camp par un ancien capitaine du Front de libération, originaire du Sud, plutôt sympathique. Il ne répugnait pas en tout cas à bavarder avec les prisonniers qui l'appelaient familièrement Anh Hai ou «Frère Hai». Trouvant que le camp manquait d'animation, il décida d'entraîner une équipe de football et de monter une troupe de théâtre. Il convoqua immédiatement les chefs de cellule pour mettre en chantier le terrain et construire la scène au plus vite, afin qu'on puisse organiser un match et donner un spectacle à la veille du Têt au profit des détenus et des familles des cadres conviées pour la circonstance. Les festivités seraient clôturées par une danse du Dragon. Après tant de mois sans la moindre distraction, nous étions très excités à la perspective de ces réjouissances et pour la première fois, chacun se mit au travail avec enthousiasme.

Le « stade » occupait tout l'espace laissé libre entre les grandes paillotes et le bloc des équipements du camp, tandis que le théâtre était situé dans la cour centrale. Des équipes nivelaient le sol, délimitaient le terrain de foot, construisaient les buts, laissant aux autres le soin d'aplanir la salle du théâtre et d'élever, en guise de plateau, une sorte d'estrade en terre battue, surmontée d'un toit de paille avec, pour fond de scène, des nattes de joncs tressés, des panneaux de bambou côté cour et côté jardin; de vieux sacs de jute cousus ensemble faisaient office de rideaux. Le tout fut fini en un temps record. Anh Hai convoqua à nouveau les chefs de cellule pour voir comment résoudre les problèmes de régie. Au cours de la réunion, il fut décidé que tous les détenus qui recevaient la visite de leur famille feraient le sacrifice de leur « prime de dentifrice » pour couvrir les frais d'installation et de fonctionnement. Grâce à la première collecte, notre régisseur-chef de camp put se procurer un vieux générateur et deux néons

qui, couverts de papier transparent rouge et bleu, nous permirent d'affronter honorablement les feux de la rampe. Le reste servit à acheter divers accessoires.

Enfin, nous fûmes prévenus que les amateurs de foot et de théâtre pourraient se présenter à la sélection. Dès lors que l'on sut que les heureux élus rentreraient à 14 heures des corvées pour se consacrer aux séances d'entraînement et aux répétitions, les candidats se présentèrent en nombre. La compétition promettait d'être rude. Le lendemain de cette annonce, j'essayais de guetter Ly aux abords des latrines. Ly adorait le foot et prétendait chanter comme une casserole; je n'avais jamais touché à un ballon de ma vie et je raffolais du théâtre. Contrarier nos natures, c'était nous exposer à l'élimination alors que, séparés, nous avions toutes nos chances. Sélectionnés, nous aurions la possibilité peut être de nous voir plus souvent? D'un commun accord, nous présentâmes donc nos candidatures.

Anh Hai avait déjà nommé le directeur du théâtre: Bâ Ban était l'ancien conseiller artistique d'une troupe de province contraint de devenir garçon coiffeur après la faillite de son groupe. C'était un homme calme, d'une cinquantaine d'années, animé d'une véritable passion pour cet art difficile<sup>2</sup>. Si Ba Ban malgré son talent, ne pouvait guère espérer former au camp autre chose qu'une troupe d'amateurs, il mit dans sa sélection beaucoup de sérieux. En présence de Anh Hai, il auditionna les candidats en insistant particulièrement sur le chant, nous accompagnant lui-même de sa guitare classique miraculeusement échappée des fouilles à l'entrée du camp.

Il retint douze acteurs mais obtint de garder les détenus éliminés comme machiniste, souffleur, décorateur, accessoiriste, costumier, habilleur, éclairagiste. Par cette requête, non seulement Ba Ban se débrouillait pour ne léser personne, mais donnait encore à sa troupe une régie dont il n'avait peut-être jamais joui jusqu'alors. Il proposait à Anh Hai un programme dans lequel les femmes donneraient des numéros spéciaux séparément de la représentation des hommes, le règlement du camp interdisant tout contact entre hommes et femmes. Il lui restait la difficulté de trouver des garçons capables de jouer les filles. Il y eut alors un moment de flottement parmi les acteurs. Chacun redoutait d'être désigné. Soudain le verdict

tomba: «Je crois que Trong pourra jouer les premiers rôles féminins. Huu Ha et Bui Dan pourront prendre les seconds rôles de filles. Pour le reste, il n'y a pas de problème Chau et Kim Luông interprètent parfaitement les principaux rôles masculins. Les trois « actrices » protestèrent faiblement: qui vantait sa laideur, qui sa voix grave, qui son manque de souplesse. Bref, une troupe d'éclopés raides et aphones.

Anh Hai amusé, approuva, mais conclut sans ambages:

«C'est un ordre et tâchez de bien faire. Demain je vous apporterai la pièce *Truong-Chi et My-Nuong* et vous commencerez les répétitions. Vous aurez deux semaines; c'est court, mais vous pourrez quitter les corvées à deux heures de l'après-midi. Je vais en informer les responsables. Néanmoins, attention il vous est interdit de parler d'autre chose que de la pièce et toute infraction au règlement du camp sera punie». Anh Hai nous apportait une version raccourcie des pièces présentées dans les théâtres à Saïgon, qui durait environ un heure de spectacle au lieu de trois normalement, mais toutes les scènes principales y figuraient.

Anh Hai était décidément de ces chefs dont on dit qu'ils sont sévères mais justes. Plus juste que sévère d'ailleurs. De ceux en tout cas qui par leur humanité dans un lieu inhumain rachètent un peu l'inutile cruauté des autres. Après sa tirade, il repartit de son pas claudicant, souvenir sans doute des maquis, pour voir où en était la sélection des footballeurs.

A notre retour de corvée, Ly partit à l'entraînement et moi à la répétition. Nous avions peu d'occasion de nous parler, mais je pouvais le voir parmi les footballeurs, et il pouvait m'apercevoir répétant sur la scène nouvellement dressée. Anh Hai nous apporta le livret de sa pièce favorite que nous copiâmes sur du papier d'emballage. Elle comportait une quinzaine de chants que nous répétions l'après-midi, consacrant nos soirées à apprendre les dialogues. Les derniers jours de répétition furent réservés à la mise en scène proprement dite. Les « actrices » étaient au martyre. Il nous fallait mimer les scènes senti-mentales en haillons et sous les regards enjoués des autres acteurs.

Pour faire les costumes, Anh Hai nous procura quantité de vieux vêtements saisis sur les gens appréhendés en pleine mer pendant leur fuite. Nous nous mîmes au travail avec ardeur, aidé par un ex-tailleur Je dessinaï les costumes et cousais le soir à la lueur de la petite loupiote de la

cellule. Nous devions transformer tous ces habits modernes en costumes anciens. Bien sûr ce n'étaient que des ensembles grossièrement cousus et attachés par des agrafes. Nous récupérions le papier argenté des paquets de cigarettes pour faire des incrustations, bijoux et couronnes. Nous dénichions des fils de nylon pour fabriquer perruques et fausses barbes, roulions de vieux chiffons en guise de faux seins, coupions des tiges de papayers en forme de sabres. Avec le talc pour bébé et les colorants pour pâtisserie, du noir de fumée des casseroles, nous étions parés pour le maquillage.

Restait le décor. Grâce aux méchantes peintures achetées par Anh Hai avec le reste de la « prime dentifrice », j'ébauchai à gros traits un fond de scène et renforçai le réalisme avec des branchages. La danse du dragon requit moins d'accessoires mais plus d'habileté, puisqu'il suffisait d'un vieux panier à légumes et de papier mâché pour sculpter la tête; des draps cousus firent le corps. Ba Ban n'était pas mécontent de ma collaboration: non seulement je donnais les idées mais je les exécutais en partie, mes collègues étant plutôt à court d'imagination et de surcroît un peu empotés. Toutes ces activités m'avaient permis d'avoir un peu plus de liberté de mouvement. J'étais épuisé, mais finalement assez content de moi. J'étais surtout heureux que mon travail pût aider mes copains à vivre un soir une vie presque normale. Avec une vraie pièce, des décors, des costumes, ils pourraient entretenir l'illusion pour un soir, d'être un vrai public dans un vrai théâtre.

«*Truong Chi et My Nuong*», ou le Pêcheur et la Princesse, est l'histoire d'une princesse extravagante qui est tombée amoureuse d'un son de flûte, qu'elle entend tous les soirs monter de la rivière près du palais impérial. Elle est tellement fascinée, si éprise, qu'elle en tombe malade d'amour. L'empereur et surtout sa femme, inquiet de voir sa fille unique dépérir, cherche le mystérieux flûtiste et le ramène dans son palais. Hélas! c'est un pauvre pêcheur, bossu et laid, dont la seule grâce est le son de sa flûte, et ce talent, qu'elle a tant aimé, ne suffit pas à lui faire oublier que le pêcheur est contrefait et de vilaine figure. Rien qu'à le regarder, elle est définitivement guérie de son amour. Rien qu'à la regarder, il est tombé éperdument amoureux. Chassé, il meurt de n'avoir su la séduire.

En expirant, son amour muet se cristallise en un bloc de jade d'une rare perfection. Exauçant le vœu de son fils, la mère de Truong Chi le donne à la princesse qui exige qu'on y taille un bol. Quand le joaillier apporte son œuvre, My Nuong l'étreint en y faisant verser son thé. Au moment où elle le porte à ses lèvres, elle entend le son de la flûte depuis longtemps oublié. Suspendant son geste, elle regarde le fond du bol et y reconnaît le reflet du pauvre pêcheur, bossu et laid, jouant de la flûte, dans sa barque immobile sur la rivière, au pied du palais impérial. Comprenant qu'il est mort d'amour pour elle, elle est émue et pleure. Une larme tombe dans le thé et le bol vole en éclats. Il n'en reste que poussière de jade, mais Truong Chi peut enfin reposer en paix car My Nuong a compris qu'il est mort d'amour pour elle.

Ly se demandait comment j'allais faire pour pleurer sur commande. Moi aussi. Je promis à mon tour de tout lui dire s'il trouvait un prétexte quelconque pour venir me rejoindre dans sa cellule, juste après la pièce. Le jour fatidique arriva. Anh Hai avait invité sa famille au grand complet une ribambelle d'enfants, un nombre impressionnant de femmes au chignon huilé, et plein de grands-mères chiqueuses de bétel, chacune équipée d'un grand mouchoir pour pouvoir pleurer tout à leur aise, et d'un panier de friandises et de grains de pastèques pour se remettre de leurs émotions. Si les Vietnamiennes raffolent généralement du théâtre, les femmes de Anh Hai comblaient les espérances des acteurs les plus cabotins. A elles seules, elles constituaient un public exceptionnellement réceptif.

Au programme des réjouissances, il y avait le match de football le matin, et dans la soirée la représentation théâtrale suivie d'un récital de chants révolutionnaires. Un ballet, préparé de longue date par le camp des femmes, clôturerait la fête. La danse du Dragon était prévue pour le lendemain et laissée à la responsabilité des Chinois qui en sont les maîtres incontestés. En tout hâte, je créais la tête de la licorne avec un panier à salade et du papier mâché et de la peinture bon marché. Le corps était fait de couvertures cousues. Rien qu'à évoquer la danse du dragon, je me rappelais les Têt de mon enfance où, caché derrière ma nourrice, je regardais, effrayé et fasciné, les circonvolutions de cet animal fabuleux se frayant un passage dans la foule au son strident des tambours et des gongs.



L'équipe de Ly perdit le match mais, de l'avis des experts, ce fut une belle partie qui honorait autant les vainqueurs que les vaincus.

Le soir venait à peine de tomber que déjà Anh Hai donnait l'ordre de mettre le générateur en marche. La lumière rouge et bleue baignait le camp d'une lueur irréaliste. Nous étions excités comme si nous découvrions l'électricité. Dans cette lumière artificielle, le décor devenait vivant, magique; les couronnes et bijoux de fer-blanc semblaient des bijoux inestimables, les vieux haillons épinglés de papier d'argent et de bouts de nylon aux couleurs criardes, des pièces de musée. A l'heure dite, les chefs de cellule conduisirent les prisonniers qui s'assirent par terre, dûment encadrés par les gardes. Un espace de deux mètres les séparait des femmes restées sous la surveillance de maman Tam. Anh Hai et sa famille trônaient sur des chaises disposées le long du mur de la cuisine. Chi Tu, l'infirmière aux boucles d'oreilles d'or, avait pris place juste derrière,

entourée de ses sœurs, cousines et amies toutes raides dans leurs chemises neuves.

Pendant que le public s'installait, je mis la dernière touche à mon maquillage, surpris par l'image que renvoyait mon miroir de poche. Visage de poupée encadré de longs cheveux piqués de lourds faux bijoux. Dans la pénombre, mon costume rouge pourrait faire de l'effet. Un peu troublé, j'allai aider mes «compagnes», tout aussi méconnaissables. L'empereur, sa cour et les soldats étaient aussi déroutants et impressionnants. Seul Châu, qui devait jouer Truong Chi, était pareil à lui-même. Avec ses haillons du camp et son chapeau élimé, il avait déjà l'air d'un pauvre pêcheur. Il n'eut qu'à fixer sa bosse-oreiller et à se couturer le visage de balafres pour être dans la peau du personnage. Le pauvre Châu avait hérité toute la laideur de Truong Chi mais n'avait pas son seul talent en partage: il ne savait pas jouer de la flûte. Un autre acteur le doublait en coulisse.

Les préparatifs terminés, quand les actrices paraissaient devant les « machinistes » et les acteurs, ce fut un concert de sifflets. La salle était animée, vibrante comme un jour de grande première à Saïgon. Ba Ban me dit de prendre place sur la scène et leva le rideau, après avoir remercié la Direction et chanté quelque peu les mérites du régime. La princesse est mélancolique dans le jardin impérial, tandis que le son de la flûte s'élève dans le silence de la nuit. De la salle saisie un instant par la surprise montent des commentaires:- «D'où sort cette fille? Elle n'est pas mal» «Mais non, bande d'idiots, c'est le garçon de la cellule 9» «Ah, je le reconnais». «Ça va pas, non»! «Où ont-ils trouvé ces costumes» «On a dû les emprunter»....

Les femmes jacassaient d'autant plus fort qu'elles soient placées tout près de la scène. En plus, contrairement aux hommes, elles s'attendaient à quelque sketch de propagande politique. L'idée d'assister à une représentation avec costumes «d'époque», instruments de musique et décors les excitaient terriblement. Mais comme les hommes, ce qui les intriguait le plus c'était l'énigme de cette fille qu'elles ne connaissaient pas.- Dans cet univers carcéral, elles s'identifiaient volontiers avec l'héroïne qui leur permettait de s'évader tant soit peu: «Ce doit être une nouvelle». «Il faudra se renseigner». Maman Tam devait s'époumoner pour les faire taire.

Ba Ban dut me pousser pour que je reprenne mes esprits et surmonte mon trac. Ce n'était pas le moment de flancher. Ces compliments qui étaient autant d'injures à ma virilité, qui me flattaient autant qu'ils m'humiliaient, que Ly entendait aussi bien que moi, ne devaient pas me faire oublier que la joie du camp était suspendue à cet instant. Après tout, le théâtre Kabuki japonais ne s'honorait-il pas du talent de ses acteurs dans les rôles féminins.

La princesse était de plus en plus mélancolique, le joueur de flûte de plus en plus émouvant. Le doute et la certitude le disputaient en moi. Je devais entrer dans la peau de My Nuong à l'humeur changeante. Orgueilleuse princesse, mélancolique amoureuse. Tour à tour amoureuse, puis déçue, indifférente. Enfin cruelle envers celui qu'elle avait paré de beauté et qui n'était que laideur. Insouciant du malheur qu'elle déclenchait par sa frivolité. Enfin émue, pathétique face au tragique destin que lui révélait un reflet dans une coupe de jade. Tout ça me semblait difficile d'interpréter. D'autant plus que j'avais de la peine à me rappeler de tout, le jeu, la position, les paroles et les chansons.

Comme c'était la première présentation, il y avait encore des imperfections. Des problèmes de rideau ouvert au mauvais moment. Du souffleur distrait qui oubliait de nous souffler. Du micro qui se baladait sur nos têtes et que le technicien se trompait au moment de le rapprocher de la bonne personne qui chantait. Mais le public semblait conquis d'avance, et ces incidents les faisaient plutôt rire. J'étais absorbé par le personnage. Et quand les accents de la flûte s'élevèrent pour la dernière fois, au moment où je portais la coupe à mes lèvres, je me rappelais qu'il était important que le bol se cassait peu importe comment. Je prenais un air éploré et laissait tomber le bol sur le sol. Malheureusement le sol étant en terre battue, le bol ne se cassait pas du tout. Mais personne ne le savait sauf moi. Le rideau se refermait dans des applaudissements chaleureux.



C'est alors que je me souvins du rendez-vous avec Ly. Je demandai précipitamment à Ba Ban la permission de revenir dans ma cellule pour me changer et me débarbouiller. Je me déplaçais entravé dans ma longue robe vers la cellule 12, se trouvant dans la travée centrale au lieu de me diriger vers ma cellule 9. J'allais seul dans la nuit, les gardes et les autres détenus assistaient à la suite du programme. Le ciel criblé d'étoiles et l'air si doux me faisaient oublier que j'étais prisonnier dans un camp. Avant d'atteindre la cellule 12, je distinguai vaguement Ly qui m'attendait devant la porte. Mais juste au moment où j'atteignit la porte de la cellule, j'entendis un bruit sec d'armement de mitraillette. Je n'eus que le temps de repousser Ly dans sa cellule. Un garde émergeait de derrière la rangée de paillotes, l'arme pointée dans ma direction. «Sortez ou je tire».

Je sortais de l'ombre, tenant ma jupe à deux mains pour ne pas m'étaler dans la poussière. Ce geste si féminin me paraissait maintenant aussi ridicule que mon maquillage, mes faux seins, mon faux chignon, mes faux bijoux. Je réfléchissais vite. J'espérais que venant par derrière, le garde n'aurait pas pu voir Ly. En un instant, je croyais que la princesse était encore sur scène. Non, c'était fini le jeu. Là, j'étais face à la vraie mort. Les gardes n'hésitaient pas à tirer.

- «Où alliez-vous? Quelle est votre cellule?»

Je n'eus pas le temps de répondre que le garde se rapprochait et pointait le canon de la mitraillette sur ma poitrine.

- «Venez vous expliquer au bureau».

Il y avait une lueur de haine dans son regard. Pourquoi? La plupart des gardes étaient plutôt gentils. Tous s'étaient inclinés en souriant devant la princesse. Celui-là ne souriait pas. Il était exclu de la fête, de ceux sans doute qui n'aimaient pas voir les gens, surtout les prisonniers, se réjouir. Il me fit pirouetter du canon de son arme et me poussa devant lui. Quel spectacle nous devions offrir une princesse médiévale menée par un soldat communiste!

Arrivé au bureau violemment éclairé par une lampe à manchon, il me confia à un autre garde pour aller prévenir Anh Hai. L'écho des chants patriotiques entonnés par les filles me parvenait distinctement. Anh Hai entra au son de *Ton nom est le plus beau Hô Chi Minh* sur

accompagnement de guitare et de tambour. Il avait l'air dur.

- «Vous avez tenté de vous évader?»

Je ne m'attendais pas à cette accusation. Une sueur froide me dégouлина le long du dos.

- Je ne cherchais pas à m'évader, j'ai eu envie d'uriner. J'ai vu les jarres et j'ai voulu m'abriter. Je vous jure que je n'avais pas l'intention de m'enfuir. Du reste, où pourrais-je aller dans cet accoutrement?

Assis derrière son bureau, Anh Hai m'observait: un détenu déguisé en femme, grossièrement maquillé, vêtu d'un costume de mauvais drap incrusté de couleurs criardes, tenant à la main un éventail de plumes récupérées à la poubelle. Un curieux détenu. Une pitoyable princesse.

- «Pour cette fois, je ferme les yeux. Mais désormais, vous n'aurez pas le droit de quitter la scène avant la fin du spectacle».

Je balbutiai quelques mots de remerciements inaudibles. Il voulut ajouter quelque chose mais se ravisa et sortit.

La vie du camp était maintenant suspendue aux spectacles qui devinrent hebdomadaires. Notre répertoire s'enrichit de nouvelles pièces, d'un plein carnet de chants patriotiques, d'un vestiaire impressionnant de costumes de scène. Mes talents d'actrice me valurent quelques compliments flatteurs, une kyrielle de plaisanteries d'un goût douteux et une aventure insolite.

Une de nos soirées comportait une pièce dans laquelle je jouais un rôle de fée, et un récital de chants révolutionnaires et de danses assuré par le camp des femmes. Conformément aux ordres de Anh Hai, les acteurs restèrent en « coulisses » pour assister à la fin du programme clôturé ce jour-là par un ballet intitulé *la Victoire du peuple*. La grosse Maman Tam, poussive et soufflante, escortait son troupeau de danseuses qui trottaient en jetant des petits cris flûtés, ravissantes sous leurs chapeaux coniques, avec leurs simples costumes noirs.

Le spectacle terminé, nous dûmes nous effacer pour laisser passer la cavalcade, triomphante des danseuses qui quittaient la scène sous nos applaudissements enthousiastes. Dans la bousculade générale, une des filles me saisit brutalement la main pour y glisser un billet plié menu. J'étais abasourdi, partagé entre la surprise et le rire: une vraie jeune fille

habillée en paysanne étreignait la main d'une fausse jeune fille déguisée en fée! Maman Tam ne me laissa pas le temps de savourer cette situation équivoque qui m'aurait tant plu en temps normal. Surgissant de nulle part, elle m'arracha le papier des mains, tout en faisant regagner le gros de la troupe à sa petite paysanne égarée que j'avais à peine eu le temps de dévisager.

J'appris le lendemain que Nguyêt, la danseuse téméraire, avait été enchaînée à un poteau dans sa cellule pour avoir essayé de me passer un billet doux. J'aurais été moi-même passible du conex si Maman Tam n'avait précisé dans son rapport - lettre à l'appui - que Nguyêt avait eu l'initiative du geste. Son mot d'ailleurs confirmait cette thèse puisqu'elle y avouait être tombée amoureuse sans même m'avoir jamais parlé. M'avait elle croisé sur le chemin des corvées ?

Mes copains, tout excités par cette aventure, m'apprirent que Nguyêt était une habituée du Jardin des fleurs<sup>2</sup>. J'étais perplexe, honteusement flatté mais surtout ému par ma petite putain amoureuse qui n'avait tant vu et tant vécu que pour s'éprendre d'un garçon qu'elle n'avait remarqué que parce qu'il incarnait les princesses sur le plateau d'un théâtre de camp de concentration. Je ne pouvais rien pour elle, sinon ébaucher un sourire chaque fois que je passais près de la petite fenêtre derrière laquelle je savais qu'elle me guettait en tirant sur sa chaîne. Nguyêt refusait semble-t-il de faire son auto-critique, ce qui expliquait la sanction qui dura jusqu'à ce qu'elle se confessait.





NGUYET enchaînée

Ly était l'un des rares à ne pas faire de commentaires salaces sur cette histoire. Il savait ce qu'était une putain et plus encore ce qu'est l'amour impossible et tragique de celui qui ne pouvait jamais atteindre ni étreindre la personne aimée. Nguyêt se consumait, pendue à sa chaîne, chaque jour fortifiant un amour qui, en temps ordinaire, sans ces contraintes sauvages, serait mort de sa mort naturelle; et Ly enviait probablement ce supplice muet qui administrait la preuve éclatante de la passion.

Plusieurs jours passèrent sans qu'on délivrât Nguyêt. Le bruit courut qu'elle dépérissait. Chaque représentation théâtrale fêtait le triste anniversaire de son aveu. Je n'avais pas de «feeling» particulier pour Nguyêt, mais j'étais touché par ses sentiments. Et j'admirais son courage. Sa solitude, son chagrin étaient miens. J'avais pour elle la tendresse d'un frère. Un soir que je me démaquillais après la pièce, un garde vint me chercher pour me conduire à la direction. Je quittai mon costume de scène pour le suivre. Qu'avais-je donc fait?

Arrivé au bureau, je vis la lourde silhouette de M<sup>me</sup> Tam gesticuler devant Anh Hai assis à son bureau, perplexe. Il l'interrompit pour m'expliquer qu'il assurait l'intérim de la direction du camp des femmes en l'absence de la responsable, partie en permission. Or, un incident était survenu depuis une semaine, Nguyêt ne s'alimentait plus. Déjà très affaiblie, elle venait de surcroît de faire une chute et elle était dans le coma. Anh Hai, embarrassé, se tut. Maman Tam se lança alors dans un récit volubile:

– Pendant la représentation, j'ai été prise de migraine et j'ai dû rentrer à la cellule pour chercher la baume du tigre. J'ai vu Nguyêt perchée sur le tabouret qui essayait de voir la pièce en tirant sur sa chaîne. Elle a eu peur, ou le vertige, je ne sais pas, en tout cas, elle est tombée. Elle pleurait. Pas étonnant! Tout le monde pleurait en vous voyant si malheureuse, pardon malheureux, enfin, la pièce est triste, quoi! Bref, Nguyêt est tombée. Elle pleurait et elle vous appelait Trong, Trong. Depuis, rien, elle est comme morte. On a fait venir le D<sup>r</sup> Thât et puis le bonze acupuncteur. Impossible de la sortir du coma. Son état empire. J'ai entendu un jour une histoire comme ça. La fille ne s'est réveillée que quand son amoureux est venu la voir et l'a appelé par son nom. Alors, voilà, j'ai pensé que peut-être si vous veniez... Écoutez, elle va mourir. Si vous ne faites pas quelque chose, vous aurez sa mort sur la conscience.

Je n'en revenais pas. Cette histoire était abracadabrante. On ne voyait ça que dans les romans à l'eau de rose, dans les contes pour petits enfants. A force de me voir jouer les fées, Maman Tam perdait la tête. Mais Anh Hai? Il ne croyait pas à ce genre de sornettes quand même! Ce ne pouvait être qu'un piège pour que j'avoue je ne savais trop quoi. Je bredouillai que je n'y connaissais rien à la médecine. Par ailleurs je la connaissais pas. Je ne

l'avais vue que le jour du billet.

Anh Hai coupa court à mes protestations.

- Vous acceptez ou non? D'ailleurs, c'est inutile de discuter, c'est un ordre.

Je compris alors que c'était Maman Tam et Anh Hai qui ne voulaient pas avoir un mort sur la conscience. Ils avaient tout tenté pour sauver Nguyêt. Seuls restaient l'irrationnel, la magie, et ils étaient prêts à se ridiculiser par humanité. Car, après tout, qui leur reprocherait la mort d'une petite putain tombée accidentellement d'un tabouret, alors que tant de détenus sautaient sur les mines, crevaient de dysenterie, de tuberculose ou d'un séjour au conex? S'ils étaient capables de pitié pour une fille qui ne leur était rien, pouvais-je refuser d'aider la seule femme qui ait tant sacrifié pour un peu d'amour? Pouvais-je abandonner ma petite sœur de solitude?

Je leur emboîtai le pas comme un somnambule. Arrivé dans le camp des femmes, Anh Hai fit évacuer les filles qui sortirent en se bousculant. La cellule semblait plus ordonnée que celles des hommes mais suintait tout autant la misère et le désespoir sous la lumière crasseuse d'une seule lampe à pétrole. Maman Tam s'empressa d'approcher la loupiote de la couchette de Nguyêt, dévoilant quelques boîtes Guigoz, de pauvres chiffons accrochés à un clou. Puis une forme humaine, couchée sur le sol, vêtue d'une chemise rapiécée. Nguyêt était couchée, immobile, le pied pris dans une longue chaîne de reliée au poteau le plus proche. A quelques mètres de la natte, un tabouret sous la fenêtre d'où on pouvait apercevoir la scène du théâtre. Les filles se bousculaient pour s'y agglutiner maintenant afin de pouvoir espionner ce qui se passait à l'intérieur de la cellule.



Anh Hai me poussa:

- Allez-y. Faites quelque chose.

Les longs cheveux épars de Nguyêt cachai<sup>ent</sup> en partie son visage exsangue aux traits fins. Les yeux clos, la bouche pincée, on l'aurait dit morte.

– Mais faites quelque chose, enfin. Prenez-lui le pouls.

Embarrassé, je saisis sa main, puis renonçai, ne sachant ni comment m'y prendre, ni quelle était la vitesse d'un pouls normal. Et puis si c'était un piège? Pensant qu'elle respirerait mieux si on la surélevait, je demandai à Maman Tam, qui suivait chacun de mes gestes comme si j'étais un magicien, de m'aider. Je me saisis d'un oreiller de paille, quand Maman Tam soulevait la tête de Nguyêt. C'était alors qu'un flot de sang jaillit de sa bouche.

Les filles poussèrent un cri d'effroi. Anh Hai s'approcha. Maman Tam horrifiée, tenait la tête de Nguyêt mais se détournait du regard. J'étais pris de panique, mais je me ressaisis peu à peu et j'essayais de raisonner. Si Nguyêt était vraiment ma sœur, je trouverais bien un moyen pour la sauver. Je plaquai un chiffon contre sa bouche. En vain. Le sang coulait abondamment et imprégnait le linge. Je demandai alors à Maman Tam de remettre la tête de Nguyêt à plat sur la couchette. La pauvre femme ne cessait de lorgner le chiffon rouge. Je me tournais vers Anh Hai:

-Je ne pense pas que ce soit très grave. Elle a dû se mordre en tombant et le sang s'est accumulé dans sa bouche. Quand on l'a soulevée, il a giclé.

Je demandais à Maman Tam de mettre le baume du tigre sur le front de Nguyêt, puis de lui tirer les cheveux sur les tempes, ce qu'elle faisait de mauvaise grâce comme par peur de contagion. Je balbutiais puis finissais par l'appeler fort plusieurs fois «Cô Nguyêt, Cô Nguyêt, Cô tinh lai di ». Revenez à vous, Mademoiselle Nguyêt. Mais Nguyêt ne bougeait toujours pas. J'étais découragé et épuisé. Comme il faisait frais le soir, j'enlevai ma chemise et l'en recouvrait.

- Je suis désolé mais je crois que je ne peux rien faire de mieux.

Anh Hai, déçu lui aussi, me disait de regagner ma cellule. Avec Anh Hai, je me dirigeai vers la porte, le cœur lourd. Les filles nous suivaient du regard en silence.

Soudain, Maman Tam poussa un cri triomphal:

– Venez voir, elle a ouvert les yeux.

Depuis ce jour, les copains ne cessèrent de me taquiner en m'appelant « le docteur du cœur ». L'histoire qui avait fait le tour du camp alimenta les conversations pendant des semaines.

Nguyêt se remit peu à peu de sa maladie et on lui enleva ses chaînes. Nous ne pouvions nous parler, bien sûr, mais j'ai pu la croiser une fois quelque temps après quand nous revenions du chantier. Avec plusieurs prisonnières elle allait chercher l'eau à la rivière. En me voyant, elle baissait la tête en esquissant un sourire timide. De loin, discrètement elle se retournait.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était lors de l'évacuation du Camp des

femmes avant l'aggravation de l'inondation. Juste un regard.



Avait-elle été vraiment malade ou avait-elle simulé pour me faire venir dans sa propre cellule, en grande pompe, accompagné du chef de camp? Je n'en sus jamais rien, car nous n'eûmes pas une seule fois l'occasion de nous adresser la parole.

Comme dans nos cellules, les filles étaient divisées en groupes qui s'espionnaient mutuellement. De temps à autre, on fermait les yeux en

prenant le risque de se faire dénoncer pour non-délation par un détenu moins indulgent. Nous ne bénéficiâmes d'aucun heureux concours de circonstances, d'aucune complicité fortuite.

Mystérieuse Nguyêt. Qui était donc cette fille ? Une paysanne vivant près de la frontière Laotienne, effectuant une danse Lamthong à l'occasion du Têt, une combattante Viet Công ? Une habituée des Bars, espionnant les Américains ou pour eux ? Dans ce cas pourquoi fut elle arrêtée? Une malheureuse prête à mourir par amour, ou une femme courageuse qui dupait juste le Chef du camp??? et Nguyêt partit un jour du camp en emportant son secret.

Quatre mois après le Têt, on réduisit encore nos rations. Il fallut dissoudre l'équipe de football désormais trop faible pour s'entraîner et disputer des matchs. Ly revint à son horaire habituel. Quant aux pièces, d'hebdomadaires elles devinrent mensuelles, et nous passâmes du répertoire classique à un genre résolument moderne puisque Anh Hai introduisit des pièces à la gloire du nouveau régime écrites après la chute de Saïgon par des tâcherons de la propagande. Ce n'était que lieux communs, caricatures grossières des Américains et du gouvernement Thiêu, louanges outrancières des communistes. Une parodie qui discréditait davantage les vainqueurs que les vaincus. Les pièces, toutes ridicules qu'elles fussent, avaient un goût d'avant-garde par rapport au reste de la production éditoriale. Dans les librairies, on ne trouvait plus à Saïgon que les œuvres et exégèses de Hô Chi Minh.



Parmi les pièces « nouvelle vague », *Refaire sa vie*, la seule à se parer de quelques fioritures psychologiques, avait gagné la faveur du public. Si je me taillai un assez beau succès en province en reprenant le rôle, l'événement fut salué d'un incident imprévisible. J'incarnais donc Jacqueline Huong, l'héroïne, mariée à un officier, blessé dans une bataille et porté disparu. Amenée à travailler dans un bar, elle fait la connaissance d'un colonel américain qu'elle finit par épouser. Le premier mari réapparaît, estropié mais bien vivant, la surprend dans les bras de l'«ennemi», tente de tuer son rival, mais meurt sous les balles des gardes du corps de l'Américain. La jeune femme, éperdue de douleur, venge son premier époux en tuant le second et s'engage dans le maquis, d'où le titre *Refaire sa vie*.

J'avais quitté mes atours de princesse et de fée pour un fourreau d'entraîneuse de bar, d'un vert ruisselant, au décolleté vertigineux, ceinturé d'une chaîne d'or. Mon apparition sur la scène ainsi vêtue, outrageusement maquillé, « aguicheuse et suggestive », fut saluée d'une bourrasque de sifflets fanatiques qui furent rapidement noyés par un remue-ménage inhabituel les gardes étaient en train de maîtriser un spectateur qui se ruait sur la scène en poussant des hurlements hystériques.

J'appris le soir même qu'il s'agissait de l'éminent D<sup>r</sup> Thât, ex-interne à l'hôpital de Cho'-Rây, qui avait été saisi d'une crise de jalousie ou de colère en me voyant apparaître sous les traits d'une putain dans la robe de...sa femme. Appréhendés ensemble et avec quelques amis dans leur fuite près des côtes, le couple était déjà dans le camp bien avant mon arrivée. Lui était dans ma cellule alors que sa femme était retenue dans la maison des prostituées. Ils pouvaient s'apercevoir devant la cour de temps en temps, mais ne pouvaient se communiquer. C'était une chance ou une torture supplémentaire ? Etait-il jaloux du personnage portant la robe de sa femme ou imaginait-il sa femme s'éloigner de lui... par sa robe?. En fait son esclandre l'aurait conduit directement au conex s'il n'avait rendu quelques services au camp en soignant les cadres, qui seuls pouvaient bénéficier des rares médicaments sans lesquels le savoir très sophistiqué des médecins était désormais impuissant.

Tout bien considéré, l'attitude hystérique du D<sup>r</sup> Thât déclenchée par la robe verte n'avait rien d'étonnant. Outre les privations et la fatigue, tous les détenus souffraient de troubles du comportement. Ce dérèglement

psychique généralisé était plus ou moins grave: certains se laissaient carrément mourir, d'autres se renfermaient sur eux-mêmes, dans un état apathique. Mais, comment surmonter l'angoisse, la frustration, la jalousie? Loin de sa famille, le déporté imagine le pire - et le peu de visites ou de nouvelles qu'il reçoit le confirme dans son pessimisme: sa maison est confisquée, sa femme et ses enfants sans ressources, parfois sans abri. Il les voit mourant de faim, sa femme acculée à la prostitution pour subvenir à leurs besoins et lui apporter chaque mois les quelques provisions, sans lesquelles lui-même ne pouvait plus survivre. Si la plupart des femmes restaient bonnes épouses et bonnes mères, attendant patiemment une libération plus qu'incertaine, beaucoup se remariaient, laissant tomber mari et enfants pour «refaire leur vie», le plus souvent avec un cadre!

En fait, je n'ai jamais compris pourquoi le gouvernement déployait tant d'énergie et de subtilité pour empêcher l'exode des cerveaux, si c'était dans le seul but d'incarcérer les coupables dans les camps alors que Saïgon et le pays tout entier manquaient cruellement de techniciens, d'experts et surtout de médecins. Le profit était nul et le dommage considérable puisqu'il fallait faire venir les médecins et les infirmières du Nord où ils étaient déjà si peu nombreux, et si peu compétents.

Il reste que certaines de ces arrestations avaient involontairement sauvé bien des vies. Après la prise de Saïgon et l'occupation, la frénésie d'évasion était telle que les gens auraient risqué n'importe quoi pour partir. La plupart s'en remettaient à des moyens tragiquement aventureux tels ces cinq jeunes du lycée Chu Van An de Saïgon qui s'étaient fait appréhender sur une plage alors qu'ils s'apprêtaient à affronter la mer démontée des moussons sur une plate-forme de gros bambous reliés par des serre-joints inoxydables! Malgré les conditions d'existence du camp, ils avaient plus de chance d'en réchapper, même après trois ans de détention, qu'en une heure de navigation sur ce radeau de la Méduse.

Avec la suppression du foot et la réduction des programmes de théâtre, la vie du camp devenait de plus en plus lugubre. Plusieurs mois passèrent, sans changement notable sinon que le camp se remplissait chaque jour davantage sans qu'on augmente pour autant le volume de l'approvisionnement. Nous mourions de faim et le camp finit par être trop

petit pour accueillir cet afflux de prisonniers. C'est alors que la direction envoya les premières équipes chargées de construire les baraquements d'un camp agricole relégué au fin fond des marécages, une des régions les plus malsaines du delta, infestée de moustiques et de sangsues, stérilisée par les sels d'alun, dépourvue d'eau potable, inaccessible sauf par des bateaux à moteur qui remontaient les canaux récemment creusés par nous.

Si le camp agricole était qualifié de «Ferme expérimentale», c'est que jamais personne ne s'était aventuré dans cette région, surtout pas pour y faire de l'agriculture, tout simplement parce que nulle plante, nul animal ne pouvaient résister aux sels d'alun. L'expérience consistant sans doute à savoir si l'homme pouvait y survivre! Un matin, à notre grande surprise, nous fûmes dispensés de corvées. Mauvais signe quand je voyais Anh Hai muni d'un haut parleur sortir du bureau pour appeler dans une liste les noms des partants pour la «Ferme expérimentale». Mes pressentiments furent confirmés: Ly était parmi eux. Le départ était dans la précipitation comme toujours, mais j'ai pris mon courage à demain pour sortir dans la cour centrale et me faufiler dans le groupe de départ. J'ai eu juste le temps de donner à Ly mon chapeau mou et lui grimacer un sourire d'adieu.





# 6

Je m'étais toujours demandé comment faisaient les gens pour survivre à la perte de l'être cher. Comment avaient-ils le courage - ou la faiblesse - de dominer leur douleur pour manger, boire et dormir. Maintenant, je pensais avec amertume que cela faisait trois ans que j'étais détenu dans un camp, sans jugement. Je voulais justice : qu'on me condamne ou qu'on m'acquitte, qu'on me libère ou qu'on me fusille, m'importait peu. Je voulais être jugé, je refusais cette molle et terrible incertitude. Pourtant je ne disais rien, je ne me révoltais pas, j'exécutais mes corvées sans mot dire. Mais je ne souriais plus, je ne riais plus. Je ne pleurais pas davantage. Un autre Têt, le plus triste de ma vie, et six mois passèrent ainsi sans que j'aie la moindre nouvelle de Ly, sans que je sache s'il était mort ou en vie. Et moi, je vivais toujours.

En juin 1978, aux premières heures d'une aube pluvieuse, le bruit courut qu'une barque revenait du camp agricole. Bay Quê me précisa qu'il s'agissait de malades que la direction, alertée par le taux de mortalité, avait décidé d'évacuer.. Profitant encore une fois de la corvée d'eau, tirillé entre l'envie et la crainte de le voir, je me précipitai pour regarder si Ly faisait partie du convoi. Je ne peux pas décrire l'horreur qui me saisit à la vue de ces revenants à la peau sèche et craquelée, mâchoire pendante découvrant un trou noir ou des gencives blêmes piquées de quelques chicots infects.

Deux gardes fermaient le cortège, portant de mauvaise grâce un cadavre enroulé dans une natte pourrie qui laissait échapper deux jambes maigres et jaunes. Un détenu qui avait dû s'éteindre pendant le trajet sans doute, sinon on l'aurait enterré sur place au camp agricole afin de ne pas alourdir inutilement la barque. J'appris que c'était Minh, le robuste goal de l'équipe de Ly, celui qui m'appelait Câm Loan, du nom de l'héroïne de sa pièce préférée. Quand il montait sur la scène pour interpréter un chant

patriotique, il ne manquait pas une occasion de me pincer en étouffant un rire goguenard. Si Minh, costaud, gouailleur, gesticulant sur ses mollets musclés désormais réduits à l'épaisseur d'une allumette avait succombé, comment Ly pouvait-il résister?

Je suivis la sinistre procession dans l'espoir de glaner quelques renseignements. Je les voyais grelotter de froid sous la pluie, dérapier sur la boue du talus. Arrivés sous le petit auvent de la cuisine, ils s'accroupirent sur le sol détrempé en attendant que la direction les répartisse dans les cellules. Je m'approchai mais ne reconnus personne parmi ces visages parcheminés de petits vieux moribonds. Soudain, une zombie se leva, et fit trois pas hésitants vers moi. Était-ce Ly? J'étais glacé d'effroi. La momie esquissa un sourire en tendant la main:

- «Trong, tu ne te souviens pas de moi? Je suis Hung Nhi, ton voisin . Tu ne te rappelles pas?» Oh! mon Dieu, comment pouvez-vous faire tant souffrir! Hung le minus, mon petit voisin espiègle, comme j'avais été peu indulgent pour lui! Dans un élan de tendresse un peu tardif, je pris sa main osseuse, mais, sur le coup, je ne pus parler. J'ai senti qu'il a glissé quelque chose comme un papier plié dans ma main. Il chuchotait «Fais gaffe, c'est un mot de Ly pour toi».

Je retournai dans ma cellule, bouleversé. Couché sur ma natte, tourné contre la cloison comme si je dormais, je lus la lettre de Ly.: *«Trong, Comment vas-tu? Est-ce que tu viendras me voir? Je suis très malade, mais tu sais qui est mon chef de cellule maintenant? Duc Râu, alors, tu penses s'il veut me laisser revenir au camp! Je fais beaucoup de fautes, ne fais pas attention. Portes toi bien. Ly»*

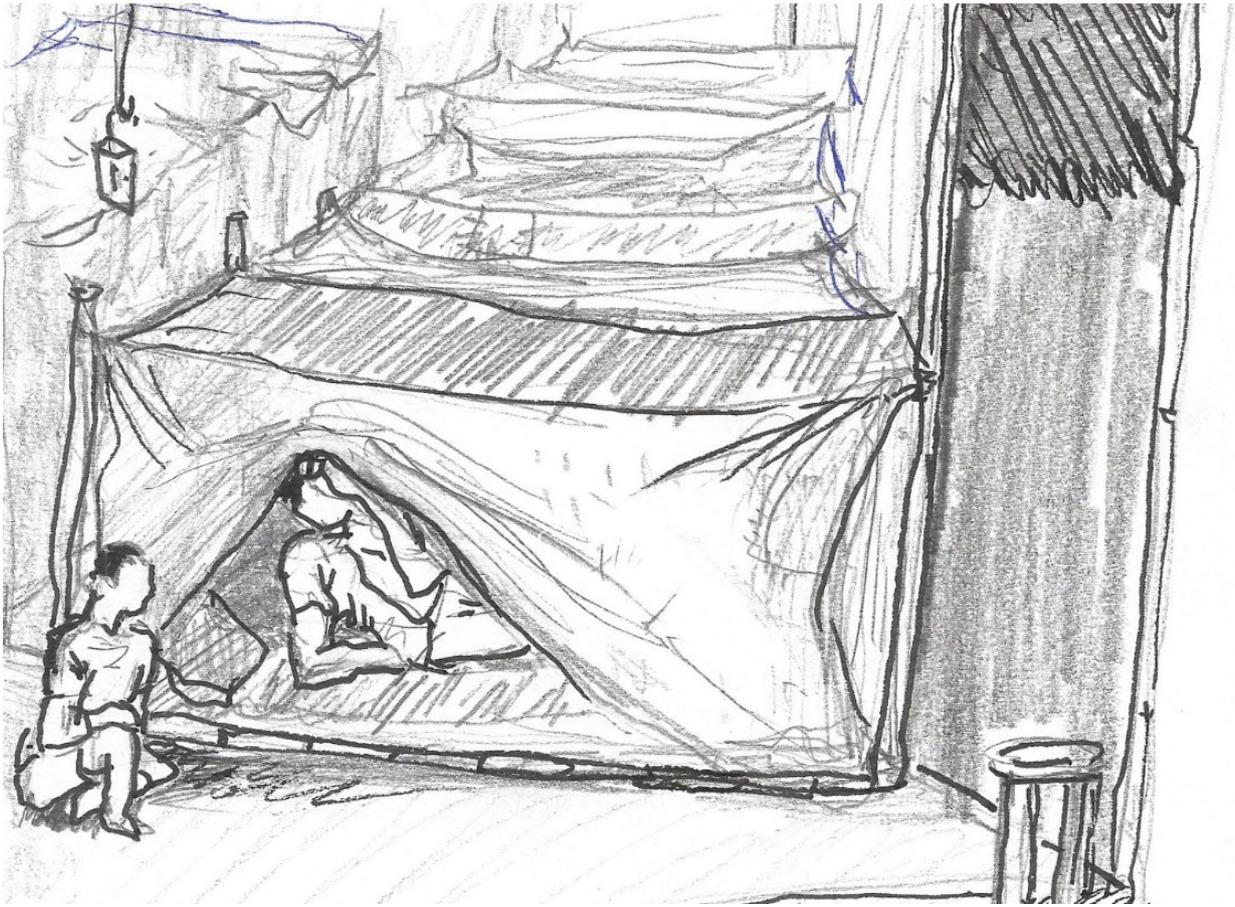
Au fil de la lettre, j'avais pris ma décision d'aller voir Ly. Il y avait certainement moyen de se joindre au convoi hebdomadaire qui partait le matin et revenait le soir après avoir approvisionné le centre expérimental en riz. Je me renseignai auprès des détenus affectés à la cuisine qui m'apprirent que le prochain transport était prévu pour la fin du mois. La veille, prenant mon courage à deux mains, je décidai d'aller voir le chef de cellule, tard dans la soirée afin de ne pas attirer l'attention des compagnons de cellule.

Nam Son était allongé sur sa natte, dans sa moustiquaire déjà installée et rabattue comme la plupart des autres moustiquaires aux alentours, pour s'échapper aux armées de moustiques. Je m'approchai, plein d'appréhension. Depuis que je jouais les rôles féminins au théâtre, Nam Son était très entreprenant avec moi. Les réflexions moqueuses ou même grivoises de mes compagnons prenaient chez lui une tournure d'autant plus inquiétante qu'il pouvait tout se permettre. Jusqu'ici il n'avait pas abusé de son pouvoir, mais il ne manquait jamais de me faire des propositions à haute voix qui me gênaient terriblement. « Reste habillé en princesse et viens dormir avec moi.

Comme tous les chefs de cellule, Nam Son occupait un espace deux fois plus grand que les autres détenus. Quand il me vit arriver, il relevait un coin de sa moustiquaire et se poussa pour me faire de la place du côté du passage: « Que puis-je faire pour vous, Princesse? » Je ne répondis pas mais étudiais la situation. Autour de nous tout était calme. Son plus proche voisin ronflait sous une moustiquaire. Les autres détenus formaient des îlots de chuchotements entre eux. Je pouvais parler tranquillement. Un peu crispé, je chuchotais: « Voilà, demain il y a un convoi de riz qui part pour le camp agricole pour revenir le soir même. Voulez-vous me désigner pour la corvée, je voudrais rendre visite à un ami ». Nam Son se redressa: « Tu veux rire! C'est impossible! Et si tu t'évadais en cours de route? Je t'aime bien, je veux bien t'aider, mais c'est impossible! ».

Je changeai de tactique et me taisait. Il effleura ma main et susurra.

- « Écoute, au fond, c'est possible que je t'envoie là-bas. Je n'ai qu'un mot à dire à Bay Quê, mais... ». En ce moment le gong de nuit retentit. Il y eut un bref remue-ménage, puis tout redevint calme. J'étais sur le point de regagner ma moustiquaire, mais au lieu de me lever, je restais immobile sur la natte. Nam Son se leva pour souffler sur la mèche de la lampe. La cellule fut plongée dans l'obscurité. Au milieu du silence, on entendait nettement le bruit de la pluie ruisseler sur les toits de la baraque, mélodie tristement monotone.



Le lendemain, je montai dans le bateau à moteur chargé de sac de riz. Le voyage fut interminable. Il fallait descendre le fleuve puis emprunter des canaux de plus en plus étroits à mesure qu'on approchait du camp. A une bifurcation, le paysage devint brutalement plat et terne. L'eau rougeâtre, visqueuse charriait des bancs de sangsues entre des berges couvertes d'une végétation rabougrie. Des nuées de moustiques nous harcelaient depuis un certain moment. Bay Quê, qui s'était fait prier pour m'emmener, commençait à se résigner à ma compagnie. J'écopais toutes les cinq minutes tant la barque était chargée. Les deux gardes scrutaient l'immensité désolée, mitraille au poing, faisant des moulinets de leur main libre pour écarter les nuages de moustiques. Nous naviguions depuis une bonne heure sans avoir vu âme qui vive ni la moindre maison. Brusquement à un tournant on passait devant le chantier de travail de la Ferme: les détenus en loques étaient en train de creuser des canaux autour du Camp agricole, qui se dressa devant nous comme un grand cimetière.

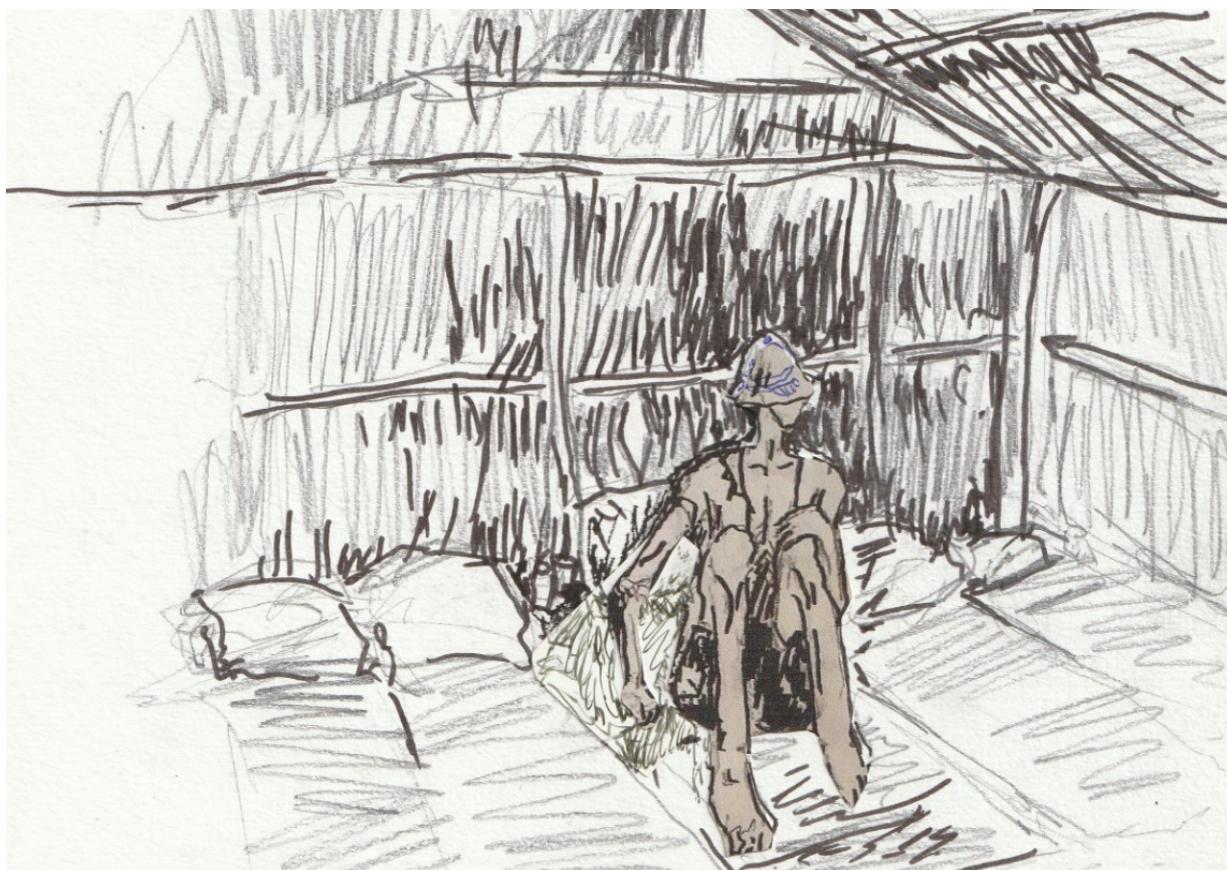
Je voyais un univers spectral où ne s'agitaient que des ombres décharnées, pataugeant dans la boue pour creuser inlassablement d'inutiles

canaux dans une plaine stérile. Parmi les détenus squelettiques, je ne reconnus personne. Certains pourtant me faisaient signe, mais nul sourire n'animait leur visage émacié, exsangue, dont les yeux n'exprimaient plus qu'un désespoir muet, que l'ultime envie d'en finir pour échapper à jamais à la fatigue et aux ordres des gardes.



«La Ferme» était composée de plusieurs rangées de pailloles parallèles, séparées par des canaux qu'enjambaient des ponts de singes. Je déchargeai le riz sous l'œil sévère mais intéressé des gardes et quand j'eus fini mon travail, Bay Quê, en habitué du camp, me guida sur les passages de terre battue. Il interrogea quelqu'un qui lui indiqua la cellule de Ly. Il était midi. Tout le monde travaillait. Seuls restaient les invalides et les mourants. Bay Quê me laissa à la porte d'une pailote en me recommandant d'attendre son retour sans me faire remarquer. La cellule était sombre, le seuil très bas. Je dus me courber en tâtonnant devant moi dans le noir, suffoqué par une odeur de moisissure et de saleté aussi compacte qu'un mur. Je m'appuyai au chambranle de bambou, sans arriver à percer les ténèbres.

Peu à peu, je saisis un vague bruit dans le fond de la paillote.



J'avançai précautionneusement au milieu des rangées de nattes vides vers une forme humaine qui eut un timide recul. L'épave craintive qui croupissait là portait un vieux chapeau mou. Mon chapeau. Cette chose qui se terrait dans son trou d'ombre était Ly. En me reconnaissant, il se souleva sur les coudes. Je me précipitai et m'agenouillai pour passer un bras derrière son dos et surtout cacher mon effroi. Oh! mon Dieu, aidez-moi, faites que je ne pleure pas. Il ne faut pas qu'il sache dans quel état je le trouve. Il faut lui laisser croire qu'il a l'air en bonne santé, que tout ira bien.

Il se redressa difficilement et me fixa de ses yeux hagards. Je ravalai mes larmes et restai un long moment sans parler, essayant de donner le change en tirant sur sa natte, en arrangeant son oreiller de paille tout déchiré. J'avais peine à le reconnaître. Comment peut-on changer à ce point? Il commençait à avoir le faciès caractéristique des agonisants, avec sa tête trop grosse aux yeux trop grands, les articulations énormes par rapport aux membres squelettiques.

Je me rappelle cette scène sans la moindre haine mais avec lassitude. Ce qui pouvait encore se justifier juste après la guerre n'était plus qu'inutile souffrance, torture gratuite. Un régime fort ne doit pas reposer sur des vengeances aussi inhumaines.

- Tu es venu. Tu as reçu ma lettre.

Il portait un vêtement dont la couleur indéfinissable était celle de la crasse. Je ne comprenais pas pourquoi mon chapeau, qui lui allait si bien, semblait si grand. Je me rappelai alors qu'il s'était fait raser. Plus que tout le reste, cette mutilation était l'expression même de son désespoir.

Oh! Ly, Qu'as-tu donc fait pour souffrir pareille torture? Ceux qui méritaient un tel sort sont partis depuis bien longtemps, très loin d'ici, les poches débordant d'argent volé au peuple. Qu'on aille les chercher, qu'on les enferme mais qu'on libère enfin ces malheureux trop pauvres, trop innocents pour songer à fuir, éternelles victimes d'un régime puis de l'autre. Libérez-les et vous serez plus humains et plus forts. Le monde vous regardera comme des héros magnanimes et généreux. Libérez-les et chacun oubliera vos erreurs. Nous sommes si las, si tristes, si fatigués de vivre qu'il n'y a même plus place pour la rancune ni la vengeance.

Je regardais Ly, appuyé contre la cloison où il avait pratiqué des petites fenêtres pour voir dehors. Voir quoi? Je m'affairai autour de lui pour cacher ma peine, déballant les petites gâteries que depuis sa lettre j'avais cachées dans un vieux caleçon reconverti en sac.

- Regarde ce que je t'ai apporté! Un paquet de tabac, une boîte de lait condensé, des bonbons ;

- Tu aurais dû garder ton argent pour acheter des patates douces. Tu es gentil, mais garde tout ça pour toi, je ne prendrai que le tabac.

Je me levais, désappointé. Il eut l'air paniqué.

- Je n'en ai pas besoin, j'ai tout ce qu'il me faut.

Nous étions tellement absorbés par notre conversation que nous ne vîmes pas Bay Quê qui, du seuil de la porte, me dit qu'il était temps de rentrer au camp. Ly s'affola.

- Reste. Reste encore un peu. Ils ne partent pas tout de suite.

- Ly, je suis venu, je dois repartir. Soigne-toi. J'essaierai de t'envoyer

des lettres par Bay Quê si tu promets de bien manger. Promis?

- Promis!

- Bon, je vais m'en aller.

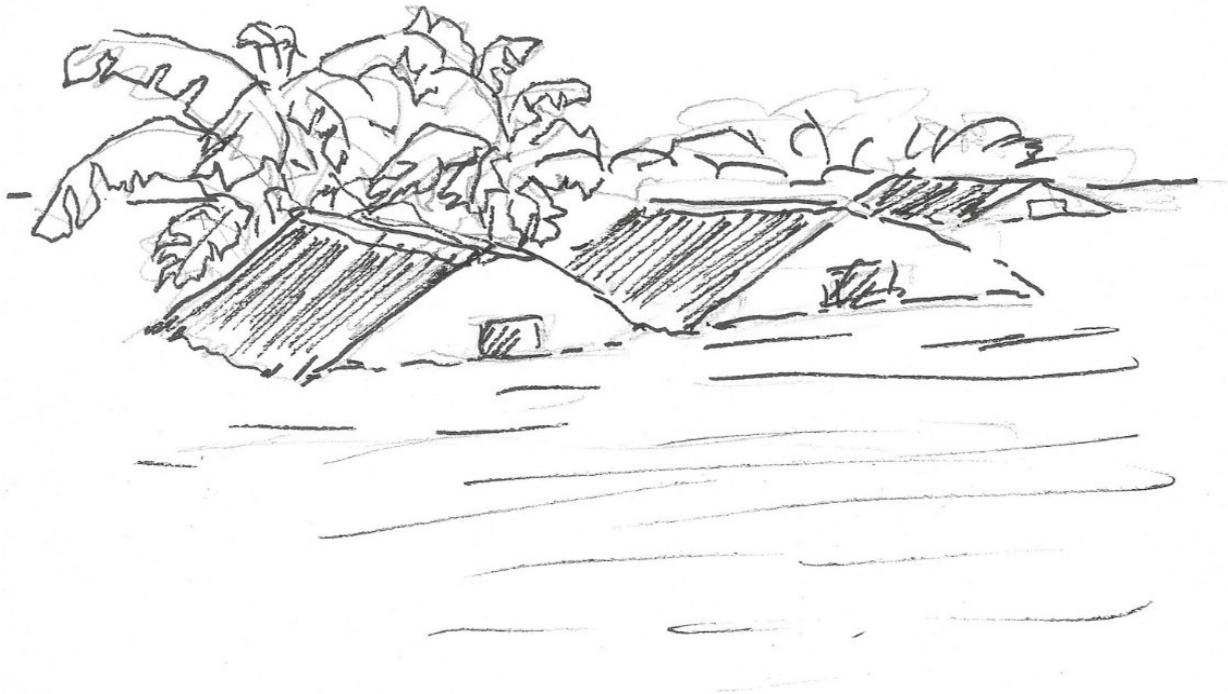
Mais je restais toujours à la même place, la gorge nouée.

Bay Quê, sans doute touché par notre amitié, me donnait parfois des nouvelles de Ly. Depuis ma visite, il se remettait assez rapidement de sa longue maladie. Sa jeunesse et un regain d'espoir avaient eu raison de la mort. Il pouvait à nouveau travailler et arrivait à terminer ses corvées. Un mois à peine après notre rencontre, je reçus un cadeau de Ly. Ce soir-là, j'étais de corvée d'eau pour la cellule, privilège que m'avait valu ma carrière « d'actrice ». J'allais péniblement avec mes deux douilles d'obus reliées par une palanche et soufflais devant la cuisine quand Bay Quê m'appela et me tendit un panier en osier tressé, fermé d'un couvercle de bambou d'où sortaient des petits piailllements aigus. Il me dit que Ly, sachant ma passion pour les poules naines et les coqs de combat, avait échangé sa casserole contre deux poussins qu'un détenu avait reçus de ses parents.

Je remerciai le cuistot qui prenait déjà un gros risque en jouant les messagers, plus encore en transportant de tels cadeaux, et rentrai fou de joie dans la cellule. Je me mis immédiatement au travail pour leur aménager dans la courette un poulailler minuscule en tiges de bambou recouvert de paille et de chiffons. Je nourris les deux petites boules de laine avec du riz prélevé sur ma ration et des vers de terre que je dénichais dans le tas d'ordures près des latrines. Mes deux poussins nains se parèrent rapidement de plumes petites et fragiles comme du duvet. La poule était grise, les pattes pas plus grosses qu'un bout de ficelle, une tête mignonne comme une caille. Le coq plus coloré s'essayait déjà à chanter en faisant des effets de crête. Plus il grandissait, plus elle, rougissait, mieux il chantait. Chaque matin, son cocorico nain me rappelait l'amitié de Ly. Trois ou quatre mois passèrent. Les poussins devinrent adultes, sans grandir pour autant. Bay Que faisait toujours office de postier. Ly s'était rétabli. L'espoir renaissait donc pour lui. J'étais moins triste.

Puis survint une inondation qui ravagea tout dans plusieurs provinces du Sud. Depuis une vingtaine d'années, personne n'avait assisté à de pareils

ravages. Nous vécûmes dans l'angoisse d'une nouvelle disette qui réduirait nos rations à zéro. Notre région fut, en effet, victime d'une inondation d'une telle importance qu'on décida d'évacuer le camp des femmes en ville . Les filles n'eurent que peu de temps pour préparer leur bagage. C'était sans doute suffisant pour envelopper quelques vêtements dans un bout de papier et récupérer leur chapeau de latanier, mais bien trop peu pour faire leurs adieux muets à ceux qu'elles quittaient sans doute pour toujours.



Nombreux étaient les hommes et les femmes qui s'étaient jurés silencieusement une passion éternelle, qui avaient fait des projets d'avenir par gestes, s'étaient querellés et réconciliés d'un battement de cils. Tous ceux qui tant de fois avaient fait l'amour par le miracle d'un seul regard, se séparaient à jamais en baissant les paupières sur leur chagrin. Tous ceux pour qui la seule présence des prisonnières était une consolation en soi perdaient en un instant le seul espoir qui les faisait se lever chaque matin. Dans la foule agitée, je ne pouvais distinguer Nguyêt. Les camions se mirent en marche dans un vacarme indescriptible, emportant

l'hypothétique îlot de rêve, en même temps chargé d'espoir, et de désespoir.

La direction entreprit de nous faire construire une digue d'enceinte haute de plusieurs mètres tout autour du camp. On eût dit une forteresse. Nous devions travailler jour et nuit sous la tempête tant l'eau montait rapidement. Le niveau atteignit bientôt le milieu de notre muraille. Perdue dans cet océan, nous avions l'impression d'être au fond d'un bol vide posé sur l'eau. Les cadavres d'animaux dérivèrent alentour. Une nuit, le toit de l'ex-pavillon des femmes s'écroula; le lendemain, le camp était comme un étang. Malgré nos efforts pour colmater et écoper, la pluie et les infiltrations noyaient tout. Nous vîmes arriver le moment où le niveau d'eau serait le même à l'extérieur et à l'intérieur de notre camp retranché. Dans les cellules, nous dûmes élever des estrades pour nous mettre un tant soit peu au sec. Consignés dans nos paillotes, nous ne sortions que pour réparer les digues sous l'averse et le vent glacial.

Depuis le début de l'inondation, nous étions sans nouvelles du camp agricole. Situé sur les plus basses terres du delta, le désastre devait prendre des allures de fléau. Je me faisais beaucoup de souci pour Ly. Comment pouvaient-ils lutter là-bas contre la catastrophe? Qu'avaient-ils donc à manger depuis qu'on avait suspendu tout convoi de riz? De riz d'ailleurs, nous n'en avons plus, même ici. Le camp nous nourrissait de pâtées de manioc et de sorgho dont les cochons n'auraient pas voulu. J'appris que les poules, soumises à tel régime, ne pondaient plus. Impossible de digérer cette purée de coques ligneuses. La plupart des détenus avaient la diarrhée et des douleurs d'estomac intolérables.

Un cyclone arracha le toit du théâtre, miraculeusement préservé jusque-là, et causa de gros dégâts aux toitures des cellules. De l'eau par en dessous, de l'eau par au-dessus, nous étions trempés en permanence. Le froid et l'humidité aggravaient nos maux de ventre. Seuls mes poussins arrivaient à me distraire de cette douleur. Aux premières rumeurs de l'inondation, je les avais évacués de leur petit poulailler pour les placer dans un panier calfeutré de chiffons, les nourrissant de sorgho. Ils avaient l'air de s'ennuyer, perdaient chaque jour un peu de leur entrain. Je les sortais souvent pour qu'ils prennent de l'exercice sur ma couchette.

Un matin, à l'heure de leur première promenade, je ne vis que deux petites boules hérissées, la crête violine. Mortes. Je ne pus même pas pleurer. Je les enveloppai de chiffons avant de les coucher dans une petite barque de papier d'emballage que je laissai voguer au fil de l'eau. Avec ce fragile petit radeau, partaient mes derniers rêves, mes derniers espoirs.

Ce jour-là une autre barque funéraire s'éloigna, plus triste encore. Hung le Titi, mon ex-petit voisin, rescapé du camp agricole, était mort d'hémoptysie sans qu'on ait rien pu faire pour le sauver. Il n'y avait plus aucun médicament, pas le moindre comprimé de quinine. Rien. Nous ne pouvions même plus nous rabattre sur les herbes médicinales l'inondation avait tout arraché, tout détruit. Dans son état, notre pauvre pharmacopée n'aurait de toute manière pas pu lui venir en aide. La mort, qui passait si inaperçue au camp, posa là un problème à la direction. Le champ de manioc, notre cimetière, était submergé comme le reste. On roula donc son corps dans un bout de plastique et on le déposa, sans plus de cérémonie, au fond d'une barque qui prit une destination inconnue. Je suppose qu'on jeta son cadavre par-dessus bord. Hung le Minus, mon pathétique messenger et les poussins, petites boules de la chaleur de Ly, avaient pris le même chemin d'eau.

Mes douleurs d'estomac devinrent abominables. A peine avalées, les bouillies de sorgho me ravageaient les intestins. Mais il n'y avait rien d'autre à manger. Je maigrissais et m'affaiblissais à vue d'œil, croupissant dans mon coin, recroquevillé sous la couverture militaire de Ly. Je n'avais même plus envie de répondre aux compagnons qui venaient prendre de mes nouvelles. J'écoutais passer le temps, s'écouler la pluie, s'en aller ma vie. L'eau montait toujours plus haut dans le camp; je descendais toujours plus bas dans le désespoir. Je voyais venir la mort comme une délivrance. Je trouvais simplement que c'était bête d'avoir attendu trois ans et demi dans cet enfer pour mourir bêtement de diarrhée.

Une seule chose me consolait : Ly avait peut-être quelques chances de s'en sortir. Seule une bagarre d'ivrognes était retenue contre lui et il jouissait d'un atout favorable car son insoumission à l'armée de Thiêu

était-elle considérée par le régime communiste comme un acte révolutionnaire ? Si on pouvait escompter des mesures d'élargissement à l'occasion des prochaines fêtes du Têt, et c'était probable, Ly serait certainement un des premiers à en bénéficier. Mais le Têt était loin et je n'aurais sans doute pas l'occasion de me réjouir de sa libération.

L'eau continuait de monter, les rations diminuaient, le moral était au plus bas. C'est dans cette atmosphère d'abattement général que survinrent les premières libérations. Un matin comme les autres, un bateau à moteur s'arrêta devant la maison de la direction dont la porte était à moitié noyée. Au bout d'un quart d'heure, Anh Hai sortit du bureau avec un porte-voix et fit l'appel des noms qui figuraient sur une liste trente noms; trente libérations.

Les appelés quittèrent le camp quelques minutes plus tard à bord du bateau, escortés de gardes armés. On devait craindre, sans doute, que les prisonniers élargis ne s'évadent pour regagner le camp! Plusieurs vagues de libération se succédèrent avant même que nous ayons compris de quoi il s'agissait. L'apathie puis la surprise firent place à une excitation extraordinaire. Chacun supputait ses chances, se donnait des raisons d'espérer, reprenait confiance. Peu à peu, nous remarquâmes que les détenus libérés étaient tous des Chinois appréhendés en mer.

Ils avaient été nombreux à tenter d'émigrer clandestinement juste après les mesures de nationalisation. En novembre 1978, après avoir emprisonné tout ce qu'il avait pu de fuyards, le gouvernement décidait d'autoriser «officieusement» l'exode des Chinois contre une promesse de renonciation au reste de leurs biens et le paiement d'une caution d'au moins dix taëls d'or<sup>2</sup>. Quant aux prisonniers, ils devaient se soumettre aux mêmes conditions mais acquitter, en plus, un droit supplémentaire auprès des autorités locales de leur lieu de détention. Il n'y avait pas de petits profits. La liberté était à vendre.

Je me réjouissais pour mes compagnons, mais n'avais personnellement plus aucune illusion. D'une part je n'étais pas chinois, d'autre part je

---

<sup>2</sup> Je me suis aperçu que le système d'économie en or surprend souvent les Européens. En Asie, où les garanties sociales sont pratiquement inexistantes, la plupart des gens, même les plus pauvres, font des économies en prévision des coups durs et les convertissent immédiatement en taëls (1 taël fait environ 37 g d'or, soit dans les 300 \$ US.). Toutes les transactions se font en taëls d'or, exactement comme s'il s'agissait de chèques.

savais que si d'aventure je sortais du camp, ce serait les pieds devant. J'étais loin de me douter que ma famille tentait l'impossible pour payer ma libération avec des économies que je croyais depuis longtemps épuisées. Ma mère m'apprit plus tard qu'après mille démarches infructueuses, elle avait repris espoir en 1978, en ayant recours à une filière chinoise.

Les Chinois de Saïgon, en fins politiques et en hommes d'affaires avisés, avaient parfaitement compris qu'en proposant de servir d'intermédiaires entre le gouvernement et les particuliers désirant fuir le régime communiste, ils permettaient aux autorités de sauver la face tout en faisant des profits considérables. Eux-mêmes n'agissaient pas en philanthropes puisqu'ils percevaient un pourcentage des cautions en paiement de leurs services d'entremetteurs. Le reste allait au gouvernement... et à ses représentants qui touchaient de substantiels pots-de-vin pour avoir accepté de délivrer à leurs « clients » des certificats de libération.

Les Chinois majoraient bien évidemment leurs tarifs pour les non-Chinois, qu'ils faisaient, bien évidemment, passer pour des Chinois. Ce sont ces « chinoiseries-là » qui me valurent d'être élargi. On me fit sortir avec un certificat dont il avait suffi de falsifier le nom. Au bout d'une semaine, le vrai bénéficiaire sortit à son tour quand on apporta la preuve qu'il y avait eu une erreur sur la liste précédente.

Pourtant, le 28 novembre 1978, je m'imaginai plus près du champ de manioc que de la liberté. Je somnolais dans mon coin entre deux crises quand, à midi, les copains me secouèrent brutalement

- Vite, réveille-toi. Tu es libéré. Tu n'as pas entendu? On vient d'appeler ton nom au haut-parleur. Grouille! Tu es libre!

J'étais tellement hébété, que je mis un temps fou à réagir. Et quand je compris enfin ce qui m'arrivait, ma première pensée fut de griffonner un mot pour Ly.



Je quittai la cellule soutenu par mes compagnons et avec une douzaine de détenus libérés ce jour là, je montai dans la barque qui atteignit la province de Cai-Lây peu de temps après. La ville était inondée, mais les gros véhicules circulaient toujours, de l'eau jusqu'à mi-roue. Je ne savais pas ni pourquoi ni grâce à qui j'étais libéré, mais une chose était certaine : je devais m'éloigner au plus vite de cet endroit maudit.

Je courais pieds nus vers la station des cars pour Saïgon. J'étais chancelant, au bord de la syncope. Ma faiblesse tenait autant à l'anémie qu'à la sensation vertigineuse qui me saisit au contact de cette foule si dense d'hommes libres que je croyais avoir quittée depuis une éternité, et pour toujours. M'appuyant sur la portière d'un car bondé et pétaradant sur le point de partir, je m'adressai au chauffeur, un homme d'âge mur marqué par la vie: «Je sors du Camp My Phuoc Tây. Je n'ai ni argent ni chaussures et je voudrais rentrer chez moi à Saïgon». Me regardant il a simplement dit «Monte».

A ce moment, j'ai compris pourquoi j'aimais mon pays : un Vietnamien qualifie un autre « dông bào » ou « même placenta ». Et malgré les multiples défauts qu'on peut lui coller, avec compassion, il ouvre toujours son cœur à une personne dans le malheur.

Ce n'est que beaucoup plus tard que mes parents me donnaient la vraie raison pour laquelle j'avais été libéré. Si mon père ne m'avait pas dit la vraie raison plus tard, j'aurais continué à croire que c'était grâce à quelques taëls d'or. Mais où les trouver après ces années sous le régime communiste ?

Mon grand père paternel pratiquait la médecine traditionnelle sur son sampan à Tân An, village de Nhứt Tao (Nhứt= Japon. Embuscade de maquisards coulant un bateau de l'armée Japonaise). On l'appelait Thây (maître) Tam Lai. Il allait dans des zones lointaines et soignait des paysans, gratuitement pour les plus pauvres. Il a soigné Sanh, un petit garçon prometteur. Il le prit en affection et dès lors veilla à son éducation. Mais Sanh restait avec sa famille sympathisant Viet Minh. ...



Le temps passe. Chu Sanh (Oncle Sanh ) assez proche de mon père, venait nous voir de temps en temps. Il disait que ma mère qu'il appelait Chi Bay était une Sainte ! Pendant ma détention, un jour lors de la Commémoration du décès de mon grand père, Chu Sanh ne me voyant pas, demandait de mes nouvelles. En apprenant que j'étais retenu au camp My Phuoc Tây, il sursautait. En fait le chef de ce camp, que j'appelais Anh Hai était le mari d'une de ses nièces!



Coïncidence ou Loi de causalité : Sème et tu récolteras ce que tu as semé. Mieux vaut une bonne graine !



Quand j'entrai dans ma vieille maison, je la reconnus à peine. Elle donnait une impression de vide, d'abandon, qui la rendait sinistre. Mes parents m'expliquèrent que non seulement ils avaient fait « don » de leur entreprise pour avoir le droit de conserver leur toit, mais qu'ils avaient dû vendre la plupart des meubles pour subvenir à leurs besoins, me faire sortir du camp, et surtout pour ne pas se faire remarquer. Pour la même raison, ils portaient des vêtements encore plus ternes qu'au moment de la prise de Saïgon. Les Vietnamiens du Sud, si soucieux de leur mise, si fier de leur intérieur, se transformaient en loqueteux, habitaient des maisons négligées pour avoir un semblant de paix. La tranquillité était à ce prix.

Ma mère avait subitement vieilli de dix ans. A force d'avoir pleuré, elle avait dû subir une opération des yeux qui la diminuait encore. Ses cheveux étaient désormais entièrement gris. Elle n'avait plus d'élégant que sa démarche gracieuse et un port de tête ravissant. Pour éviter des ennuis à la famille, elle se pliait avec résignation aux interminables réunions politiques qui s'ajoutaient aux interminables heures passées à faire la queue pour acheter quelques kilos de riz ou 200 g d'une viande sans couleur et sans saveur. Mon père, pour des raisons de commodité familiale, s'était définitivement réfugié dans la maladie, ce qui lui avait permis aussi d'échapper au camp de rééducation, de se dérober aux réunions et manifestations diverses, et d'éviter tout contact avec une réalité par trop déprimante. Lui aussi avait beaucoup vieilli, et les épreuves successives l'avaient rendu silencieux. Seules les démarches pour me sortir du camp lui donnaient la force et l'espoir.

Lan, ma sœur, naguère si belle et sophistiquée, était amorphe et terne, s'usant pour 50 piastres par mois à crocheter des tricots. Encore devait-elle s'estimer heureuse travailler était un avantage que tout le monde n'était

pas en droit d'espérer, surtout pas une femme d'ex-officier. C'est Ngoc, ma nièce, qui faisait les frais de la situation, puisqu'en tant que fille de déporté elle ne pouvait pas aller à l'école publique. Ces brimades n'étaient sans doute pas suffisantes les familles comme la nôtre étaient l'objet d'une surveillance toute spéciale de la part du chef de quartier, un cadre nord-vietnamien qui faisait la pluie et le beau temps.

Pourtant, nous pouvions nous vanter d'avoir de la chance. Un de mes cousins, ex-enseignant à l'école militaire de Dalat, après avoir passé trois ans dans un camp de rééducation, s'était retrouvé totalement démuné à son retour ses biens étaient confisqués, sa femme partie refaire sa vie. On lui avait proposé assez cyniquement de refaire la sienne dans une « nouvelle zone économique », c'est-à-dire tout simplement dans un nouveau camp de travail. De désespoir, il s'était pendu. Ma tante m'apprit en venant me voir une histoire qui s'était passée dans son village : après le décès de son mari dans un camp de concentration, une femme avait mis un insecticide dans la soupe du soir, faite avec la dernière poignée de riz, qu'elle partagea avec ses enfants. Chaque jour apportait une nouvelle brassée de chagrin, une nouvelle gerbe de morts. Chaque foyer s'effritait : les uns fuyaient, d'autres mouraient, d'autres encore étaient déportés.

Notre famille, un moment soulagée par mon retour, fut endeuillée quelques jours plus tard par l'annonce de la mort de mon beau-frère survenue le 23 septembre 1978 dans un camp à Nghê-Tinh au Nord Vietnam. Nous ne l'apprîmes qu'en décembre par un bref avis de décès. Hâu n'a jamais revu sa famille depuis plus de trois ans et demi. De quoi meurt-on en camp? De privations? de désespoir? Ou de suicide déguisé en tentative de fuite comme ce type dans mon camp qui au cours de sa promenade de cinq minutes hors du conex s'est précipité sur un garde pour recevoir sa décharge de mitraillette. Inutile de donner des détails sur la mort des déportés. Le récit de leur vie suffit à tout expliquer.

Lan fit à son mari des funérailles, clandestines et sans cercueil, dans une pagode de Cholon, d'apparence inchangée. En fait, les services religieux, de plus en plus rares, ne sont assurés que par quelques bonzes patriarches. Les jeunes ont été envoyés dans les camps « de travaux manuels ». Il n'y aura pas de relève. C'est bien ce que voulait le gouvernement : les méthodes douces valent dans ce cas les pires repréailles. Profitant des

troubles survenus à l'église Vinh-Son, et du fait que quelques bonzes avaient jugé utile de s'immoler par le feu pour protester contre le régime, les autorités s'étaient contentées de fermer quelques pagodes et d'arrêter la plupart des chefs religieux, les remplaçant sans vergogne par des cadres du parti qui assuraient la fonction de prêtres et de bonzes « patriotiques ». C'était là toute la différence.

Le port de la soutane et de l'habit safran étaient interdits dans la rue. Les fidèles d'ailleurs n'avaient guère l'occasion d'apprécier les changements survenus puisque, comme par hasard, les corvées populaires avaient lieu à l'heure de la messe dominicale. Or, pourquoi continuer à célébrer l'office s'il n'y a pas de fidèles<sup>3</sup>? CQFD. Il en était de même pour les communautés bouddhistes, islamiques ou les sectes Cao-Dai et Hoa-Hao. Les nouveaux responsables « religieux » se permettaient quelques déclarations qui, pour être peu orthodoxes, n'en rassuraient pas moins l'opinion internationale sur la liberté du culte. Moi-même, plutôt agnostique, je n'y aurais pas réellement pris garde si les authentiques responsables n'avaient été mes compagnons au camp.

En janvier, nous célébrâmes, encore clandestinement, la cérémonie des cent jours commémorant l'anniversaire de la mort de Hâu. Habillée de toile écrue, un bandeau blanc sur la tête, Lan s'était agenouillée sur une natte devant l'autel des morts. Près d'elle, la petite Ngoc, les yeux effarés, un bandeau blanc autour des cheveux, mimait les gestes de sa mère, sans comprendre que son père n'était plus, ni pourquoi sa photo se trouvait sur l'autel derrière les fumées d'encens.

Ma mère me soigna si bien que je recouvrai peu à peu mes forces. Avec la santé, je retrouvais mon vieux fond d'optimisme. Il me fallait bien ça pour affronter la réalité. J'étais plus que jamais décidé à rester au Vietnam, quoi qu'il arrive. De même que mon suicide manqué m'avait rivé à la vie, ma tentative de fuite, et paradoxalement mon séjour en camp, m'avaient fait comprendre que je pouvais éventuellement me passer de liberté mais certainement pas de mon pays. J'étais convaincu alors que l'exil était la pire des choses, la plus mutilante.

J'étais sans haine et sans rancune, prêt à m'accommoder de tout pour

---

<sup>3</sup> Pour maintenir le culte et garder leurs ouailles, certains évêques avaient plus ou moins fait acte d'obédience au régime.

rester. J'imaginai naïvement qu'après trois ans d'exercice du pouvoir les Vietnamiens du Nord joueraient enfin le rôle de libérateurs auquel ils avaient prétendu, et qu'ils honorerait leurs théories « populaires ». Grâce à mon nouvel état d'esprit, j'espérais m'acclimater à ce régime, sinon l'aimer. Ma formation scientifique m'incitait néanmoins à voir les choses objectivement. Saïgon avait changé d'aspect en changeant de nom : Hô Chi Minh ville était résolument vélocipède. Ceux qui ne pédalaient pas s'entassaient dans des autobus bondés qui tombaient en panne à chaque carrefour.

Souvenir des temps anciens, on voyait parfois passer une voiture avec chauffeur transportant un cadre en chemisette mal repassée dont le visage sévère pénétrait chacun de la haute mission du communisme. Les marchés étaient plus propres pour la bonne raison qu'il n'y avait plus rien à acheter ni à vendre. Les enseignes des magasins avaient disparu en même temps que le commerce, laissant les façades nues. La tunique vietnamienne qui avait survécu à des siècles d'invasion et de tyrannie était considérée par le nouveau régime comme un signe extérieur de richesse, donc bannie.

Cholon la ville chinoise, n'était plus qu'une ville fantôme, les quartiers si peuplés de Đông-Khanh qu'un désert vidé de ses habitants. Les maisons des fuyards avaient été réquisitionnées au profit des administrations publiques. Le nombre des partants était si élevé que les chefs de quartiers se contentaient désormais de coller l'avis de confiscation sur les portes closes.

La multiplication des édifices publics si facilement acquis, entraîna la multiplication des démarches administratives; pour obtenir le moindre papier, on était renvoyé de bureau en bureau pendant des jours. Au bout de quelques déplacements de ce type, je compris que les lenteurs tenaient plus à l'ignorance des cadres qu'à une politique délibérée de tracasserie. Malgré leurs cours de formation accélérée, qui bien souvent ne dépassaient pas le niveau du certificat d'études, incapables de régler les problèmes les plus simples, ils cachaient leur incompetence en se renvoyant la balle interminablement jusqu'à ce qu'elle tombe dans un filet. Leur sottise n'avait d'égal que leur arrogance, sensée donner le change au public et masquer la gabegie.

La corruption, plaie de l'ancien régime, loin de se cicatriser, s'infectait; la gangrène se propageait au corps entier de cette société bureaucratique. Il n'était rien qu'on ne pût obtenir sans payer, mais tout était à vendre. Les services publics sécrétaient leurs tarifs : la demande était ouverte, les prix fixes, quelles que fussent la légalité ou l'illégalité de la demande ou de l'autorisation: 2 000 piastre<sup>4</sup> pour obtenir un livret de famille avec rations alimentaires (obligatoire si l'on voulait s'approvisionner); 1 000 à 2 000, selon l'importance de l'affaire, pour procéder à une transaction immobilière (formellement interdite), etc... La vie de quartier gravitait autour de ce cours officieux, mais chacun s'étonnait que le gouvernement actuel tombât si vite dans les mêmes ornières que l'ancien régime tant fustigé.

La vie quotidienne déjà entravée par cette administration vétilleuse et cupide, devenait un véritable cauchemar pour les ménagères. La nationalisation de tous les commerces - c'est-à-dire leur disparition - la centralisation et le rationnement avaient tout naturellement entraîné le marché noir (qui n'avait eu aucun mal à s'implanter: il ne faisait que renaître de ses cendres). Interdit par les autorités, les autorités l'avaient à nouveau rendu nécessaire, puisque après plusieurs heures de queue on ne trouvait dans les coopératives, si peu souvent ouvertes, que du riz, quelques nouilles moisies et des patates pourries, le tout contingenté à 2 kg de céréales par mois et par personne.

Jamais la situation économique n'avait été aussi désastreuse, jamais le marché noir n'avait eu à « pallier » telle carence, jamais il n'en profita autant: 10 piastres le kg de riz au lieu de une au cours officiel; 20 piastres le kg de sucre au lieu de 5; 15 piastres le kg de viande au lieu de 3, alors même que les salaires mensuels oscillaient entre 50 et 100 piastres! Il fallait être riche pour espérer manger autre chose que des liserons d'eau<sup>4</sup>. J'entendis un jour murmurer dans mon dos que «le régime en cours n'avait tenu qu'une seule promesse: tout le monde est effectivement égal... car tout le monde est pauvre».

Le plan de «Nouvelles Zones Économiques » Vung Kinh Tê Moi , qui avait un temps fait renaître l'espoir d'une vie meilleure, était un échec

pitoyable. L'offre du gouvernement était pourtant alléchante pour des gens qui se retrouvaient souvent sans toit ni emploi : à ceux qui acceptaient de s'établir à la campagne, on promettait une maison, un lopin personnel cultivable en dehors des heures de travail obligatoires dans les champs collectifs, et une distribution mensuelle de 12 kg de riz par personne pendant les 6 premiers mois. Las de se colleter avec les difficultés de la vie citadine, les volontaires furent nombreux, et leur départ orchestré avec pompe. Hélas! hors quelques zones économiques modèles réservées aux visites des journalistes, qui ne manquaient pas de reconforter l'opinion internationale.

La réalité était tout autre. On expédiait les candidats dans les terres les plus déshéritées, les plus insalubres, pelées par l'érosion, stérilisées par les défoliants, loin de tout hôpital, école ou marché. Ils trouvaient en guise de maison une surface de 12 m<sup>2</sup>, plantée de quatre pieux soutenant un toit de paille. Pas de murs, pas d'outils, pas d'eau. Dépaysés, démunis de tout, sans aucune formation, ils étaient livrés à eux-mêmes, laissés seuls face à leurs problèmes, avec pour unique sécurité leurs 12 kg de riz mensuels. Puis survinrent les traditionnels retards dans la distribution de cette prébende, et enfin son tarissement brutal sans la moindre explication. Tout retour à la ville était exclu puisque partir «à la campagne», c'était signer par la même occasion une renonciation à sa maison si on en avait une<sup>4</sup>.

Les apprentis paysans devaient vivre sur leurs petites économies. Il fallait qu'ils triment comme des damnés pour obtenir une maigre récolte, faute d'engrais, et qu'ils se résignent à la voir à moitié mangée sur pied faute d'insecticides. Enfin, quand plus ou moins instruits par des anciens, plus ou moins rodés aux travaux des champs, ils obtenaient un lopin verdoyant, ils recevaient une convocation leur intimant l'ordre de s'installer ailleurs pour céder la place à une coopérative agricole. Leurs terres si péniblement amendées à force de travail étaient en fait redistribuées aux familles des cadres nord-vietnamiens.



Au bout de quelques déplacements forcés, recrues de fatigue, accablés d'amertume, les «volontaires» revenaient clandestinement en ville, couchant sur les trottoirs, se clochardisant peu à peu avant d'être ramassés par les chefs de quartier et livrés aux autorités qui les renvoyaient sans pitié vers de nouvelles «Nouvelles Zones Économiques ». Un pauvre type à qui j'achetais du bois au marché de Vuon Chuoi s'estimait encore heureux de n'avoir pas sauté sur une mine en défrichant son lopin comme bien de ses compagnons, et de ne pas s'être consumé de fièvre comme beaucoup d'autres. Son sort n'était pourtant pas enviable. Pour gagner de quoi manger, il devait faire trente kilomètres à pied en poussant sa bicyclette chargée de fagots ramassés à Long Binh. Il prétendait que cette vie de misère était un paradis en comparaison de l'enfer qu'il avait vécu là-bas.

Les récits de cette espèce abondaient. Les volontaires désertant en masse les zones économiques, les autorités «suscitèrent» les vocations: être convoqué équivalait à une condamnation aux travaux forcés. Aux tambours et trompettes des premiers départs succédaient les pleurs et les lamentations, mais désormais on n'invitait plus les journalistes, et les autorités se moquaient bien de ces manifestations extérieures de tristesse dès lors qu'elles ne risquaient pas d'alimenter les colonnes des quotidiens occidentaux.

Ravis par cette prise de pouvoir sans effusion de sang, bernés par l'enthousiasme naïf des premiers mois qui permettait sans mentir de parler de «Libération», abusés par les visites guidées qui entretenaient soigneusement l'illusion, les grands reporters avaient d'autres révolutions, d'autres guerres, d'autres paix à couvrir pour aller au-delà des apparences qui pourtant se décomposaient sous leurs yeux. Au mieux, ils parlaient de bavures, d'erreurs, de malentendus. Le malheur est que les mots tuent aussi bien que les armes. Il y a certains termes commodes dont on ne se sert plus quand on a été victimes des bavures, des erreurs et des malentendus, autrement dit du conex, des camps, de la faim. Ce ne sont pas des bavures mais des institutions, ce ne sont pas des erreurs mais des nécessités, ce ne sont pas des malentendus mais la conséquence logique de tout un système. Pourtant, comment en vouloir aux journalistes quand on sait que les yeux de certains d'entre nous ne se sont dessillés qu'au camp. Mais alors on ne peut plus, on ne doit plus se taire. Témoigner est désormais une obligation, même si elle est vaine.

Il ne s'agit pas de crier sa haine. Après tant d'épreuves, on n'a d'ailleurs plus que des regrets. Je ne supporte pas ce régime. Mais cependant, son échec me désespère, car ce n'est pas lui qui souffre de la corruption, du marché noir, des camps, de la folie des grandeurs, de la soif de conquêtes, c'est le peuple. Le peuple ! Il me prend l'envie de ricaner quand j'entends les communistes chanter si haut le bonheur d'un peuple qu'il a fait tomber si bas, quand je constate qu'il ne reste plus *qu'un* journal et que celui-là s'appelle justement *le Peuple*.

Quelle dérision, quelle mascarade ! Ce n'était qu'un journal de propagande, à l'usage exclusif des cadres nord-vietnamiens sans doute, car les difficultés du Sud n'y étaient même pas évoquées. Il n'était question

que de l'impérialisme américain (chassé depuis quatre ans), de nos frères soviétiques avec qui, en effet, les Nord-Vietnamiens partageaient fraternellement ce qui restait des richesses sud-vietnamiennes. Sur nos réalités quotidiennes, nul article. Une manière comme une autre de dire qu'il n'y avait pas de problèmes, ou plutôt pas de Sud Vietnam. Toutes ces constatations n'étaient pas réjouissantes, mais j'étais décidé à ne pas m'en émouvoir. Je m'étais même résigné à n'être qu'en liberté sous surveillance : je ne possédais qu'un seul document d'identité, mon « papier de libération provisoire » qui stipulait que je devais me présenter à toute convocation. En clair, que je pouvais être repris, arrêté, emprisonné, déporté sans explication, sans jugement, sans espoir de retour.

Comme au camp, je devais remplir des questionnaires et faire des « auto déclarations » minutieuses sur toutes mes activités, du réveil au coucher. On m'avait fourni pour ce faire un cahier d'écolier dont l'étiquette portait « carnet de rééducation », que je devais faire viser toutes les fins de semaine par le responsable de la sécurité du quartier chargé d'espionner chacun, spécialement ceux qui revenaient des camps. Comme tout déporté, j'étais déchu de mes droits de citoyen; je ne pouvais donc ni travailler ni posséder de carte de ration alimentaire. Il me fallait donc vivre aux crochets de ma famille, ou me porter volontaire pour les nouvelles zones économiques en attendant d'être enrôlé comme soldat, la mobilisation générale ayant été décrétée. Pour combattre la Chine, « libérer » le Cambodge ou le Laos, les Vietnamiens du Nord ne s'embarassaient pas de savoir si les troupes étaient constituées de citoyens à part entière ou non. Au front, la chair à canon est anonyme.

Une semaine après le Têt, pourtant, je reçus une lettre où Ly m'annonçait qu'on l'avait relâché. Rien, nous ne pouvions rien faire. Ly avait raison dans sa courte lettre, m'annonçant qu'il va partir dans l'armée. Nous étions libres mais plus séparés qu'au camp. Cent kilomètres seulement nous éloignaient l'un de l'autre que nous ne pouvions franchir.

En dépit de mes efforts et de mes résolutions pour continuer à vivre dans mon pays, j'étais gagné par la neurasthénie. Comme dans un camp plus vaste, j'étais sujet à des cauchemars, hanté par la crainte d'être repris et

renvoyé au camp. Depuis la déclaration de la guerre avec la Chine, le bruit courait que par mesure de sécurité la police arrêtait les déportés relâchés. Espionné quotidiennement, pointé hebdomadairement, sans travail, sans papier, acculé à la marginalité, au parasitisme, contraint à vivre à la charge de mes parents, à ne m'approvisionner qu'au marché noir faute de papiers - à moins de retourner dans les « Nouvelles zones économiques ».

N'ayant pour toute perspective que d'aller me faire tuer dans une guerre de libération dont je ne connaissais que trop bien les conséquences, l'espoir m'abandonnait, ma personnalité s'effritait. Je n'avais qu'un seul recours, fuir. Il fallait que je parte. C'était vital. J'en parlai à mes parents qui estimèrent aussi que c'était la seule solution possible. Ils firent le sacrifice de leurs dernières économies qu'ils avaient cachées en prévision de leurs vieux jours. Lan ressortait ses quelques bijoux escamotés. Mon père reprit contact avec la même filière chinoise qui m'avait sorti du camp. Il ne restait plus qu'à attendre, mais je ne voulais pas partir sans avoir revu Ly.

Ce trajet de cent kilomètres était désormais aussi dangereux qu'une évasion. Je risquais d'être arrêté au moindre contrôle d'identité pour « déplacement sans autorisation » ou, pire, « tentative de fuite », ce qui me vaudrait de retourner immédiatement au camp et sans doute au conex, puisqu'il s'agissait d'une récidive. Je n'avertis pas mes parents que la perspective de ce voyage aurait affolés. Ils n'auraient pas compris que, si près du but, je prenne un tel risque qui pouvait anéantir toutes mes chances et les compromettre inutilement. Mais je me rappelais du conseil du Principal de l'école Taberd, Frère Désiré à la fin de mes études secondaires: dans la vie il faut savoir Oser.

J'obtins au marché noir un ticket pour My-Tho et montai à l'arrière du car. Nous passâmes Phu-Lâm puis An-Lac sans encombre; au pont de Ben-Luc, nous fûmes ralentis par un embouteillage au poste de contrôle. La colonne des cars avançait lentement. Le car stoppa devant le poste. Ce fut la ruée. Je me mêlai aux femmes encombrées d'enfants, et de vendeurs de fruits qui, un panier sur la tête, saisissaient l'aubaine pour proposer leurs marchandises. Une fois vidé de ses passagers, le car était inspectée par la police pour voir s'il y avait des produits en fraude. Fausse alerte.



Nous parvînmes à My Tho en fin d'après-midi, après un voyage interminable. Quatre heures pour cent kilomètres ! Je me perdis dans les ruelles sans nom aux maisons sans numéro, à la recherche de Ly, avant de tomber sur sa bicoque, qu'il m'avait décrite au camp. Elle était en bois avec un toit de tôle ondulée, construite au bord du fleuve, au milieu des maisons sur pilotis et des barques couvertes de feuilles de lataniers tirées sur la rive. J'entrai et trouvai Ly penché sur des carcasses de vieilles bicyclettes rouillées. Il leva la tête. En me voyant, sa figure couverte de cambouis. Il avait repris des forces depuis sa libération. Jetant un regard vers la porte, il chuchota:«Il ne faut pas que le chef de sécurité du quartier te voie. Sortons par la porte de derrière et allons en ville. Nous reviendrons dans la nuit, on ne sait jamais».

«Dis donc quelle élégance. Quelles harmonies raffinées». Je ris. «C'est tout ce qui reste de mon garde-robe». Depuis ma libération, je portais des vêtements couleur de muraille. D'ailleurs, l'austérité des derniers temps m'aurait parfaitement convenue si elle n'avait été obligatoire. Ly enfila

une paire de savates japonaises éculées. Il chuchota: «Tu vois, je suis tout seul ici. Ma famille est partie dans les nouvelles zones économiques avant mon retour. Comme la maison ne vaut rien, ils ne l'ont pas confisquée. Je répare des bicyclettes que les copains me filent de temps en temps quand ils ont trop à faire». Il attrapa un peigne et coiffa à grands coups ses cheveux ébouriffés en se regardant dans un miroir fêlé accroché à un clou près de la porte, pendant que je me promenais dans la maison. Petite et sombre, elle faisait à peu près trois mètres sur six. La façade se heurtait au cul de la maison voisine, l'autre côté ouvrait sur le fleuve où glissaient sans bruit barques et sampans. Dans un coin, en guise de cuisine, quelques fours en terre cuite et de vieilles marmites toutes noires. Une tenture de tissu imprimé de grosses fleurs aux tons fanés isolait du reste de la pièce une sorte d'alcôve meublée en tout et pour tout d'une planche de contreplaqué posée sur deux tréteaux de bois qui faisaient office de bat-flanc.

La voix de Ly me fit sursauter: «Je suis prêt. Je n'ai pas trop l'air d'un mendiant à côté de toi?» Nous sortîmes en traversant les ponts de bambou qui reliaient les unes aux autres les maisons sur pilotis, nous faufilet entre les enfants se pourchassant, longeant des sombres ruelles silencieuses, le triste alignement des rideaux tirés sur des commerces morts, entre deux rangées de réverbères dont personne ne se souciait de remplacer les ampoules éclatées. J'éprouvais une sensation merveilleuse à marcher à côté de Ly dans ce cadre mélancolique qui m'avait vu naître, et qui l'avait vu vivre. C'était la première fois que nous pouvions déambuler ensemble sans contrainte, sans fatigue.

Nous débouchâmes sur un petit quartier où il y avait un semblant d'animation. Devant un pagodon désaffecté, une femme, assise entre deux marmites, dont la palanche lui faisait comme un cadre au-dessus de la tête, proposait discrètement de la soupe aux passants. Nous nous arrêtâmes. Elle jeta un coup d'œil furtif autour d'elle avant de nous tendre deux tabourets minuscules, des baguettes et nos bols.- «Si les policiers me voient, ils vont encore m'emmener au poste. Ils disent que faire du commerce c'est capitaliste. Il faut pourtant bien que je nourrisse mes enfants. Alors je me cache. Bon appétit, jeunes gens».

C'était brûlant. Par politesse, je lui demandai si elle pouvait gagner sa

vie avec ses marmites. Elle n'attendait que ça pour vider son sac. «Ah, vous plaisantez! Avant, ça suffisait à nourrir toute la famille. Maintenant, un bol revient dix fois plus cher qu'il y a quatre ans, mais si j'augmente les prix personne n'achètera ma soupe, car tout le monde est pauvre. Quand partirez-vous au service militaire?» La marchande de soupe revint à la charge.- «Est-ce que c'est vrai qu'ils envoient les jeunes du Sud à la frontière chinoise, et les jeunes du Nord au Laos et au Cambodge pour les empêcher de déserteur? J'ai peur pour mon fils. Il vient d'avoir 18 ans et je ne sais comment faire pour lui». Elle essuya ses yeux en tirant sur la serviette qu'elle avait sur la tête.

- «Je le cache dans la maison depuis l'appel au service, mais je crains que le chef de quartier le découvre. Je pourrais lui donner de l'argent pour qu'il ferme les yeux, mais je suis trop pauvre. Je ne sais pas pourquoi ils continuent à faire la guerre; ils n'en ont pas assez depuis trente ans? J'étais contente quand il y a eu le changement de régime: comme mon mari est mort dans le maquis, je me suis dit qu'il n'était pas mort pour rien. Mais, depuis, c'est pire qu'avant. Je suis plus pauvre encore, je ne peux plus vendre ma soupe et je vais perdre mon fils».

Je finis mon bol sans commentaire et d'une bourrade attendrie, je lui dis de finir. Nous nous disputâmes pour payer la soupe, chacun prétendant avoir plus d'argent que l'autre. Je n'avais que quelques sous, honteusement reçus de mes parents. Ly ne gagnait pas grand-chose en réparant ses antiques bécane. Nous sentions très lucidement l'impasse de notre situation, mais nous ne voulions pas gâcher le bonheur de nos retrouvailles. Ce soir était un soir d'illusion. La marchande de soupe cacha dans l'ombre son petit matériel de poupée et nous dit au revoir.

Nous longeâmes le Mékong, humant l'air tiède et doux de la nuit. Un parfum discret nous guida comme un aimant vers un aréquier en fleurs dont les longues coquilles protégeaient des grappes de minuscules boules blanches. Nous nous adossâmes au tronc gracile surmonté de ses palmes, en regardant le fleuve dont les eaux scintillaient. Il y a des moments de bonheur qui ressemblent à des chromos. Je n'oublierai jamais l'odeur des fleurs d'aréquier. Je voulais profiter de cet instant pour parler à Ly de mon projet d'évasion. Mais il n'avait pas une piastre devant lui et mes parents avaient épuisé leurs économies. Où pourrions-nous jamais trouver assez

d'argent pour payer son passage. N'était-ce pas moins cruel de ne rien lui dire que de lui montrer notre impuissance?

Ly, dans quelques mois, au mieux nous serons au service, si ce n'est morts. Nous pourrions certainement vivre dans la pauvreté, mais pas dans cette absence totale de dignité humaine, victimes lamentables des brutalités gratuites, du mensonge, de la délation, de l'hypocrisie. Oh! comme j'aimerais ne rien voir autour, faire semblant. Le lendemain, je dus lui promettre de revenir le jeudi suivant pour qu'il me laissât monter dans le car. Il resta jusqu'à la dernière minute et couru ensuite en criant: « Au revoir.». Non, je ne reviendrai pas. Ni la semaine prochaine ni plus tard. L'idée de t'attrister m'a retiré le courage de te dire la vérité. Juste après My Tho, éclata un orage providentiel puisqu'il nous épargna tout contrôle pendant le parcours. Même l'orage était mon allié. Je regardais la campagne inondée à travers la vitre balayée par les rafales, les yeux embués.





Arrivé à Saïgon, ma mère et ma sœur refermèrent précipitamment la porte sur moi. Folles d'angoisse, elles m'accablèrent de reproches qui m'impressionnèrent d'autant plus qu'ils étaient proférés à voix basse de peur des indiscretions. Sous mes yeux ébahis, ma mère jeta à la hâte mes affaires dans une sacoche militaire tandis que Lan débitait d'un ton saccadé les événements de la veille: «Le bruit court que le gouvernement va arrêter incessamment les départs 'officieux' parce que la Malaisie et l'Indonésie protestent contre l'afflux des réfugiés. Ton passeur avance les départs. En plus, depuis hier, le chef de sécurité est venu plusieurs fois pour te demander.. Comme tu n'es pas rentré hier, il pourra revenir d'un instant à l'autre. Il faut que tu partes tout de suite » J'étais interloqué. Théoriquement, je ne devais pas quitter Saïgon avant plusieurs jours.

Ma mère me fit enfiler un caleçon où elle avait cousu un petit anneau en or qui me permettrait de survivre en Malaisie ou ailleurs. Je glissai dans la poche de ma chemisette le seul souvenir personnel qui me restât : une statuette de la Vierge que le supérieur de l'institut Taberd m'avait donnée quand j'étais enfant. Ma sœur me tenait le bras, ma mère qui passa furtivement à mon cou une petite statuette du bouddha d'ivoire suspendu à une petite chaîne. J'eus tout juste le temps de dire adieu à mon père, déjà ma mère me poussait dehors. Comme un automate, je pris un cyclo<sup>4</sup> et me fis conduire à Cholon chez M. Woong dans le port de Binh-Dông, sur l'arroyo du vieux marché. Il y avait dans le séjour d'une villa cossue une dizaine de Chinois composés de plusieurs familles en instance de départ.

Nous passâmes la nuit sur les moquettes. Je m'étonnais qu'en pleine hostilité sino-vietnamienne, les Chinois de Saïgon s'entendissent toujours si bien avec les autorités vietnamiennes. En fait, le calcul était simple : cette solution permettait de résoudre, au mieux des intérêts publics - et privés -, l'évacuation des Chinois résidant au Vietnam. Ils débarrassaient le terrain tout en rapportant de l'or. L'argent n'a pas d'odeur. Le lendemain, à l'aube, on nous poussa dans un camion frigorifique

réquisitionné par l'État. M. Woong avait dû le louer très cher, mais c'était parmi les seuls véhicules à ne pas être soumis aux nombreux contrôles qui jalonnaient le trajet entre Saïgon et Rach-Gia, la ville côtière, à trois cents kilomètres de la capitale, d'où nous devions embarquer.

Les enfants se mirent à pleurer dès que la porte se referma sur nous, ne laissant passer qu'une minuscule fente de lumière. Au bout de quelques minutes, nous suffoquâmes, la sueur trempait nos vêtements. Personne n'osa mettre le congélateur en marche de peur d'être transformés en glaçons. Nous avions la gorge douloureuse, la poitrine oppressée. Le car roulait des heures et marquait quelques ralentissements et chaque fois, j'étais saisi d'angoisse. Mais le chauffeur traversait imperturbablement tous les bouchons de police. Nous nous étions tassés à l'arrière du camion pour essayer de respirer par l'interstice de la porte. Quand nous arrivâmes à Rach-Gia dans la soirée, nous étions tout engourdis.

On nous fit monter dans des petites barques qui nous attendaient pour nous conduire à l'île de Tac-Cau, au large de Rach-Gia. A peine étions-nous installés dans les barques que la police vint nous contrôler ou plutôt recevoir son bakchich de M. Woong. Pendant la traversée, j'échangeai quelques paroles avec ma « famille » grâce aux rudiments de chinois que j'avais glanés à Cholon. Vers 19 h, nous abordâmes Tac-Cau, une île paradisiaque, peuplée depuis des siècles par des émigrants de Shanghai qui se livraient à la culture de l'ananas. Malgré la beauté de ses plages de sable bordées de cocotiers, Tac-Cau avait un air de désolation bizarre : tous les hommes l'avaient désertée. Il ne restait plus que les femmes et les enfants, trop pauvres pour prendre le chemin de l'exil, qui vivotaient du produit de leur basse-cour et de l'hébergement de fuyards plus riches qu'eux.

On nous répartit dans des paillotes, chez l'habitant, en attendant les autres « clients » de M. Woong, qui arrivaient par petits groupes afin de limiter les risques. M. Woong et sa femme devaient partir avec nous. Chaque membre de leur parentèle avait pris un des convois précédents en qualité d'« accompagnateur ». On ne met pas tous les œufs dans le même panier, surtout quand ce sont des œufs d'or. Nous apprîmes, en effet, bien plus tard, et à nos dépens, que nos barcasses servaient surtout au transit des fortunes chinoises soigneusement dissimulées dans les cales. Le transport des passagers n'était qu'un moyen pour gagner de l'argent « en plus ».

Je passai une semaine à regarder la lumière et l'ombre se disputer cette île de rêve vouée au transit et au passage. Le 3 mai 1979, à midi, une patrouille de cadres de la police de Rach-Gia, grassement payée par M. Woong, procéda à l'ultime fouille de notre bateau ancré dans le port avant de nous donner l'autorisation de prendre la mer. M. Woong battit le rappel, et nous donna dix minutes pour préparer nos affaires en nous prévenant que nous ne pouvions emporter que deux kilos de bagages. Pour les alléger, nous enfilâmes les uns sur les autres tous nos vêtements, ne laissant dans nos sacs qu'un bidon d'eau, un peu de riz précuit et des citrons.

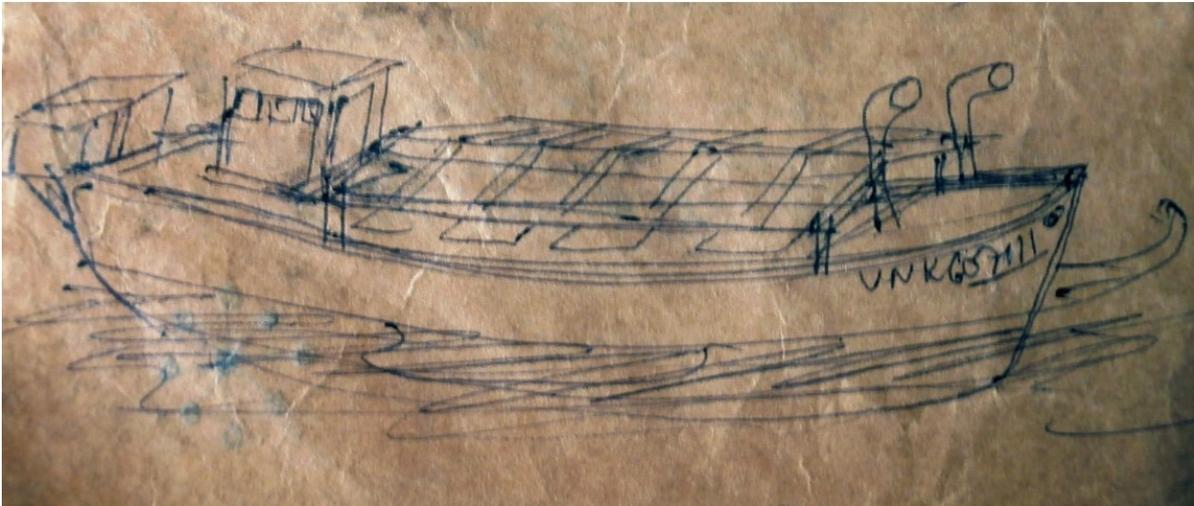
Les cadres nous convoquèrent un à un, vérifiant minutieusement nos photos sur les dossiers fournis par le passeur. Je descendis sans encombre, portant le plus jeune Cheng dans mes bras. A 14h30, trois cents personnes avaient pris place dans ce bateau à peine prévu pour deux cents. Le passeur n'avait pu résister ni à l'appât du gain ni aux pressions des autorités locales qui imposaient leur propre quota de passagers supplémentaires dont elles tiraient un bénéfice supplémentaire. Enfin, nous levâmes l'ancre pour nous engager dans la mer de Chine qui avait déjà englouti des centaines de milliers de gens comme nous. Adieu Vietnam.

La soif de voyage qui anime tant d'adolescents, nous la vivions dans le chagrin et l'angoisse. Les Aventures de *Robinson Crusoé* avaient fait place à des drames moins romanesques, telle la tragédie de ces cinquante réfugiés échoués sur une île déserte qui moururent un à un de faim et de fièvre pour ne laisser qu'une rescapée, retrouvée folle au milieu des cadavres de ses quarante-neuf compagnons. Chacun remâchait ses regrets, son amertume, sa peur. Des commerçants, chinois ou non, ruinés par les confiscations qui avaient anéanti les efforts de plusieurs générations besogneuses, des intellectuels qui avaient vu s'effondrer leur espoir si longtemps caressé d'un pays libre et neutre, des petits fonctionnaires assimilés aux valets d'un impérialisme remplacé par un totalitarisme tout aussi corrompu, des prêtres, des bonzes, des lycéens, tout un éventail de la population qui avait pourtant un point commun, celui d'avoir pu payer trois ou quatre taëls d'or pour participer à l'odyssée.

Nous appartenions désormais à ce que le monde occidental appelle les *boat-people*, qui se situent en fait entre les *jet-people* et les *foot-people*, l'avion étant généralement réservé à une élite richissime qui avait pu se procurer de faux papiers établissant leur nationalité étrangère, ou contracter, moyennant finance, un mariage blanc avec des Eurasiens. Quelques uns avaient bénéficié des mesures préconisées par la Croix Rouge en vue de la réunification des familles. Dans ce cas, le gouvernement en place n'autorisait souvent que le départ des personnes âgées. Aux plus pauvres étaient réservées les longues errances vers la Thaïlande via le Cambodge. Toutes les incertitudes, toutes les horreurs de ces périple se soldaient, la plupart du temps, par une arrestation bien avant la frontière cambodgienne. Les Vietnamiens du Sud n'étaient pas les seuls à partir. Ceux du Nord tentaient leur chance sur des jonques pour gagner Hong Kong ou Taïwan, non sans verser une enveloppe aux autorités pour qu'elles fermaient les yeux.

Notre bateau, immatriculé VNKG 0711 ou Viêt Nam Kiên Giang, en tant que convoi officieux, eut l'insigne honneur d'être escorté jusqu'à la limite des eaux territoriales par une vedette de la police côtière. Juste avant de nous quitter, tard dans la soirée, un cadre sauta sur notre pont pour rafler tout l'argent vietnamien désormais inutile. Nous naviguâmes pendant toute une nuit quand, soudain, nous nous échouâmes sur des langues de sable en longeant une île. Nous étions terrifiés à l'idée d'être repris. Tout serait à recommencer, c'est-à-dire que, faute d'argent, pour la majorité, tout espoir serait perdu. Au petit matin, après plusieurs heures d'effort, le moteur se remit en marche.

Notre bateau faisait dix-huit mètres sur trois environ. Les femmes et les enfants avaient été parqués sur le pont brûlant, les hommes dans la cale sombre et humide. Chacun ne disposait que d'un petit carré de trente centimètres de côté où il fallait rester assis jour et nuit. Impossible de se mettre debout tant la cale était basse, ni de s'étendre, ni même de remuer bras ou jambes. Les enfants hurlaient, faisaient leurs besoins sur place. Les déjections tombaient dans la cale par les trous d'aération qui n'étaient que des interstices entre les planches disjointes. Il ne s'agissait pourtant que de petites misères en comparaison du cauchemar qui nous attendait.



La nuit suivante, nous essayâmes une terrible tempête. Au fond de la cale, accroupis dans les vomissures, nous entendions les hurlements de terreur des femmes et des enfants cramponnés sur le pont. Nous recevions une pluie de matières infâmes entraînées par des paquets de mer. Au bout d'un moment, l'équipage fit brutalement descendre les passagers du pont auprès de nous. Nous culbutions les uns sur les autres, les enfants valdinguaient de bâbord à tribord, de proue en poupe dans des glapissements d'épouvante. Le bateau semblait se démanteler sous les rafales.

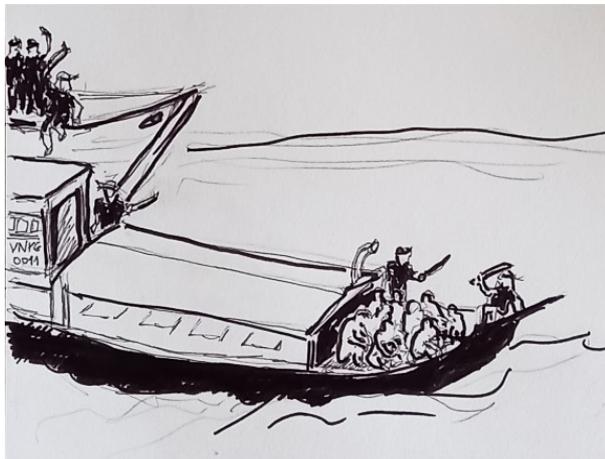
La tempête abandonna son petit jouet comme elle l'avait pris. La journée du lendemain fut paisible, mais l'équipage nous injuriait, nous brutalisait, faisant régner l'ordre à coups de poing ou sous la menace d'un couteau. Les clients de M. Woong avaient payé très cher le privilège d'être considérés comme des esclaves. Il ne faisait pas la traite des nègres, mais la traite de la peur. Il avait tous les droits.



Le troisième jour, tard dans l'après-midi, nous aperçûmes un bâtiment étranger à qui nous lançâmes des signaux de détresse. C'était d'ailleurs bien inutile, le bateau faisait résolument route sur nous. Nous comprîmes trop tard qu'il s'agissait de pirates. L'équipage, une douzaine d'hommes armés de coupe-coupe, monta à l'abordage, cognant à tour de bras. Ils firent venir les hommes sur le pont et firent une fouille méthodique des passagers épouvantés, assis à califourchon sur le pont. A la moindre réticence, ils frappaient, n'épargnant personne, ni femmes ni enfants. Ils raflaient l'or, les bijoux, les bagues, les montres, arrachaient les chaînes. Les femmes devaient se hâter de défaire leurs boucles d'oreilles si elles ne voulaient pas se faire déchirer les lobes.

Les malheureuses durent subir les pires humiliations sous le regard des autres passagers. Les pirates les firent se déshabiller, exploraient leurs dessous, sondaient les sexes, confisquant même les bandes et les tampons hygiéniques pour les examiner plus tard. On les forçait à défaire leur chignon pour voir si elles n'y dissimulaient rien. Une vieille dame qui tremblait de peur, fut trop lente à leur goût : d'un coup de couteau, ils lui coupèrent les cheveux qu'ils jetèrent avec le reste dans leur sac de jute. Il

faut supposer qu'ils s'étaient défoulés sur d'autres bateaux, car il n'y eut aucun viol. Pourtant, plus la fouille avançait, plus ils étaient furieux. Comme le butin leur semblait maigre, ils éventrèrent les gourdes en plastique. L'eau se répandit sur le pont avec quelques chaînes en or...heureusement ils nous jetèrent quelques fûts d'eau douce. Mais à peine suffisant pour quelques jours. Ils nous quittèrent au moment où le soleil pourpre s'enfonçait dans la mer violette, un spectacle somptueux que nous regardions, hébétés, sans le voir, tant nous étions traumatisés.



Certains d'entre nous avaient eu de la chance, notamment ceux qui avaient confié leurs trésors aux enfants; les pirates les bousculaient mais ne les fouillaient pas. D'autres s'étaient ménagé des caches sûres mais dangereuses avant de partir, ils s'étaient fait ouvrir la jambe par un chirurgien pour y dissimuler or et diamants dans la plaie. Recousus, ils avaient à peine dix jours d'autonomie avant de risquer la gangrène. J'étais effaré par cette méthode. Un de ces mutilés volontaires m'expliqua qu'il ne voulait pas courir le risque de mourir bêtement de faim après avoir réchappé aux dangers du voyage. Comme beaucoup d'autres, il aurait

peut-être à attendre un an dans un camp de transit. Alors... Quant à moi, je devais d'avoir gardé mon or à la protection de ma Vierge. Au moment où le pirate avait trouvé la statuette, il avait superstitieusement renoncé à me fouiller davantage.

Pour éviter d'autres dangereuses rencontres, nous naviguâmes tous feux éteints. Le lendemain matin, après une nuit agitée de cauchemars, à peine remis de notre émotion, les marins nous signalèrent un autre bateau. Nous savions qu'une seconde attaque serait fatale. Les premiers pirates nous ayant tout pris, jusqu'aux jumelles de l'équipage, ceux-là n'hésiteraient pas à violer et enlever les filles, à tuer les autres. Il fallait leur résister ou, du moins, essayer de les dissuader. On fit descendre femmes et enfants dans la cale, et les hommes prirent position sur le pont, en brandissant des armes de fortune. Le bateau, qui nous suivait depuis une heure, se rapprocha de nous puis détourna sa route, plus impressionné sans doute par cette détermination inattendue que par notre armement dérisoire.

Il reste que nous vivions dans la terreur permanente de ces menaces de piraterie. Personne ne dormait plus, la peur tout autant que la soif et la faim nous tenaient éveillés. Depuis deux jours, nos réserves personnelles d'eau et de vivres étaient épuisées et nous ne pouvions plus compter que sur la bouillie que nous distribuait l'équipage, en quantité à peine suffisante pour nourrir un bébé. L'eau était désormais rationnée à trois bouchons de gourde par jour et par personne. Notre résistance nerveuse était à bout. A la fois apathiques et survoltés, nous étions sujets à des réactions imprévisibles, la lenteur de notre bateau, trop chargé par rapport à la puissance du moteur, nous exaspérait encore plus.

Enfin, le quatrième jour, tard dans l'après-midi, nous arrivâmes à proximité d'une île dont le poste de garde brillait faiblement au bord d'une plage. Deux hommes partirent à la nage pour sonder la police malaise et leur demander l'autorisation de débarquer. Les nageurs revinrent on nous demandait d'attendre. Quelques heures plus tard, dans la soirée, un bâtiment de la marine nationale vint qui prétendit nous remorquer jusqu'à Singapour. Ils nous lancèrent un filin et nous halèrent hors des eaux territoriales à une vitesse telle que notre coque de noix faillit chavirer à plusieurs reprises. Nous ne savions exactement où nous allions, car ils

nous avaient confisqué notre boussole. Après une nuit de remorquage, aux premières heures de l'aube, ils rompèrent le câble, nous laissant en pleine mer.

Notre situation, déjà problématique, devenait tragique. Sans jumelles, sans boussole, nous étions incapables de savoir notre position ni quel cap prendre. Le moteur manquait nous lâcher à chaque instant. Les vivres étaient épuisés et nous n'avions plus d'eau. La soif est la pire torture. J'avais la gorge en feu, ma salive me semblait une matière visqueuse et élastique que j'avais toutes les peines du monde à déglutir. Les enfants criaient, pleuraient, beaucoup tombaient dans le coma. Une jeune fille, dans une crise d'hystérie, voulut se jeter à la mer; les femmes priaient et se lamentaient tandis que les hommes se querellaient pour un oui pour un non. L'équipage décida de rebrousser chemin en virant à 180°, décision hasardeuse dans la mesure où les Malais n'avaient pas toujours suivi le même cap.

Notre détresse ne devait pas être suffisante, puisqu'un typhon s'abattit sur nous manquant nous envoyer par le fond. Le bateau furieusement secoué faisait eau de toutes parts dans des craquements d'apocalypse. La mort nous semblait si proche que nous n'avions même plus peur. Malgré les nausées, je me sentais comme un oiseau planant au-dessus de ce cercueil flottant. La tempête dura plusieurs heures. Nous pensions sombrer d'une minute à l'autre. Soudain, au milieu du tumulte, nous «entendîmes » le silence du moteur. Il venait d'expirer. L'eau de la chaudière se mêla aux lames qui balayaient le pont; le gasoil se répandit dans la cale. C'était la fin.

Pourtant, la mer se calma. On put bricoler le moteur qui n'avança plus qu'en hoquetant, à une lenteur désespérante. Chacun souffla un peu. Une femme alors vint à mourir de déshydratation pour avoir cédé ses rations d'eau à ses trois enfants. A cette nouvelle, la panique gagna à nouveau le navire. Il ne faisait aucun doute que nous allions tous subir le même sort. Dans la saleté repoussante de la cale, baignant dans les vomissures, les ordures, nous étions couverts de pustules, hâves, décharnés. Personne ne savait où nous étions, pas même les marins. Réduits aux moyens empiriques des premiers âges de la navigation, nous scrutions le ciel, nous

sondions la mer. En vain nulle mouette, nul filet pour nous redonner l'espoir de toucher un jour la terre ferme. Vaisseau fantôme, nous étions condamnés à errer jusqu'à la mort quand, le sixième jour, nous approchâmes d'une île qui semblait déserte. C'était notre ultime chance de nous en sortir. Mais M. Woong ne voulait pas aborder de crainte de s'abîmer sur les écueils et de perdre à jamais son or. Les passagers constituaient le dernier de ces soucis.

Mais moi, je n'avais cure de l'or de Woong. Je n'en pouvais plus de cette attente, de l'épreuve de cette mort lente par la soif et la faim. J'attrapais un bidon en plastique presque vide et je me précipitai au bastingage pour sauter avec une trentaine de personnes. Le bateau, déséquilibré, manqua chavirer. A vrai dire, sans le bidon qui me servait de bouée de sauvetage, je me serai peut être noyé !. Arrivé sur la plage, je m'écroulai de fatigue, les muscles tétanisés. Je ne portais que mon caleçon. La poche secrète, solidement cousue par ma mère contenait toujours ses quelques grammes d'or. Un à un, mes compagnons s'échouèrent à mes côtés. Nous étions une trentaine, épuisés, et commençons à peine à reprendre souffle qu'une tempête se déchaîna, ballottant notre rafiôt avec une violence infernale. Nous craignions qu'il ne se fracassât sur les rochers quand il se mit à dériver vers le large, disparaissant de notre vue. Nous perdîmes tout espoir de le revoir.

Quant à nous, c'était miracle que nous fussions partis à temps. Dans notre état d'épuisement, nous nous serions tous noyés, emportés par les vagues de fond qui se brisaient sur la plage dans un rugissement terrible. Nous nous réfugiâmes dans une grotte, grelottant de froid, mais heureux d'avoir touché terre. Le lendemain, nous partîmes à la recherche de vivres. A proximité, nous découvrîmes des noix de coco et un petit ruisseau : nous étions provisoirement sauvés. Notre joie fut brève, car, le lendemain vers midi, la police malaise vint nous arrêter pour nous conduire là où les restes de notre bateau s'étaient échoués. En effet, après la tempête, les membres de l'équipage, trop heureux de s'en être tirés sains et saufs, avaient décidé, malgré les protestations de Woong, de débarquer les passagers et de se saborder afin d'empêcher les Malais de nous faire reprendre la mer.



On nous fit encadrer par des soldats qui nous assignèrent un espace minuscule sur la plage, entouré de cordages récupérés sur l'épave, avec interdiction d'en sortir. L'île de Pulau Tioman voyait s'ouvrir son premier camp. Visiblement, elle n'en voulait pas d'autres, ni qu'il lui en coûte. Bien heureux encore qu'on nous ait parqués à l'embouchure d'une petite rivière. Pour nous nourrir, nous volions des noix de coco à la faveur de la nuit. Le fait qu'elles fussent à peine à cinquante mètres de notre campement sans qu'on nous permît d'en prendre, prouvait à l'envi la volonté délibérée des Malais de se débarrasser de nous au plus vite en nous affamant, ils augmentaient leurs chances d'attirer la Croix Rouge sur notre cas et de se défaire de ce troupeau encombrant. Nous étions considérés comme des prisonniers et traités comme tels. Ceux qui étaient surpris

quand ils s'échappaient du camp pour cueillir des noix de coco étaient passés à tabac. Intransigeants avec les pauvres, les Malais ne répugnaient pas à échanger de l'or contre des vivres avec les plus riches. Heureusement, la solidarité jouait. Nous partageons nos maigres ressources. C'était trop peu cependant pour éviter la mort de deux personnes âgées qui n'avaient pu résister à pareil régime. Nous les enterrâmes dans le sable, à côté de la jeune femme morte de soif.

Nous étions transis de froid. J'avais pour seul vêtement mon caleçon «cousu d'or». Beaucoup de gens étaient dans mon cas, l'or en moins. Il me fut pourtant donné d'assister à une sorte de petit miracle. Alors que nous étions dans l'île depuis une semaine, un soir que je rêvassais sur la plage, le ventre creux, frissonnant, je vis s'échouer ma chemise et la statuette de la Vierge que j'y avais mise trois semaines auparavant. Cet événement me parut si providentiel que mon premier geste, arrivé en France, fut d'aller la faire bénir à Lourdes. Qu'on me traite de niais ou d'impie si l'on veut: cette Vierge, paradoxalement, représentait pour moi tout ce qui me restait du Vietnam. Elle avait sauvé ma maigre réserve d'or qui contribuait à assurer notre survie collective et elle était, sans que je le sache, le lien qui m'attachait à ma nouvelle patrie. Quant à la chemise, aussi légère fût-elle, elle me protégeait mieux que les herbes sèches et les feuilles dont j'avais dû me couvrir jusqu'ici tant j'avais froid la nuit.

Mais plus que le froid et la faim, nous redoutions d'être expulsés. Pour éliminer tous risques, nous détruisîmes minutieusement ce qui restait de l'épave. Le danger était déjà assez grand d'être refoulés sur un autre bateau dont les passagers auraient été moins prévoyants. Le moteur, hors d'état depuis belle lurette, fut néanmoins démonté pour être rejeté, pièce par pièce, à la mer, de même que l'hélice et le gouvernail, brisés à grand-peine. Au cours de ces opérations de sabotage, nous pûmes récupérer un peu de riz resté à notre insu dans la cale. Réparti entre trois cents personnes, il donnait une bouillie si claire que nous pensions boire de l'eau.



Cette vie de sauvage fut révélatrice : chacun se montrait tel qu'il était. Certains, rapaces et égoïstes; d'autres généreux et inventifs. Notre camp s'organisa à partir du néant. Nous tressions des herbes et des lianes pour construire des cabanes. Avec des déchets rejetés par la mer, des planches que nous avons récupérées sur le bateau, nous fabriquions des tables, des chaises et même des jouets pour les enfants. Le moindre bout de métal était transformé en couteaux et casseroles. Les noix de coco évidées devenaient autant de louches, de cuillères, de gobelets. Mon expérience des camps m'avait appris, ainsi qu'à quelques autres, à être débrouillard. Chaque nouvelle astuce me rappelait que je devais mon apprentissage à Ly.

Malgré la solidarité, malgré tous les expédients que nous trouvions pour tromper notre faim, au bout d'un mois nous étions décharnés, exténués. Nous savions que certains de nos devanciers avaient passé un an et plus dans ces camps de malheur. Nous craignions d'en faire autant. C'est alors qu'un hélicoptère de la Croix Rouge nous repéra. Pendant un mois, elle nous fit distribuer chaque semaine des paquets de rations individuelles. Ils contenaient des conserves de petits pois et de sardines, des paquets de riz,

des biscuits, des petits sachets de sucre, de thé et d'orangeade. Un véritable festin. En un mois, nous n'avions pas connu l'équivalent d'une seule de ces rations hebdomadaires. Quand on nous envoya du lait en poudre pour les enfants, tout le monde pleura d'émotion au camp. Comble du luxe, nous reçûmes du savon et même du papier hygiénique.

Enfin, grâce à la Commission des réfugiés des Nations-Unies, on nous transféra au camp de Cherating, à Kuantan, en Malaisie. Il n'avait rien à envier à Pulau Bidong, ni à aucun camp de transit, qu'ils fussent malais, indonésiens ou philippins. C'était toujours les mêmes constructions légères, le même espace restreint, entouré de barbelés infranchissables où les réfugiés étaient parqués comme du bétail. Nous étions pourtant pénétrés d'humilité et de reconnaissance, nous faisant tout petits pour ne pas gêner nos hôtes, eux-mêmes très pauvres. Nous nous sentions plus misérables qu'une bande de chiens galeux fouillant les ordures. C'était si pénible que parfois nous aurions préféré retourner au Vietnam, quitte à affronter le camp de travail. La moindre manifestation de sympathie nous bouleversait. Les médicaments, la nourriture qui nous parvenaient par l'intermédiaire de la Croix Rouge ou des Nations-Unies, non seulement nous sauvaient de la famine et de la maladie, mais nous démontraient que nous étions autre chose que des parasites grouillant sur le corps du monde. Si on nous donnait de quoi manger et nous soigner, c'est que nous méritions d'être sauvés.

Quel gâchis pourtant. Toutes ces vies humaines sacrifiées, tout cet argent dépensé - souvent en vain - alors que des prises de position courageuses eussent suffi à éviter cet exode massif. La Russie, tuteur du gouvernement actuel, au lieu de faire payer très cher son aide militaire, ne pouvait-elle pas stabiliser, au profit de tous, cette partie du monde. Ses critiques fraternelles auraient été écoutées. Les États-Unis, en participant, sans arrière-pensées politiques, à la reconstruction de ce pays qu'ils avaient tant fait souffrir, auraient rehaussé leur image de marque. Oh! je sais combien mes réflexions peuvent paraître naïves. Mais seuls ceux qui ont vu, touché tant de morts, tant de malheur, de pauvreté peuvent caresser avec ferveur de telles utopies. Les enfants décharnés ne sont pas pour moi des images télévisées, des photos d'hebdomadaires, la détresse des familles éclatées

n'est pas un sujet de reportage. Ce sont des drames que j'ai vécus et dont la cruauté anéantit tout sens politique. Les stratégies raffinées, les analyses à long terme mûrissent trop lentement pour porter secours à ceux dont la survie n'est souvent qu'une question de semaine.

Du fait que je parlais couramment le français et l'anglais, je fus désigné par le comité du camp pour servir d'interprète aux correspondants étrangers envoyés par les journaux occidentaux. Ces reportages de la presse écrite, parlée et télévisée nous redonnaient le sentiment de notre dignité. Nous écoutions aussi avec passion les résultats de la conférence de Genève. La sympathie de la France, des États-Unis, du Canada, de l'Australie nous transportait d'espoir. *L'île de lumière*, surtout, fut pour nous le tangible symbole de la solidarité humaine, du désintéressement, la première patrie qui nous fût offerte, même si aucun d'entre nous y mit jamais les pieds. Pourtant, on ne vit pas d'espoir, de symboles, de communiqués de presse.

La vie à Cherating était difficile. Nous étions près de dix mille vivant dans ces baraques sans électricité, dont l'eau des quelques robinets nous était rationnée sans raison. La Croix Rouge continuait de nous distribuer des rations alimentaires, mais nous devions nous souvenir de notre terrible indigence d'avant pour les trouver suffisantes. La moyenne d'âge des camps était formidablement basse, la plupart des vieux n'avaient pas entrepris le voyage ou n'y avaient pas survécu. La nuit, les gens hurlaient dans leurs rêves. Le jour, au milieu du grouillement de ceux qui cherchaient on ne sait trop quoi, on voyait des queues de jeunes femmes et de moins jeunes, victimes des pirates, qui demandaient à se faire avorter.

J'aurais pu rester des mois à Cherating, triste interprète de ces récits terribles, sans l'aide exceptionnelle d'une journaliste de RTL. Elle me permit de prendre contact avec mes « répondants français », des amis de mon père qui, à leur tour, entreprirent des démarches pour me faire venir à Paris. En recueillant le témoignage de milliers de gens dont le voyage n'avait été qu'une succession d'horreurs plus atroces les unes que les autres, j'avais déjà mesuré la chance formidable que nous avions eue. J'avais maintenant une veine inouïe de pouvoir partir si vite du camp. Combien de temps encore les autres allaient-ils croupir ici? Je suis parti de Kuantan après trois semaines de séjour et cela faisait trois mois que j'avais

quitté Saïgon quand j'arrivais en France.

En ce 1<sup>er</sup> août 1979, Paris était la plus belle ville du monde. Mes anciens camarades du temps où j'étais étudiant en France m'entourèrent de gentillesse, de sollicitude, mais je n'étais pas heureux. On me félicitait pour mon courage, pour avoir osé entreprendre pareille traversée, mais je me trouvais lâche. J'avais eu l'audace que me donnaient les dernières économies de ma mère. Les gens courageux sont ceux qui ont su tout supporter pour rester. De Paris, j'ai écrit à mes parents pour les rassurer. J'ai envoyé une lettre à Ly en prenant soin de mettre en évidence l'adresse de l'expéditeur, j'avais comme un pressentiment. Ma lettre me revenait plusieurs semaines après avec la mention : N'habite plus à l'adresse indiquée.

J'essaie de reprendre la peinture, mais je n'ai plus d'inspiration. Que peindre? Mon pays? Je l'ai perdu. Je relis mon brouillon, comme si mon message, porté par le vent, pouvait traverser les pays et les mers, comme si le vent pouvait chuchoter à son oreille ce que je voulais lui confier et que je n'ai pas dit, ce que je lui ai écrit et qu'il n'a pas pu lire. Qu'est ce qui me manque pour être heureux? Est-ce ces rizières boueuses où pataugent ces braves paysans simples et au bon cœur. Est ce un sourire amical après une dure journée de travail? Est ce la frêle silhouette d'une mère courageuse, portant un lourd fardeau pour nourrir ses enfants?

Au Revoir Vietnam. Enfer rouge, Mon amour.



Requiem